



Le Champion de Garathorm

Michael Moorcock

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Fantasy

Michael Moorcock

LA LÉGENDE DE HAWKMOON

Le champion de Garathorm



Dorian Hawkmoon n'était plus fou, non plus que rétabli. Si d'autres voyaient dans le Joyau Noir l'origine de son mal quand on le lui avait extirpé du front, d'autres tenaient que la guerre contre le Ténébreux Empire avait drainé

PRESSES  POCKET



SCIENCE-FICTION
Collection dirigée par Jacques Goimard

MICHAEL MOORCOCK
*LA NOUVELLE LÉGENDE
DE HAWKMOON*

LE CHAMPION
DE GARATHORM

Traduit de l'anglais par
Gérard Lebec

PRESSE POCKET

Titre original :

THE CHAMPION OF GARATHORM

© Michael Moorcock, 1973

© Presse Pocket, 1989

ISBN 2-266-03096-5

LIVRE PREMIER

DÉPARTS

REPRUCTIONS ET POSSIBILITÉS

Dorian Hawkmoon n'était plus fou, non plus que rétabli. Si d'aucuns voyaient dans le Joyau Noir l'origine de son mal quand on le lui avait extirpé du front, d'autres tenaient que la guerre contre le Ténébreux Empire avait drainé de lui l'énergie que son existence entière aurait exigée pour être menée à son terme normal, partant qu'il ne lui en restait plus. Et pour d'autres encore, il pleurait son amour, Yisselda, fille du Comte Airain et morte à Londra. Dans les cinq années de sa démente, à toute force Hawkmoon avait voulu qu'elle fût toujours vivante, qu'elle vécût avec lui au Château Airain, qu'elle lui eût donné un fils et une fille.

Mais si les causes pouvaient faire l'objet de maints débats dans les tavernes et auberges d'Aigues-Mortes, la cité qui se blottissait sous le Château Airain, les effets pour tous étaient manifestes.

Hawkmoon broyait du noir.

Il dépérissait et fuyait la compagnie des hommes, jusqu'à celle de son grand ami, le Comte Airain. Solitaire, il s'enfermait dans une petite pièce au sommet de la plus haute tour du château et, le menton sur le poing, contemplait fixement les marais, les champs de roseaux, les lagunes, rivant son regard non sur les blancs taureaux sauvages, non plus que sur les chevaux cornus ou les flamants géants écarlates, mais sur d'insondables et menaçants lointains.

Hawkmoon tentait de conjurer le souvenir d'un rêve, à moins que ce ne fût d'une aberration de son cerveau dérangé ? Tentait de se rappeler Yisselda, de retrouver le nom des enfants qu'il s'était inventés dans sa démente. Mais Yisselda ne restait jamais qu'une ombre et, des enfants, il ne voyait rien. Pourquoi se languissait-il, alors ? Pourquoi ce débordant sentiment d'un manque ? Cette vrillante et profonde nostalgie ? Pourquoi se berçait-il parfois de la

pensée que la folie était ce qu'il vivait pour l'heure et ce rêve d'un antan meilleur la seule et vraie réalité ?

Hawkmoon avait perdu tout savoir sur lui-même et, de là, tout penchant à communiquer avec autrui. C'était un fantôme dans sa propre demeure. Un spectre misérable qui ne savait que sangloter, gémir et soupirer.

Du moins sa démente avait-elle été fière, disaient les citoyens d'Aigues-Mortes. Du moins avait-il connu la complétude dans ses illusions.

— Il était plus heureux fou, disaient-ils.

Sentiment que n'eût pas démenti Hawkmoon, lui en eût-on fait part.

Quand il ne hantait pas sa tour, il restait de longues heures dans la salle où il avait installé les Tables de Guerre, hautes estrades supportant des maquettes de cités et de forteresses que peuplaient des milliers de soldats à l'échelle. C'était lui qui, dans ses années d'absence, avait chargé Vayonn, l'artisan local, d'exécuter ce vaste déploiement de figurines pour commémorer, lui avait-il dit, leurs victoires sur les connétables granbretons. Y étaient représentés en métal peint, outre lui-même, le Comte Airain, Yisselda, Noblegent, Huillam d'Averc et Oladahn des Montagnes Bulgares, héros de la Kamarg qui, pour la plupart, avaient péri à la bataille de Londra. On y reconnaissait aussi leurs vieux adversaires, les Seigneurs Animaux : le baron Meliadus sous son heaume de loup, le Roi Huon dans le Globe Impérial, Shenegar Trott, Adaz Promp, Asrovak Mikosevaar et son épouse Flana (devenue depuis la douce Reine de Granbretagne). Fantassins, cavaliers et machines volantes du Ténébreux Empire y étaient rangés face aux Gardians kamargais, face aux Guerriers de l'Aurore, face aux soldats d'une centaine de petites nations.

Et, ces pièces, Dorian Hawkmoon les déplaçait sur ses vastes échiquiers, poussant chaque permutation dans ses conséquences extrêmes, livrant du même engagement un millier de versions successives pour voir en quoi pourrait s'en trouver modifié le suivant. Ses doigts lourds maintes fois se posaient sur les figurines représentant ses amis morts, sur celle de Yisselda plus souvent que sur toute autre. Eût-il été possible de la sauver ? Comment ? Quel jeu de circonstances lui eût assuré de poursuivre sa vie ?

Il arrivait que le Comte Airain, les yeux embués, pénétrât dans la salle. Il se passait la main dans le roux grisonnant de sa chevelure et contemplait Hawkmoon qui, tout à son univers miniature, lançait là un escadron de cavalerie, reculait ailleurs le front d'une infanterie. Hawkmoon en pareille occasion ne paraissait pas remarquer la présence de son vieil ami, ou bien préférait l'ignorer, jusqu'à ce que

le comte se fût éclairci la gorge ou par quelque autre signe fût savoir qu'il était là. Hawkmoon levait alors des yeux mornes, un regard encore tourné vers l'intérieur, sans rien d'accueillant, et le Comte Airain s'enquêrait avec douceur de sa santé.

Hawkmoon, sèchement, répondait qu'il allait bien.

Le comte acquiesçait d'un signe, s'en déclarait ravi.

Et Hawkmoon attendait, impatient de retourner à ses manœuvres, cependant que le comte promenait son regard sur la pièce, passait en revue un rang de petits soldats ou feignait de s'extasier sur la mise en œuvre par Hawkmoon de telle ou telle tactique.

Puis il rompait le silence.

— Je sors inspecter les tours, ce matin. La journée s'annonce belle. Pourquoi ne pas m'accompagner, Dorian ?

Et Dorian Hawkmoon répondait par la négative.

— J'ai à faire ici.

— Ça ? rétorquait le Comte Airain, balayant d'un grand geste les tables. À quoi bon ? Ils sont morts. C'est fini. Vos spéculations les ramèneront-ils ? Vous m'évoquez ces sorciers pour qui la réplique permet d'agir sur le modèle. N'y pensez plus, Duc Dorian, comment pourriez-vous modifier le passé ?

Les lèvres pincées comme si la remarque était des plus offensantes, le Duc de Köln ramenait alors son attention sur ses jouets. Le Comte Airain soupirait, tentait de trouver autre chose à dire et, n'y parvenant pas, quittait la pièce.

C'était sur l'atmosphère du château Airain tout entier que déteignait la morosité d'Hawkmoon, et il en était pour exprimer à voix haute l'opinion que, tout Héros de Londra qu'il fût, le duc aurait dû retourner sur ses terres héréditaires de Germanie qu'il n'avait pas revues depuis la bataille de Köln et sa capture par les seigneurs du Ténébreux Empire. Un lointain parent, désormais, y présidait en tant que Premier Citoyen le gouvernement élu qui avait remplacé les monarques d'une dynastie dont Hawkmoon était l'unique survivant. Mais dans l'esprit de ce dernier, il ne s'était jamais fait jour qu'il pût avoir une autre demeure que ses appartements du château Airain.

Même le comte, de temps à autre, songeait à part lui qu'il eût été préférable pour Hawkmoon d'être tué à la Bataille de Londra, de périr en même temps que Yisselda.

Ainsi s'écoulaient ces tristes mois, dans la pesanteur du chagrin et des spéculations vaines, avec Hawkmoon qui voyait ses pensées resserrer leur cercle autour de cette unique obsession au point d'en perdre le sommeil et l'appétit.

Le Comte Airain et son vieux compagnon d'armes, le Capitaine

Josef Vedla, débattaient entre eux du problème sans toutefois jamais déboucher sur une solution.

Des heures durant, installés dans de confortables fauteuils de part et d'autre de l'âtre monumental de la grande salle du Château Airain, ils discutaient de la mélancolie d'Hawkmoon en dégustant le vin local. C'étaient tous deux des soldats, et le Comte Airain avait un passé d'homme d'État, mais à l'un comme à l'autre manquait le vocabulaire pour embrasser les domaines tels que les maladies de l'âme.

— Plus d'exercice ne lui ferait pas de mal, dit un soir le Capitaine Vedla. L'esprit ne peut qu'à l'évidence croupir dans un corps inactif.

— Évidence, oui, mais pour un cerveau sain. Comment convaincre celui qui est malade des vertus de l'action ? rétorqua le Comte Airain. Plus il se cloître dans ses appartements, penché sur ses maudites maquettes, plus son état s'aggrave. Et pire il devient, pire sont nos difficultés pour l'aborder sur un plan rationnel. Les saisons n'ont plus de sens pour lui, pas plus qu'il n'existe de différence entre le jour et la nuit. Quand je pense à ce qui doit se passer dans sa tête, j'en frémis !

Le Capitaine Vedla marqua son accord.

— L'introspection, pourtant, n'avait jamais été son fort auparavant. C'était un homme, un soldat. Intelligent, certes, mais sans trop l'être. Un esprit pratique. Maintenant, j'ai parfois l'impression d'avoir affaire à quelqu'un d'entièrement différent. Comme si, dans les affres dues au Joyau Noir, l'âme de l'ancien Hawkmoon lui avait été arrachée du corps pour être remplacée par une autre.

À cela, le Comte Airain sourit.

— Il semble que vous deveniez fantaisiste avec l'âge, capitaine. Louer chez l'ancien Hawkmoon son esprit pratique, et faire ensuite une telle suggestion !

Le Capitaine Vedla ne put que sourire aussi.

— Un point pour vous, Comte Airain ! Mais que l'on considère les pouvoirs des seigneurs du Ténébreux Empire ou de ceux qui nous aidèrent dans notre lutte et l'hypothèse trouve alors quelque fondement dans notre propre expérience.

— Peut-être. Et faute d'une explication plus évidente à l'état d'Hawkmoon, il se peut que j'adhère à votre théorie.

L'embarras saisit le capitaine.

— Ce n'était qu'une théorie, murmura-t-il, levant son verre pour accrocher la lumière du feu, examiner l'opulente robe du vin. Et voilà sans nul doute ce qui m'encourage à l'avancer.

Tous deux éclatèrent de rire puis se remirent à boire.

— À propos de la Granbretanne, dit un peu plus tard le Comte Airain, je me demande comment la Reine Flana s'en sort avec les réfractaires qui, s'il faut en croire ses lettres, continuent de peupler quelques-uns des secteurs les moins accessibles de la Londra souterraine ? Je n'ai eu que peu de nouvelles d'elle, ces derniers mois. Serait-ce que la situation s'aggrave et qu'elle ait à y consacrer plus de temps ?

— Vous devez quand même avoir reçu quelque lettre assez récemment ?

— Si fait, il y a deux jours, par messenger. Mais nettement plus courte qu'à l'ordinaire. Presque une lettre officielle. La reine s'y contentait de renouveler son invitation à lui rendre visite n'importe quand à ma convenance.

— Ne pourrait-ce être qu'elle se soit froissée de ce que vous n'honoriez pas son hospitalité, suggéra Vedla. Peut-être se dit-elle que vous n'avez plus d'amitié à son égard.

— Que non, pourtant. Plus proche de mon cœur, il n'est que le souvenir de ma fille disparue.

— Mais peut-être n'en avez-vous pas suffisamment fait montre ? (Vedla se reversa du vin.) Les femmes ont besoin d'être rassurées sur les sentiments qu'on leur porte, même les reines.

— Flana est au-dessus de ça. Elle est trop intelligente, trop sensible, trop douce.

— C'est possible, répondit le capitaine Vedla comme s'il en doutait.

Le comte saisit le sous-entendu.

— Vous pensez que je devrais lui écrire en termes plus... plus fleuris.

— Eh bien...

Le visage du capitaine se fendit d'un grand sourire.

— Je n'ai jamais été doué pour la littérature.

— C'est vrai. Au mieux, et sur quelque sujet que ce soit, votre style évoque les communiqués diffusés sur le champ de bataille dans l'ardeur du combat, reconnu Vedla. Mais gardez-vous de prendre en mal ce qui, dans ma bouche, est un compliment.

Le Comte Airain haussa les épaules.

— Je ne voudrais pas que Flana pense que j'ai d'elle un souvenir autre que marqué par l'affection la plus sincère. Toutefois, je ne puis écrire, et je devrais donc me rendre à Londra, ce me semble... accepter son offre. (Il promena son regard sur la pénombre de la vaste salle.) Le changement serait appréciable. Cet endroit est devenu ces derniers temps d'une pesanteur presque insoutenable.

— Vous pourriez emmener Hawkmoon. Il aimait beaucoup Flana. Peut-être est-ce la seule chose susceptible de l'arracher à ses

soldats de plomb.

Le Capitaine Vedla surprit dans sa voix quelque sarcasme et le regretta. Il avait pour le Duc de Köln la plus grande sympathie, le plus grand respect, même dans l'état où il le voyait réduit. Mais la morosité d'Hawkmoon portait sur les nerfs de tous ceux qui par le passé avaient entretenu avec lui des relations même lointaines.

— Je lui en ferai la proposition, dit le Comte Airain.

Non qu'il s'aveuglât sur ses propres sentiments ; l'essentiel de son être, il le savait, n'aspirait qu'à s'éloigner pour un temps du jeune duc. Mais sa conscience lui aurait interdit de quitter seul le château sans avoir auparavant soumis l'idée d'un départ commun à son vieil ami. Et le capitaine avait raison. Un voyage à Londra pouvait avoir l'heureux effet d'arracher Hawkmoon à sa noire humeur. Demeurait cependant le risque qu'il n'en fût rien. Auquel cas, le comte prévoyait que séjour et trajet allaient impliquer plus de tensions émotives pour lui et le restant de son équipage qu'ils n'en auraient connu entre les remparts du château Airain.

— Je lui en parlerai demain matin, dit-il à l'issue d'un silence. Il se peut que retourner physiquement à Londra, plutôt que par le biais d'une figurine dans ses maquettes de capitale granbretonne, exorcise la mélancolie qui l'habite...

— C'est un traitement auquel nous aurions peut-être pu songer plus tôt, renchérit Vedla.

Sans rancœur aucune, le comte était en train de se dire qu'en lui suggérant la compagnie d'Hawkmoon pour cette visite à Londra le capitaine laissait dans une certaine mesure parler son propre intérêt.

— Et serez-vous du voyage, capitaine ? lui demanda-t-il avec un petit sourire.

— Il faut bien qu'il y ait ici quelqu'un pour agir en votre nom... dit Vedla. Quoi qu'il en soit, si le Duc de Köln venait à décliner votre offre, je me ferais bien sûr une joie de ne pas vous laisser partir seul.

— Je n'en doute pas, capitaine.

Le Comte Airain se renversa dans son fauteuil et sirota son vin, considérant son vieux compagnon d'un œil d'où l'humour n'était pas absent.

Après que le Capitaine Josef Vedla se fut retiré, le Comte Airain resta encore un long moment assis devant l'âtre. Il souriait toujours, nourrissant en lui l'amusement que l'attitude du capitaine y avait fait naître, sa propension naturelle à la bonne humeur n'étant demeurée que trop longtemps sur sa faim. Par ailleurs, maintenant qu'elle l'habitait, la perspective d'un séjour à Londra s'avérait de

plus en plus tentante, car il venait seulement de prendre conscience à quel point le Château Airain, un temps si renommé pour son atmosphère sereine, s'était transformé en cadre oppressant.

Il leva les yeux vers les poutres noircies par la fumée, roulant de tristes pensées sur Hawkmoon et son état présent. Il se demanda s'il n'y avait eu que du bon à ce que la défaite du Ténébreux Empire eût apporté la quiétude au monde. Il était possible que – comme lui et plus encore – Hawkmoon fût un homme qui ne vivait vraiment que lorsque planait la menace d'un conflit. Si, par exemple, des troubles renaissaient en Granbretagne – si les impénitents vestiges des guerriers vaincus venaient à causer de sérieuses difficultés à la Reine Flana –, peut-être serait-il alors judicieux de prier Hawkmoon d'en faire son affaire, de les débusquer et de les détruire.

Le Comte Airain sentait qu'une tâche de cette nature constituait pour son ami l'unique planche de salut. Son instinct lui soufflait qu'Hawkmoon n'était pas fait pour la paix. De tels hommes existaient – modelés par le destin pour faire la guerre, que ce fût au service du bien ou à celui du mal (en admettant qu'il y eût une différence réelle entre ces deux notions), et Hawkmoon risquait fort d'être l'un d'eux.

Le Comte Airain soupira et reporta son attention sur ses nouveaux projets. Demain matin, il écrirait à la Reine Flana, dépêcherait en avant-garde la nouvelle de sa visite. Il allait être intéressant de voir ce qu'il était advenu de cette étrange cité depuis la dernière fois où il y avait fait son entrée en conquérant victorieux.

LE COMTE AIRAIN PART EN VOYAGE

— Transmettez mes hommages à la reine, dit Dorian Hawkmoon, distant. (Il tenait une minuscule reproduction de Flana entre ses doigts pâles, la tournait dans un sens puis dans l'autre en parlant. Le Comte Airain n'était pas totalement persuadé qu'il fût conscient d'avoir pris la figurine.) Dites-lui que je ne me sens pas en état de faire le voyage.

— Vous vous sentiriez mieux une fois en chemin, lui fit observer le comte, remarquant les sombres tapisseries dont le duc avait recouvert les croisées. On approchait de midi et la pièce continuait de n'être éclairée que par des lampes. L'imprégnait une odeur humide, insalubre, un remugle de souvenirs purulents.

Hawkmoon frotta la cicatrice à son front, là où jadis avait été serti le Joyau Noir. Un atroce éclat fiévreux consumait son regard et il était tant amaigri que ses vêtements lui pendaient du corps tels des drapeaux trempés. Il restait là, debout, les yeux baissés sur la table où se dressait la complexe maquette de l'ancienne Londra avec ses milliers de tours démentes qu'un dédale de tunnels avait reliées, dispensant ses habitants de jamais voir la lumière du jour.

Il vint soudain à l'esprit du Comte Airain que le duc avait littéralement subi la contagion des vaincus. Il n'aurait pas été surpris de découvrir qu'Hawkmoon avait fait sienne leur coutume de porter un masque à l'ornementation tarabiscotée.

— Londra s'est profondément modifiée depuis que vous l'avez vue pour la dernière fois, dit-il. J'ai appris qu'on en avait abattu les tours et qu'il y poussait à présent des fleurs dans de larges artères... que des jardins publics et des avenues s'étaient substitués aux tunnels.

— Je veux bien le croire, répondit Hawkmoon sans curiosité aucune. (Il se détourna du Comte Airain et entreprit de porter une

division de la cavalerie granbretonne hors des remparts de la ville. Il semblait travailler sur une situation tactique dans laquelle le Ténébreux Empire aurait triomphé du Comte Airain et des autres compagnons du Bâton Runique.) Ce doit être extraordinairement... joli. Mais pour mes propres desseins, je préfère me rappeler Londra telle qu'elle était par le passé. (Sa voix se fit âpre, malsaine.) Quand votre fille y a trouvé la mort.

Le Comte Airain s'interrogea. Était-ce un reproche ? Hawkmoon l'accusait-il de frayer avec ceux dont les compatriotes avaient occis Yisselda ? Il passa outre et dit :

— Mais le voyage seul ne serait-il pas source de joie ? La dernière fois que vos yeux se sont posés sur le monde extérieur, il n'était qu'un champ de ruines. Or il est de nouveau florissant.

— J'ai à faire ici, dit Hawkmoon. Des choses importantes.

— Quelles choses ? rétorqua le Comte Airain presque avec rudesse. Voilà des mois que vous n'êtes pas sorti.

— La réponse est là, dit sèchement le Duc de Köln, dans ces maquettes. Il existe un moyen de retrouver Yisselda.

Le Comte Airain frémit.

— Elle est morte, dit-il à mi-voix.

— Elle est vivante, murmura Hawkmoon. Elle est vivante.

Quelque part. Ailleurs.

— Nous sommes tombés d'accord un jour, vous et moi, pour dire qu'il n'y a pas de vie après la mort, rappela le comte à son ami. Et même... iriez-vous ressusciter un fantôme ? Seriez-vous satisfait de ne retrouver que l'ombre de Yisselda ?

— Si je ne pouvais retrouver plus, oui.

— Vous aimez une morte, dit le Comte Airain d'une voix calme et décomposée. Et en l'aimant, c'est de la mort même que vous êtes amoureux.

— Qu'y a-t-il à aimer dans la vie ?

— Beaucoup de choses. Vous les redécouvriez si vous veniez avec moi à Londra.

— Je n'ai nul désir de voir Londra. Je hais cette ville.

— En ce cas, contentez-vous de m'accompagner sur une partie du trajet.

— Non. Je recommence à rêver. Et dans mes rêves, je suis plus près de Yisselda... d'elle et de nos deux enfants.

— Il n'y a jamais eu d'enfants. Vous les avez inventés. Vous vous les êtes créés de toutes pièces dans votre démente.

— Non. La nuit dernière, j'ai rêvé que je m'appelais autrement tout en étant le même homme. Je portais un nom étrange, archaïque. Un nom d'avant le Tragique Millénaire. John Daker. C'était mon nom. Et John Daker a trouvé Yisselda.

Le Comte Airain était au bord des larmes devant les élucubrations que marmonnait son ami.

— Ce raisonnement – ce songe – ne vous apportera qu'un surcroît de souffrances, Dorian. Loin d'être dénouée, la tragédie s'en fera plus cruelle. Croyez-moi. Je dis vrai.

— Je sais que vous pensez bien faire, Comte Airain. Je respecte votre point de vue et comprends que vous êtes sincèrement convaincu de m'aider. Mais je vous demande d'accepter le fait que vous ne m'êtes d'aucun secours. Il me faut continuer sur ce sentier. Je sais qu'il me mène à Yisselda.

— Bon, dit le comte, terrassé par le chagrin. J'accepte. Mais c'est à votre mort que ce sentier vous mène.

— S'il en est ainsi, la perspective n'a rien pour m'inquiéter.

Hawkmoon se tourna pour contempler fixement le comte qui se sentit parcouru d'un frisson alors que son propre regard se posait sur ce visage émacié, livide, sur ces yeux brûlants dans les profondeurs de leurs orbites.

— Ah, Hawkmoon, fit-il. Hawkmoon...

Et il s'éloigna vers la porte, quitta la pièce sans rien ajouter.

On entendit alors monter derrière lui la voix d'Hawkmoon dans un cri suraigu, hystérique.

— Je la trouverai, Comte Airain !

Le lendemain, Hawkmoon écarta la tapisserie pour, de sa fenêtre, plonger son regard dans la cour en contrebas. Le Comte Airain était sur le départ, son escorte déjà en selle sur de bonnes et hautes montures caparaçonnées de rouge à ses couleurs. Flammes et rubans claquaient au vent sur les étuis des lances-feu, ce même vent qui soulevait les surcots en volutes cependant que brillaient les armures dans le clair soleil du petit matin. Les chevaux s'ébrouaient et piaffaient. Les serviteurs s'activaient tout autour, s'acquittant des préparatifs de dernière minute, tendant aux cavaliers des boissons qui leur tiendraient chaud. Puis le Comte Airain parut, s'avança jusqu'à son alezan qu'il enfourcha, son armure d'airain scintillante et comme forgée de feu. Le regard du comte monta vers la fenêtre ; une expression pensive s'inscrivit un moment sur ses traits puis se modifia comme il se retournait pour donner un ordre à l'un de ses hommes. Hawkmoon continua d'observer la scène.

Les yeux sur la cour, il n'avait pu se débarrasser de l'impression de les river sur des figurines exceptionnellement détaillées, qui bougeaient, qui parlaient, mais figurines sans plus. Il se sentait en mesure de tendre la main et de déplacer un cavalier à l'autre bout de cet espace à ciel ouvert dans la maquette, ou d'en ôter le Comte Airain lui-même pour l'expédier loin de Londra dans une direction radicalement différente. Il éprouvait à l'égard de son vieil ami de

vagues rancœurs qu'il ne pouvait comprendre. De temps à autre, en songe, lui venait à l'esprit que le comte avait marchandé sa vie contre celle de sa fille. Pourtant, comment la chose eût-elle été possible ? Et même d'imaginer le Comte Airain la concevant ? C'était bien au contraire sa propre vie que, sans y accorder l'ombre d'une pensée, le preux vieux soldat aurait donnée pour l'être cher. Hawkmoon n'en restait pas moins impuissant à se chasser l'idée du crâne.

Un temps, il sentit en lui le pincement d'un regret, se demanda si, après tout, il n'aurait pas dû accepter d'accompagner à Londra le Comte Airain. Il suivit des yeux le Capitaine Josef Vedla qui dirigeait sa monture vers le portail et donnait l'ordre d'en hisser la herse. Le comte avait certes confié au Duc de Köln le soin de gérer le fief à sa place, mais tant les intendants du château que le Conseil des Gardians de Kamarg allaient s'acquitter à la perfection d'une telle tâche et n'iraient requérir d'Hawkmoon une quelconque décision.

Non, conclut-il toutefois. L'heure n'était pas aux actes mais à la réflexion. Il était déterminé à se frayer un chemin jusqu'à ces étranges notions qu'il sentait à l'arrière de sa conscience sans pouvoir cependant, du moins pas encore, les atteindre. Quelque mépris qu'il encourût de la part de ses amis de toujours en « jouant aux soldats de plomb », il avait la certitude que porter les figurines au travers d'un millier de permutations restait susceptible, à un moment donné, de libérer ces pensées, ces concepts fuyants qui le mèneraient à la vérité dont sa situation n'était qu'un aspect. Et il ne doutait pas de retrouver Yisselda vivante une fois cette vérité comprise. Il était presque sûr aussi de trouver deux enfants, peut-être une fille et un garçon. Des années durant, tous l'avaient cru fou, mais il était convaincu de ne l'avoir jamais été. Il jugeait trop bien se connaître... pensait que s'il avait effectivement versé dans la démence, ce ne pouvait être de la manière que ses amis lui avaient décrite.

À présent le Comte Airain et sa suite prenaient congé de la domesticité du château ; agitant la main, ils en franchissaient les portes pour la première étape de leur long voyage vers Londra.

Contrairement aux soupçons du Comte Airain, Dorian Hawkmoon tenait toujours son vieil ami en grande estime, et le voir partir ne fut pas sans lui étreindre le cœur. Son problème était de ne plus rien pouvoir exprimer des sentiments qu'il éprouvait. Il avait désormais l'esprit trop centré sur son propre cheminement, trop absorbé dans les complexités qu'il tentait de résoudre par l'obsessionnelle manipulation des minuscules figurines sur les tables.

Il continua de regarder le Comte Airain et ses hommes descendre par les rues tortueuses d'Aigues-Mortes le long desquelles la population s'était rangée pour souhaiter bon voyage à son seigneur. Le cortège atteignit enfin les murs de la ville et, par-delà, s'engagea sur la large route s'enfonçant dans les marais. Hawkmoon le suivit des yeux jusqu'à le perdre de vue puis ramena son attention sur les maquettes.

Dans la situation qu'il examinait, le Joyau Noir n'avait pas été serti dans son front mais dans celui d'Oladah des Montagnes Bulgares, et l'aide de la Légion de l'Aurore ne pouvait être requise. Aurait-il alors été possible de vaincre le Ténébreux Empire ? Et si oui, comment ? Il en était au point, atteint déjà cent fois, où il rejouait la Bataille de Londra dans une nouvelle distribution quand le frappa qu'en l'occurrence il risquait d'y être tué. Yisselda en aurait-elle eu la vie sauve ?

S'il espérait par ces permutations des événements passés découvrir un moyen de dégager la vérité qu'il croyait cachée en lui, l'échec était manifeste. Il porta les tactiques impliquées à leur terme, pris note des possibilités qui en découlaient, réfléchit au prochain développement qu'il allait envisager. Il regrettait que Noblegent eût péri à Londra. Vaste avait été le savoir du philosophe-poète et, dans cette forme d'investigation rationnelle, son concours se fût sans doute avéré précieux.

Pareillement, les messagers du Bâton Runique – le Guerrier d'Or et de Jais, Orland Fank, voire le mystérieux Jehamia Cohnahlias qui jamais n'avait revendiqué quelque appartenance à l'humanité – auraient pu lui venir en aide. Il les avait invoqués dans les ténèbres des nuits mais sans obtenir de réponse. Le Bâton Runique en sécurité, Hawkmoon leur était inutile. Savoir qu'ils ne lui devaient rien ne l'avait pas empêché de sentir leur silence comme un abandon.

Se pouvait-il que, malgré tout, le Bâton Runique fût mêlé à ce qui lui était arrivé, à ce qui lui arrivait ? Quelque nouvelle menace pesait-elle sur cet étrange objet ? Celui-ci avait-il mis en branle une séquence inédite d'événements, retissé la trame de la destinée ? Hawkmoon avait l'intuition que sa situation présente était plus riche de sens que ne le suggéraient les faits directement observés. Le Bâton Runique et ses serviteurs l'avaient manipulé jadis tout comme il manipulait maintenant ses figurines. Recommençait-on à le manipuler ? S'était-il tourné vers les simulations pour ce motif : afin de se donner une illusion de pouvoir sur quelque chose alors qu'en fait un pouvoir s'exerçait sur lui ?

Il écarta résolument de telles pensées. Il lui fallait retourner à ses spéculations initiales, s'y consacrer à l'exclusion de toute autre.

Et ainsi éviterait-il de faire face à la vérité.

En feignant la chercher, de ne se vouer qu'à cette quête, il se donnait les moyens de lui échapper. Car intolérable aurait pu lui être la vérité sur sa situation.

Et telles furent de tous temps les voies de l'humanité.

UNE DAME DE FER VÊTUE

Un mois passa.

Vingt destins possibles furent joués sur les échiquiers de jeu stratégique d'Hawkmoon. Et Yisselda n'en vint pas plus près de lui, pas même en songe.

Hirsute, les yeux rougis, boutonneux, avec des plaques d'eczéma d'où la peau s'écaillait, affaibli par le manque de nourriture, amolli par le manque d'exercice, Dorian Hawkmoon n'avait plus rien du héros d'antan, ni dans l'esprit, ni dans le caractère, ni dans la prestance. Il faisait trente ans de plus que son âge. Ses vêtements, tachés, déchirés, qui sentaient la maladie, étaient ceux d'un mendiant. Ses cheveux jamais lavés lui pendaient en mèches graisseuses autour du visage et dans sa barbe se logeaient des particules de substances répugnantes. Sa respiration s'était faite sifflante. Il marmonnait et toussait. Autant que possible, ses serviteurs l'évitaient. Et, n'ayant que rarement motif de les appeler, il ne remarquait pas leur absence.

Il avait changé au point d'en être méconnaissable, lui le héros de Köln, le Champion du Bâton Runique, le grand chef de guerre qui avait pris la tête des opprimés contre le Ténébreux Empire et les avait menés à la victoire.

Sa vie le quittait, même s'il n'en avait pas conscience.

Dans son obsession des destins possibles, il était arrivé bien près d'arrêter le sien : il se suicidait.

Et ses rêves se modifiaient, changement qui l'amenait à dormir encore moins souvent qu'avant. En songe, il avait quatre noms. John Daker était l'un d'eux, mais beaucoup plus fréquemment désormais il percevait les autres : Erekosë et Urlik. Le quatrième seul lui échappait bien qu'il le sût là ; il ne pouvait simplement jamais s'en souvenir au réveil. Il commença de se demander si la

réincarnation n'existait pas. Se remémorait-il ses vies antérieures ? Telle fut sa conclusion instinctive. Son bon sens, toutefois, l'écarta.

Dans ses rêves, il lui arrivait de rencontrer Yisselda. Il y était toujours anxieux, toujours accablé comme par une responsabilité trop lourde, par le sentiment d'être coupable. L'habitait en permanence l'impression que le devoir lui dictait d'accomplir un acte sans qu'il pût jamais se rappeler lequel. Avait-il vécu d'autres existences tout aussi tragiques que celle-ci ? L'idée d'une tragédie éternelle était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il la repoussa presque avant qu'elle ne se fût formée.

De telles notions, pourtant, lui étaient à demi familières. Où s'y était-il frotté auparavant ? Dans d'autres rêves par le passé ? Au détour de conversations ? Mais avec qui ? Noblegent ? Ou à Dnark, la lointaine cité du Bâton Runique ?

Il en vint à se sentir menacé, commença de connaître la terreur. Jusqu'aux modèles réduits sur ses tables qui furent en partie oubliés. Il se mit à voir des ombres bouger aux limites de son champ de vision.

D'où lui venait cette peur ?

Il se dit qu'il était peut-être près d'appréhender la vérité sur Yisselda et que certaines forces avaient juré de l'en empêcher, des forces qui risquaient de le tuer alors même qu'il était sur le point de l'atteindre. La seule hypothèse qu'il n'envisagea pas – l'unique réponse qui ne se présenta pas à son esprit – fut que cette peur lui était en fait inspirée par lui-même, qu'il redoutait d'être confronté à une vérité déplaisante. C'était sur le mensonge que pesait la menace, sur les retranchements du mensonge, et comme auraient fait la plupart des hommes, il se battit pour les défendre, pour en repousser les assaillants.

Ce fut à cette époque qu'il commença de soupçonner ses serviteurs d'être de mèche avec ses ennemis. Persuadé qu'ils avaient tenté de l'empoisonner, il prit l'habitude de s'enfermer à clé, refusa de leur ouvrir même quand ils venaient s'acquitter des tâches indispensables. Il n'absorba plus que la stricte quantité de nourriture nécessaire pour le maintenir en vie, recueillit l'eau de pluie dans des tasses qu'il disposait sur le rebord de ses fenêtres et n'en but pas d'autre. Et quand son corps affaibli succombait à la fatigue, les lutins du songe venaient le visiter dans sa demeure de ténèbres. Rêves qui n'avaient en soi rien de désagréable – des paysages aux courbes douces, d'étranges cités, des batailles auxquelles Hawkmoon n'avait jamais pris part, des peuples singuliers avec lesquels même ses plus insolites aventures au service du Bâton Runique ne l'avaient jamais mis en contact. Rêves qui ne l'en terrifiaient pas moins. Des femmes y apparaissaient également,

certaines susceptibles d'être Yisselda, mais rêver d'elles ne lui apportait nul plaisir, rien qu'une insondable inquiétude. Et une fois, vision fugitive, rêvant qu'il se regardait dans la glace, il en découvrit une à la place de son reflet.

Un matin, au sortir d'un tel sommeil, au lieu de se lever comme de coutume pour gagner directement ses tables, il resta étendu où il était, le regard fixé sur les chevrons du toit. Dans la faible clarté filtrant par les tapisseries qui occultaient sa fenêtre, il y distinguait avec assez de détail le haut du corps d'un homme dont la ressemblance avec le défunt Oladahn ne manqua pas de le frapper. Celle-ci résidait pour l'essentiel dans le port de la tête, dans l'expression, dans les yeux. L'inconnu avait de longs cheveux noirs coiffés d'un chapeau à large bord, et un petit chat noir et blanc était juché sur son épaule. Sans surprise aucune, Hawkmoon remarqua la paire d'ailes nettement repliée dans le dos du chat.

— Oladahn ? dit-il, même en sachant que ce n'était pas lui.

Un sourire fendit le visage qui parut s'apprêter à parler.

Puis cessa d'être là.

Hawkmoon tira sur le sien les draps de soie sales de son lit et s'y terra, tremblant. Se fit jour en lui qu'il rebasculait dans la démence, que le Comte Airain ne s'était peut-être pas trompé, après tout, et que, cinq années durant, il avait été le jouet d'hallucinations.

Plus tard, il finit par se lever et ôta de son miroir le vêtement dont il l'avait couvert quelques semaines auparavant, n'ayant nul désir de se voir.

Et il contempla le malheureux personnage qui, de l'autre côté de la surface poussiéreuse, lui rendit son regard.

— C'est un fou que je vois, murmura Hawkmoon. Un fou qui se meurt.

Le reflet singea le mouvement de ses lèvres. La peur était dans ses yeux, et au-dessus, au centre du front, une pâle cicatrice, un cercle parfait, là où jadis un Joyau Noir avait brûlé, une gemme capable de ronger le cerveau d'un homme.

— D'autres choses peuvent ronger le cerveau d'un homme, marmonna le Duc de Köln. Plus subtiles que des bijoux. Bien pire. Avec quelle finesse les seigneurs du Ténébreux Empire réussissent-ils par-delà leur mort à m'atteindre pour tirer de moi vengeance ! C'est dans les affres d'un lent trépas qu'ils m'ont jeté en tuant Yisselda.

Il voila de nouveau le miroir et un soupir ténu s'exhala de ses lèvres. Péniblement, il regagna sa couche et s'y assit, n'osant lever les yeux vers les hauteurs de la pièce où lui était apparu cet homme qui ressemblait si fort à Oladahn.

Réconcilié avec l'évidence de son malheur, de sa mort, de sa

folie, Hawkmoon haussa faiblement les épaules.

— J'étais un soldat, se dit-il. Et il n'en reste qu'un imbécile. Je me suis induit en erreur. J'ai cru pouvoir réussir dans une entreprise qui est celle de grands savants, de grands sorciers, de philosophes. Or, je n'en ai jamais été capable. Je n'ai obtenu d'autre résultat que de transformer l'homme d'expérience et de bon sens que j'étais en cette lamentable créature dont le miroir vient de me renvoyer l'image. Écoute, Hawkmoon. Écoute-moi bien. Tu parles tout seul. Tu marmonnes. Tu délires. Tu geins. Et il est trop tard pour te racheter, Dorian Hawkmoon, Duc de Köln. Tu es déjà gagné par la pourriture.

Un petit sourire effleura ses lèvres fiévreuses.

— Ton destin était de combattre, de porter l'épée, de célébrer les rituels de la guerre. Et voilà que ces tables sont devenues ton unique champ de bataille et que tu as perdu jusqu'à la force de tenir un poignard, sans parler d'une épée. Le voudrais-tu que tu ne pourrais même plus monter à cheval.

Il se laissa retomber sur son oreiller souillé, se couvrit des bras le visage.

— Que viennent les démons, dit-il. Qu'ils me tourmentent. C'est vrai. Je suis fou.

Il sursauta, croyant entendre quelqu'un gémir à ses côtés, s'astreignit à regarder.

C'était la porte qui avait grincé, ouverte par un serviteur qui se tenait craintivement sur le seuil.

— Seigneur ?

— Disent-ils tous que je suis fou, Voisin ?

— Seigneur ?

C'était un vieillard, l'un des rares domestiques continuant d'assurer normalement ses fonctions auprès d'Hawkmoon. Attaché au service du Duc de Köln depuis le jour même où celui-ci était arrivé au château Airain, il n'en avait pas moins dans les yeux une expression inquiète.

— Le disent-ils, Voisin ?

Voisin eut un geste d'impuissance.

— Il en est pour le dire, seigneur. D'autres vous disent souffrant... parlent d'un mal physique. J'ai moi-même, depuis quelque temps déjà, le sentiment qu'il conviendrait peut-être d'appeler un médecin...

Hawkmoon sentit brusquement remonter ses anciens soupçons.

— Un médecin ? Ou un empoisonneur ?

— Oh, seigneur, vous ne pensez quand même pas...

Hawkmoon se maîtrisa.

— Non, bien sûr que non. Je suis sensible à ta sollicitude,

Voisin. Que m'apportes-tu ?

— Rien, seigneur, sinon des nouvelles.

— Du Comte Airain ? Est-il satisfait de son séjour à Londra ?

— Non, pas du Comte Airain, d'une personne qui vient de se présenter au château. Une ancienne relation du comte, ai-je compris. Mise au courant de son absence et de ce qu'il vous a délégué ses responsabilités, elle a demandé à être reçue par vous.

— Par moi ? (Hawkmoon eut un sourire sinistre.) Sait-on ce que je suis devenu dans le monde extérieur ?

— Je ne crois pas, seigneur.

— Que lui as-tu répondu ?

— Que vous étiez souffrant mais que j'allais vous transmettre sa requête.

— Ce que tu as fait.

— Oui, seigneur, ce que j'ai fait. (Voisin hésita.) Dois-je lui dire que vous êtes indisposé... ?

Hawkmoon amorça un signe de tête affirmatif puis changea d'avis, s'arracha du lit et se leva.

— Non, dis à cette personne que j'accepte de la voir. Dans la grande salle. Je vais descendre.

— Souhaiteriez-vous... vous préparer, seigneur ? Dois-je vous apporter un nécessaire de toilette... de l'eau chaude ?

— Non, je rejoins notre hôte dans quelques minutes.

— Je vais lui faire part de votre décision.

De toute évidence perturbé par celle-ci, Voisin quitta les appartements d'Hawkmoon avec quelque hâte.

Délibérément, non sans malice, Hawkmoon ne fit aucun effort pour s'arranger. Autant que cette personne le vît tel quel.

D'autre part, à peu près sûr de sa démence, il n'excluait pas que tout ceci pût n'en être que le fruit. Il était parfaitement envisageable qu'il fût ailleurs – dans son lit, à ses tables, voire en train de chevaucher par les marais de Kamarg – et ne fût qu'imaginer ces événements qu'il croyait vivre. Alors qu'il quittait sa chambre et traversait la pièce où il avait disposé ses maquettes, il balaya de ses manches douteuses des rangs entiers de soldats, renversa du poing des bâtiments et, d'un coup de botte dans le pied d'une table, fut à l'origine du séisme qui ravagea la ville de Köln.

Il battit des paupières en débouchant sur le palier qu'une paire d'immenses vitraux éclairait aux deux bouts. La lumière lui faisait mal.

Il abordait l'escalier dont la vaste vis dévidait ses marches jusque dans la grande salle quand, saisi d'un vertige, il dut s'agripper à la rampe. Son infirmité l'amusait. Il avait hâte de voir

le choc éprouvé par cette ancienne relation du comte en le voyant paraître.

Un valet se précipita pour l'aider et il s'appuya de tout son poids sur le bras du jeune homme alors que, lentement, ils amorçaient leur descente.

Enfin, ils atteignirent la grande salle.

Une silhouette en armure s'y tenait, en admiration devant l'un des trophées du Comte Airain : une lance et un écu cabossé, dépouilles d'Orson Kach occis par lui maintes années en arrière, durant les Guerres des Cités Rhénanes.

Hawkmoon ne reconnaissait pas du tout cette silhouette, plutôt courte, râblée, avec un rien de belliqueux dans la posture. Quelque vieux compagnon d'armes du comte, presque à coup sûr, un témoin de son passé comme général mercenaire.

— Bienvenue au Château Airain, dit Hawkmoon, la voix rauque et sifflante. J'en suis le gardien actuel.

La silhouette se retourna. Des yeux gris inspectèrent Hawkmoon de la tête aux pieds. Nulle trace de choc dans le regard, pas la moindre expression alors que la silhouette s'avancait, main tendue.

En fait, ce fut vraisemblablement le visage d'Hawkmoon qui trahit – au très bas mot – quelque surprise.

Car, tout de fer vêtu dans son armure bosselée, son visiteur était une femme d'un certain âge.

— Duc Dorian ? dit-elle. Je me présente : Katinka van Bak. Voilà des jours et des nuits que je voyage.

NOUVELLES DE PAR-DELÀ LES MONTAGNES BULGARES

— Je suis née, dit Katinka van Bak, sur les terres noyées de Hollande mais les parents de ma mère étaient des marchands venus de Moskovie. Lors des guerres qui opposèrent notre pays aux États Belges, les soldats massacrèrent toute ma famille et je fus emmenée comme captive. Un temps, j'ai servi – vous imaginez de quelle manière – dans la suite de Prinz Lobkowitz de Berlin. Il avait soutenu les Belges et j'étais au nombre des dépouilles qui lui étaient échues.

Elle s'interrompt pour prendre dans le plat devant elle une autre tranche de bœuf froid. Débarrassée de son armure, elle portait une chemise de soie toute simple et des braies de coton bleu. Ses coudes calés sur la table et ses intonations bourrues n'empêchaient pas qu'émanât d'elle une réelle féminité ; Hawkmoon constata qu'elle lui plaisait beaucoup.

— Bon. Passant de ce fait le plus clair de mon temps dans la compagnie des hommes de guerre, je sentis naître en moi l'ambition de me former dans leur art. M'apprendre à manier l'arc et l'épée les amusait, et longtemps après que j'en eus maîtrisé les techniques, je continuai de feindre avec les armes quelque maladresse. Ainsi parvins-je à ne pas éveiller les soupçons sur mes projets.

— D'évasion ?

— Pas seulement. (Katinka van Bak sourit et s'essuya les lèvres.) Vint le jour où Prinz Lobkowitz en personne eut vent de mon excentricité. J'ai gardé souvenir de son rire quand on l'amena dans cette cour carrée sur laquelle donnaient les dortoirs où vivaient les filles. Le soudard qui m'avait prise sous sa protection me tendit une lame et nous nous battîmes, lui et moi, ferraillâmes un moment

pour montrer au prince avec quelle charmante candeur je portais mes bottes et parais les assauts. C'était à vrai dire un divertissement de choix, et Prinz Lobkowitz, qui recevait ce soir-là, fut d'avis qu'il serait original de m'exhiber devant ses hôtes pour changer des habituels jongleurs et autres gens de métier normalement requis pour les distraire. Cela me convenait à merveille et, battant des cils, esquissant des sourires timides, je fis semblant d'être aux anges qu'un tel honneur me fût accordé, semblant de ne pas comprendre qu'ils riaient tous de moi.

Hawkmoon tenta de se représenter Katinka van Bak papillonnant et jouant les ingénues, mais son imagination recula devant l'ampleur de la tâche.

— Qu'est-il arrivé ensuite ?

Sincère était sa curiosité. Pour la première fois depuis des mois, il se passait quelque chose qui le détournait de ses obsessions. Il posa son menton hirsute sur une main raboteuse alors que Katinka van Bak reprenait :

— Bon. Le soir même, je fus présentée aux invités ravis qui regardèrent la gamine en découdre avec divers guerriers du prince. Ils firent grande ripaille pendant le spectacle, l'arrosèrent en conséquence, et plus encore. Bon nombre – des femmes comme des hommes – offrirent gros pour m'acheter, ce qui, bien sûr, ne fit que piquer l'orgueil du propriétaire chez Prinz Lobkowitz qui refusa tout net. Je l'entends toujours me lancer : « Pratiques-tu d'autres arts martiaux, petite Katinka ? Duquel vas-tu maintenant nous faire une démonstration ? » Jugeant le moment opportun, je fis un réel effort côté papillonnage et, hardie comme quand on est naïve : « J'ai ouï dire que vous étiez une fine lame, Votre Grâce. La meilleure dans toute la province de Berlin.

« – On le dit.

« – Alors, me feriez-vous l'honneur de croiser le fer avec moi, seigneur ? Que je puisse tester mes compétences contre un escrimeur sans rival ici ? » Pris au dépourvu sur l'instant, Prinz Lobkowitz rit quand même. Il lui était difficile de refuser en présence de ses hôtes, je le savais. Il décida d'accéder à ma demande mais non sans m'avoir sérieusement avertie : « À Berlin, nous fixons des enjeux correspondant à diverses formes de duel. Nous nous battons pour la première entaille au corps, la première sur la joue gauche, la première sur la joue droite, et ainsi de suite... jusqu'au duel à outrance. Je ne voudrais pas ternir votre beauté, petite Katinka.

« – En ce cas, battons-nous à mort, Votre Grâce ! » m'écriai-je, comme enivrée par l'accueil reçu.

« La salle croula de rire, mais je vis plus d'un œil avide courir de

moi au prince. Nul n'envisageait, bien sûr, que Lobkowitz pût ne pas sortir vainqueur d'un duel, mais ils auraient fort apprécié de voir couler mon sang.

« L'homme était perplexe. Trop saoul pour avoir les idées nettes, explorer ce qu'impliquait ma proposition, mais ne voulant pas perdre la face devant ses invités.

« – Je ne voudrais pas risquer de tuer une esclave si talentueuse, dit-il, jovial. Trouvons, je pense, un autre enjeu, petite Katinka.

« – Ma liberté, suggérai-je.

« – Je ne voudrais pas non plus me priver d'une jeune fille à ce point distrayante... » commença-t-il, mais l'assistance entière lui hurlait de ne pas jouer les rabat-joie. Après tout, ils étaient convaincus qu'ils allaient s'amuser avec moi un moment puis me blesser juste pour la forme, voire se contenter de me désarmer.

« – Très bien ! (Il sourit, haussa les épaules, prit l'épée que lui tendait l'un des gardes, franchit d'un bond la table et se planta en position devant moi.) Allons-y », dit-il, avec à l'évidence l'intention de montrer son habileté dans l'art de retarder l'estocade.

« L'engagement fut assez lourd. Je portais des coups maladroits qu'il paraît avec insouciance. La foule m'encourageait et certains commencèrent même à prendre des paris sur la durée du combat... non toutefois sur l'éventualité de ma victoire, évidemment. »

Katinka van Bak se versa un bol de jus de pomme et l'avalait d'un trait avant de poursuivre son récit.

— Vous l'avez deviné, Duc Dorian, j'étais devenue une épéiste émérite. Lentement, j'ai laissé entrevoir mes talents et, lentement, il s'est fait jour chez le prince qu'il avait de plus en plus à mobiliser ses ressources pour se défendre. Me crevait les yeux qu'il en venait à comprendre que son adversaire pouvait bien être de sa force ; la perspective de se faire vaincre par une esclave – créature doublement inférieure, tant par le rang que par le sexe – n'avait rien pour le réjouir. Il commença de se battre plus sérieusement. Par deux fois il me toucha. Une première blessure à l'épaule gauche, la suivante à la cuisse. Je tins bon. Maintenant, je me rappelle, un silence absolu s'était fait dans la salle, nul autre bruit que le fracas de nos lames et le souffle rauque de Lobkowitz. Une heure a duré notre duel. Il m'aurait tuée s'il l'avait pu.

— J'ai souvenir d'une histoire qui a couru, dit Hawkmoon, du temps où je régnais encore sur Köln. Ainsi, vous êtes celle qui...

— Qui a occis le Prince de Berlin ? Si fait. Et dans la grande salle de son palais, devant tous ses invités, en présence de ses gardes du corps. Je lui ai enfoncé cinq pouces de bon acier dans le cœur sur un coup droit bien net. C'est le premier homme que j'ai tué. Et avant qu'ils n'aient pu en croire leurs yeux, j'ai brandi ma lame et je

leur ai rappelé à tous quel était l'enjeu : que je recouvrerais ma liberté si je sortais vainqueur du duel. Je doute qu'un seul des proches lieutenants du prince eût accepté de tenir le marché de son défunt seigneur. J'aurais péri sur-le-champ sans les amis de Lobkowitz et ceux qui avaient des vues sur ses terres. J'en ai tout de suite eu plusieurs autour de moi qui me proposaient une situation auprès d'eux – plutôt comme dernière en date, vous pensez bien, que pour mes capacités guerrières. J'ai accepté un poste dans la garde personnelle de Guy O'Pointte, Archiduc de Bavière. Sans hésitation. Les prétoriens de l'archiduc étaient en nombre dans la pièce ; normal, puisqu'il n'y avait pas plus puissant que lui dans toute cette noble assemblée. Après quoi, les proches de Lobkowitz ont décidé d'honorer la parole de leur seigneur.

— Et c'est ainsi que vous avez embrassé la carrière des armes ?

— Oui. Dans un premier temps pour finir général en chef de Guy O'Pointte. Puis, l'archiduc ayant été assassiné par le clan de son oncle, j'ai quitté le service de la Maison de Bavière et je me suis cherché une nouvelle place. C'est à cette époque, bien sûr, que se situe ma rencontre avec le Comte Airain. Ensemble, nous avons servi comme mercenaires dans la moitié des armées d'Europe, et plus d'une fois dans le même camp ! Ensuite, aux alentours de celle où votre comte s'est installé ici en Kamarg, j'ai porté mes pas vers l'est et je suis entrée dans les forces régulières du Prince d'Ukraine ; il en avait entrepris la refonte et je l'ai conseillé. Ainsi avons-nous mis sur pied une solide défense contre les noires légions du Ténébreux Empire.

— Les Seigneurs Animaux vous ont-ils capturée ?

Katinka van Bak fit non de la tête.

— Je me suis réfugiée dans les Montagnes Bulgares et j'y suis restée jusqu'à ce que vous et vos camarades aient retourné la situation à la bataille de Londra. Il m'est alors échu de participer à la reconstruction de l'Ukraine, nul autre membre de la famille régnante n'ayant survécu que la plus jeune nièce du prince. Je suis donc devenue régente d'Ukraine sans qu'il y ait eu là volonté particulière de ma part.

— Et maintenant, avez-vous renoncé à ces hautes fonctions ? Ou nous rendez-vous simplement visite incognito ?

— Je ne me suis pas démise de ma charge et ma visite n'a rien de secret, répliqua fermement Katinka van Bak, comme pour gourmander Hawkmoon de chercher ainsi à la bousculer dans son récit. L'Ukraine vient d'être envahie.

— Comment ? Par qui ? Je croyais le monde dans une paix relative.

— Il l'est. Ou du moins l'était encore très récemment, jusqu'à ce

que nous, qui vivons à l'est des Montagnes Bulgares, ayons commencé d'entendre parler d'une armée qui se serait regroupée dans ces dernières.

— La résurgence du Ténébreux Empire !

Katinka van Bak leva pour le faire taire une main péremptoire.

— De la canaille, certes. Mais je ne crois pas qu'il s'agissait des vestiges de l'armée du Ténébreux Empire. Pour vaste et puissamment équipée qu'elle fût, cette horde se composait d'individus dont aucun ne ressemblait à l'autre. Ils étaient vêtus dans un large éventail de styles, portaient des armes infiniment diversifiées, offraient un prodigieux mélange de races – dont certaines défiant toute appartenance à l'humanité. Vous me suivez ? Comme si chacun dépendait d'une armée différente.

— Alors, une bande constituée de soldats qui auraient survécu aux conquêtes du Ténébreux Empire ?

— Je n'ai pas non plus cette impression. J'ignore d'où ils venaient. Tout ce que je sais, c'est que chaque fois qu'ils se sont aventurés hors de leurs montagnes – dont ils avaient fait leur domaine, les transformant en forteresse inexpugnable –, nulle expédition jamais dépêchée contre eux ne fut couronnée de succès. À l'extermination de chaque armée succédèrent le massacre des populations civiles – total, jusqu'au petit dernier dans son berceau – et le pillage des villages, des cités, des nations entières de tout ce qui était de quelque valeur. À cet égard, ils évoquaient plus des bandits que des troupes organisées dotées d'un objectif précis. Ils semblaient ne s'attaquer à un pays que pour s'en approprier les biens. Et le résultat fut qu'ils étendirent le cercle de leurs raids, se repliant à l'issue de chacun, ramenant leur butin – de la nourriture volée, sporadiquement, des femmes – dans leur bastion montagnard.

— Qui les commande ?

— Je n'en sais rien. Même leur avoir livré bataille quand ils se sont abattus sur l'Ukraine n'a pu me l'apprendre. Ou ils obéissent à plusieurs chefs, ou ils n'en ont pas. Il n'y a personne avec qui discuter sur un plan rationnel, parlementer. L'appétit du lucre et du meurtre semble seul les mouvoir. C'est un vol de sauterelles. Il n'y a pas d'autre description qui mieux leur convienne. Le Ténébreux Empire même en épargnait certains, ne fût-ce que parce qu'ils avaient l'intention de dominer le monde et besoin de survivants pour les servir. Mais ceux-là... ceux-là sont pires.

— J'ai peine à concevoir un agresseur qui passe en horreur le Ténébreux Empire, dit Hawkmoon avec passion. Mais je vous crois, bien sûr, Katinka van Bak, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Oui, croyez-moi, car je suis désormais la seule à être là pour

vous le dire. Il me faut remercier l'existence que j'ai menée. Elle m'a donné l'expérience de savoir quand une situation est perdue et comment échapper aux conséquences d'une telle perte. Nulle autre créature n'a survécu en Ukraine, non plus qu'en bien des terres par-delà les Montagnes Bulgares.

— Vous avez donc fui pour avertir les contrées situées de ce côté-ci des montagnes ? Voire pour lever une armée contre cette puissante compagnie de gueux ?

— J'ai fui. Voilà tout. J'ai raconté mon histoire à qui voulait l'entendre mais je n'en attends pas grand-chose. La plupart des gens ne se soucieront guère de ce qui est arrivé à leurs semblables dans des contrées si lointaines, en admettant même qu'ils m'aient crue. Dans de telles conditions, tenter de lever une armée se révélerait vain. Et j'ajouterai que toute force militaire humaine qui se lancerait à l'assaut de ceux qui occupent maintenant les Montagnes Bulgares serait vouée à une destruction totale.

— Poursuivrez-vous jusqu'à Londra ? Le Comte Airain doit y être à l'heure présente.

Katinka van Bak soupira, s'étira.

— Pas dans l'immédiat, je pense. Si même je m'y décide. Je suis trop lasse. J'ai chevauché pratiquement sans interruption depuis mon départ d'Ukraine. Et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais demeurer au Château Airain jusqu'au retour de mon vieil ami. À moins que le caprice ne me vienne d'aller à Londra. Mais pour l'heure, quoi qu'il en soit, je n'ai nulle envie de bouger d'entre ces murs.

— Vous y êtes évidemment la bienvenue, dit le duc avec chaleur. C'est un réel honneur pour moi. Vous aurez ainsi l'occasion de me narrer d'autres dits des jours anciens. Et de m'exposer vos théories sur cette horde... l'origine que vous lui supposez, ce genre de choses...

— Dont je n'ai pas la moindre idée. Il n'existe aucune explication logique. Ils sont apparus là-bas du jour au lendemain et n'en ont pas bougé depuis. Impossible de s'entretenir avec eux ; ce serait comme de vouloir faire entendre raison à un ouragan. L'outrance du désespoir semble les habiter : ce mépris sauvage pour la vie, pour la leur autant que pour la vôtre. Et, comme je vous l'ai dit, cette extrême disparité dans l'apparence extérieure. Pas un qui ait quoi que ce soit en commun avec l'autre. Mais, vous savez, il n'empêche que j'ai cru reconnaître un ou deux visages familiers dans leur foule quand ils ont déferlé sur nous. Des soldats que j'avais croisés dans le temps et que je savais morts depuis des lustres. Et je jurerais avoir vu Noblegent, l'ami du Comte Airain, chevaucher en leur compagnie. Pourtant, j'ai entendu dire qu'il

avait été tué à Londra...

— Il y a péri. J'en suis sûr. J'ai vu son corps. (Hawkmoon, dont l'intérêt jusqu'alors était resté relativement faible, fut soudain pressé d'entendre tout ce que Katinka van Bak pouvait lui dire sur le sujet. Il se sentit sur le point de résoudre ce problème qui le hantait jour et nuit. Après tout, peut-être n'avait-il pas été si fou que ça.) Noblegent, dites-vous ? Et d'autres visages qui vous étaient familiers... des morts, pourtant ?

— C'est cela.

— Y avait-il des femmes dans cette armée ?

— Oui. Plusieurs.

— Certaines que vous auriez reconnues... ?

Hawkmoon se pencha par-dessus la table, suspendu aux lèvres de Katinka van Bak.

Son front se plissa dans l'effort qu'elle fit pour sonder sa mémoire, puis elle secoua la tête, balancement de tresses grises.

— Non.

— Yisselda, par exemple. Yisselda d'Airain.

— Elle aussi est morte à Londra.

— C'est ce qu'on dit.

— Non. D'ailleurs, aurais-je pu la reconnaître ? Ce n'était qu'une fillette la dernière fois que je l'ai vue.

— Ah oui, fit Hawkmoon en se rasseyant. J'oubliais.

— Ce qui n'exclut pas qu'elle ait pu y être, enchaîna la guerrière. Ils étaient si nombreux. Je n'ai pas vu la moitié de cette armée qui m'a défaite.

— Mais si vous avez reconnu Noblegent, ne se peut-il que tous les autres y soient... tous ceux qui ont péri à Londra ?

— J'ai dit avoir trouvé une ressemblance entre cet homme que je voyais et Noblegent. Mais pourquoi celui-ci, ou quiconque de vos amis, aurait-il chevauché en pareille compagnie ?

— Juste. (Les sourcils de Hawkmoon se rejoignirent sous l'intensité de sa réflexion. Le voile terne avait quitté son regard, ses gestes retrouvé quelque peu de leur énergie.) Mettons que lui et les autres aient été sous l'influence d'un charme. Dans un état second. Contraints d'exécuter les volontés d'un ennemi. Le Ténébreux Empire disposait de pouvoirs qui rendaient cela possible.

— C'est extravagant, Duc Dorian...

— Comme nous le paraîtrait l'Histoire du Bâton Runique, ne saurions-nous qu'elle est vraie.

— Je suis d'accord, mais...

— Voyez-vous, l'interrompit Hawkmoon, je nourris depuis longtemps l'intuition que Yisselda n'est pas morte à Londra en dépit des nombreux témoins qu'eurent son trépas et ses obsèques. Il est

également possible qu'aucun des autres n'y ait péri, que tous nos amis n'y aient été victimes que de quelque contre-offensive secrète du Ténébreux Empire. Ce dernier n'aurait-il pu leur substituer des simulacres de cadavres puis les transporter dans les Montagnes Bulgares – en capturer d'autres par le même moyen ? Ne se peut-il que vous ayez livré bataille à une armée d'esclaves du Ténébreux Empire, commandée par ceux qui ont échappé à notre vengeance ?

— Mais il y en eut si peu. Nul grand seigneur, en tout cas, n'a survécu à la Bataille de Londra. Alors qui aurait pu concevoir de tels projets, en leur supposant quelque vraisemblance ? Ce dont ils sont presque à coup sûr dépourvus, Duc Dorian. (Katinka van Bak fit la moue.) Je vous croyais homme de bon sens. Un soldat à l'esprit pratique, comme moi.

— Ainsi me voyais-je en un temps, jusqu'à la venue de cette idée... que Yisselda vit toujours. Quelque part.

— J'ai ouï dire, de fait, que vous n'étiez plus totalement vous-même...

— Dois-je entendre par là qu'on vous a dit que j'étais fou ? Eh bien, madame, certainement, je pense l'être. Il se peut qu'à la longue j'aie versé dans un tissu de déraisons mais seulement parce que l'origine – la notion centrale – recèle un fond de vérité.

— Je veux bien, dit Katinka sans changer de ton. Mais vous allez avoir à m'apporter un jeu de preuves considérable à l'appui d'une pareille théorie. Je n'ai pas en moi l'intuition que les morts puissent revivre...

— Intuition qu'a le Comte Airain, lui dit Hawkmoon, même s'il ne consent à l'admettre. C'est une chose qu'il refuse à mon sens d'envisager de peur d'être gagné par cette démence qu'il m'attribue.

— Également possible, concéda Katinka van Bak, mais là encore je n'ai pas de preuve que le comte pense comme vous. Et ne puis en avoir tant que je ne l'aurai pas revu pour lui poser la question.

Hawkmoon hocha la tête, réfléchit un moment et dit :

— Mais supposons que je trouve un moyen de vaincre cette armée. Qu'en diriez-vous ? Si mes théories me conduisaient à la vérité sur votre horde, sur ses origines, m'amenaient ainsi à la compréhension de ses points faibles ?

— J'en dirais que vos théories ont pris un tour pratique, reconnut Katinka van Bak. Hélas, il n'existe qu'une méthode pour les mettre à l'épreuve, avec le risque d'y perdre la vie si elles sont fausses.

— Je suis prêt à l'assumer. Quand je me suis dressé contre le Ténébreux Empire, j'ai vite compris qu'une confrontation directe était vouée à l'échec, mais qu'en cherchant les faiblesses de ses figures éminentes pour en tirer parti, la victoire devenait possible.

C'est là ce que j'ai appris au service du Bâton Runique.

— Vous pensez donc savoir comment venir à bout de cette horde ?

Katinka van Bak, déjà, semblait à moitié convaincue.

— Il est évident que j'ignore encore la nature exacte du point faible. Mais je suis probablement plus à même de le découvrir que n'importe quel autre au monde.

— Je n'en doute pas ! s'exclama la guerrière avec un grand sourire. Et là, je vous suis totalement. Toutefois, je pense qu'il est trop tard pour chercher des faiblesses.

— Si je puis les observer, me trouver une cachette – voire au cœur de leurs montagnes – pour les étudier de près, il se peut que me vienne en tête un moyen de les défaire. (Hawkmoon pensait à autre chose qu'il serait susceptible d'acquérir en espionnant la horde mais garda l'idée pour lui.) Vous qui vous êtes longtemps cachée dans ces montagnes, vous êtes sans doute à même, mieux que quiconque hormis Oladahn dont c'était la terre, de me trouver ce poste d'observation.

— Je le pourrais, certes, mais je viens précisément de fuir ces régions, et, comme je vous l'ai dit, jeune homme, ma vie m'est précieuse. Pourquoi vous emmènerais-je dans les Montagnes Bulgares, dans le bastion même de mes ennemis ?

— N'avez-vous pour le moins bercé le vague espoir que votre Ukraine pût être vengée ? Envisagé, ne fût-ce que dans le secret de votre âme, de pouvoir requérir l'aide du Comte Airain et de ses Kamargais contre votre adversaire ?

Katinka van Bak sourit.

— Enfin... je mesurais certes l'absurdité d'un tel espoir, mais...

— Et moi, je vous offre une chance de la prendre, cette revanche. Vous n'aurez rien d'autre à faire que me conduire dans ces montagnes et m'y trouver un endroit relativement sûr. Ensuite, vous pourrez même repartir, si tel est alors votre désir.

— Vos motivations sont-elles purement altruistes, Duc Dorian ?

Hawkmoon hésita, puis reconnut :

— Pas tout à fait, peut-être. J'aimerais voir ce qu'il en est de ma théorie sur une Yisselda toujours vivante et que je pourrais sauver.

— Alors je pense que je vais vous emmener jusqu'aux Montagnes Bulgares, décréta Katinka van Bak. Je me serais défiée d'un homme prétendant n'agir que par altruisme. Mais ce n'est pas le cas et je crois pouvoir vous faire confiance.

— Vous le pouvez, dit Hawkmoon.

— Le seul problème à mes yeux, ajouta la guerrière en toute franchise, c'est celui de votre survie jusqu'à l'issue du voyage. Vous êtes dans un bien triste état, vous savez. (Elle tendit la main et

palpa les vêtements d'Hawkmoon comme une paysanne l'oie qu'elle achète au marché.) D'abord, vous allez devoir vous remplumer. Une semaine à se caler correctement l'estomac ne sera pas de trop. De l'exercice aussi. Et monter. Nous pourrions même disputer ensemble un ou deux duels factices...

Hawkmoon sourit.

— Je suis heureux que vous n'ayez nul grief contre moi, gente dame, car je m'en verrais contraint de réfléchir à deux fois avant d'accepter telle quelle votre dernière proposition.

Katinka van Bak rejeta la tête en arrière et partit d'un grand rire.

NON SANS RESISTANCE, UNE QUÊTE

Hawkmoon avait des douleurs dans tous les membres. Il faisait peine à voir, chancelant dans la cour où Katinka van Bak l'attendait déjà, montée sur un fringant étalon dont l'haleine brûlante embuait l'air du petit matin. Moins nerveuse était la monture préparée par le Duc de Köln, animal choisi pour son humeur égale, mais la perspective de grimper en selle ne l'en réjouissait pas pour autant. Son estomac se nouait, la tête lui tournait, un tremblement secouait ses jambes, et ce bien qu'il eût derrière lui plus d'une semaine d'exercice et d'un régime reconstituant. Son apparence s'était quelque peu améliorée – il était propre, déjà –, mais n'avait toujours rien du Héros du Bâton Runique qui, pas plus de sept ans auparavant, avait chevauché contre Londra. Il frissonnait, l'hiver commençant de toucher la Kamarg, et serrait autour de lui les pans de son lourd manteau dont le cuir, doublé de laine, lui tenait presque trop chaud une fois fermé. Pour l'heure, luttant contre ce poids qui menaçait de le plaquer à terre, il se traînait... sans armes, sa lame et sa lance-feu occupant déjà leurs places respectives dans les fontes. Il portait, outre sa houppelande, un épais justaucorps matelassé rouge sombre, des cuissards de daim piqués de motifs complexes par Yisselda de son vivant, et des bottes jusqu'aux genoux de bon cuir luisant. Le coiffait un heaume sans ornements mais nulle autre pièce d'armure. Il n'était pas assez solide pour aller de fer vêtu.

Hawkmoon n'avait toujours pas recouvré la santé, ni physique ni mentale. Ce qui l'avait amené à se rendre, à ce niveau du moins, figure humaine n'était pas le dégoût pour l'état qu'il avait atteint mais la croyance insensée que, peut-être, il allait retrouver Yisselda dans les Montagnes Bulgares.

Non sans difficulté, il enfourcha son cheval, puis prit congé de ses gens, totalement oublieux de la responsabilité laissée à lui par le Comte Airain de gouverner sa province, et franchit les portes derrière Katinka van Bak, la suivit sur la sinueuse descente par les rues d'Aigues-Mortes. Il les trouva désertes, nul ne s'y étant rangé sur son passage, nul hormis ceux du château ne sachant qu'il partait, et dans une direction opposée à celle du Comte Airain.

À midi, les deux silhouettes avaient traversé les étendues de roseaux, laissé derrière elles marais et lagunes, pour passer, sur la blanche route qu'elles suivaient, devant l'une des tours marquant la frontière du pays dont le Comte Airain était le Seigneur Protecteur.

Déjà las d'avoir couvert cette distance relativement courte, Hawkmoon commençait à regretter sa décision. Ses bras lui faisaient mal tant il avait à s'accrocher au pommeau de la selle, et ses cuisses le mettaient à la torture ; quant à ses jambes, il ne les sentait plus. Katinka van Bak donnait en revanche l'impression d'être infatigable. Elle ne cessait de retenir sa monture pour lui permettre de la rejoindre, mais faisait la sourde oreille chaque fois qu'il suggérait de s'arrêter pour de bon et de se reposer un moment. Hawkmoon se demandait s'il tiendrait jusqu'au bout du voyage, si la mort n'allait pas le prendre sur le chemin des Montagnes Bulgares. Il se demandait aussi comment il avait pu concevoir de la sympathie pour cette femme intraitable et farouche.

De son poste au sommet de la tour, un Gardian les aperçut et les héla. L'homme, dont le vent soulevait la cape écarlate, avait à ses côtés son flamant de monte, et Hawkmoon, l'espace d'un instant, n'y vit qu'une seule et même créature. Reconnaisant le duc, la sentinelle leva sa longue lance-feu, manière de salut à laquelle Hawkmoon se débrouilla pour répondre d'une main molle, la voix lui manquant pour mieux faire.

La tour dans leur dos s'était réduite à un point lorsqu'ils s'engagèrent sur la route du Lyonnais avec le projet de contourner les Montagnes Suisses. Encore imprégnées, disait-on, des poisons du Tragique Millénaire, ces dernières étaient de toute manière infranchissables. Par ailleurs, Katinka van Bak avait dans le Lyonnais des connaissances qui leur fourniraient les provisions nécessaires à la poursuite de leur voyage.

Ils campèrent en bordure de route cette nuit-là et, au matin, Hawkmoon ne douta plus de sa mort imminente. Les douleurs de la veille n'étaient rien en comparaison du supplice qui le broyait à présent. Katinka van Bak n'en continua pas moins de se montrer sans pitié, le hissant d'une main péremptoire sur sa monture avant de sauter à son tour en selle. Puis elle saisit la bride du patient animal qu'elle entraîna dans son sillage avec son cavalier

brinquebalant.

Ainsi progressèrent-ils trois jours encore, sans pratiquement s'octroyer de repos, jusqu'à ce que Hawkmoon s'effondrât comme une masse, basculât de sa selle, évanoui. Ne le préoccupait plus alors de retrouver ou non Yisselda. Non plus que d'en vouloir à Katinka van Bak ou de lui chercher des excuses pour le cruel traitement qu'elle lui infligeait. Les élancements dans ses membres s'étaient mués en douleur sourde, omniprésente. Il avançait quand le cheval avançait, s'arrêtait avec l'animal, mangeait la nourriture que, de temps à autre, Katinka van Bak plaçait devant lui, dormait durant les quelques heures qu'elle lui concédait. Puis il s'évanouit.

À un moment donné, il reprit conscience, ouvrit les yeux sur le spectacle de ses propres pieds qui se balançaient de l'autre côté du ventre de sa monture, et comprit que Katinka van Bak, après l'avoir ramassé puis jeté en travers de la selle, poursuivait imperturbablement sa route.

Ce fut en cet équipage que Dorian Hawkmoon, Duc de Köln, Champion du Bâton Runique, Héros de Londra, fit quelque temps plus tard son entrée dans l'antique ville de Lyon, capitale du Lyonnais : jambes et bras ballants de part et d'autre de sa monture qu'une vieille femme en armure poussiéreuse menait par la bride.

Et quand il se réveilla, la fois suivante, c'était dans un lit moelleux autour duquel se penchaient de jeunes demoiselles qui lui souriaient et lui présentaient des plats. Il commença par leur refuser toute existence.

Elles n'en étaient pas moins réelles, et délicieuse la nourriture, et revivifiant le repos.

Deux jours s'écoulèrent, et un Hawkmoon réticent – dans une condition physique désormais bien meilleure – repartit avec Katinka van Bak en quête de l'armée qui tenait les Montagnes Bulgares.

— Vous finissez par vous remplumer, mon garçon, dit Katinka van Bak un matin que le soleil faisait virer au vert vif le doux moutonnement du pays de collines qu'ils traversaient. (Elle chevauchait à ses côtés, maintenant, ne jugeant plus nécessaire de guider sa monture.) La carcasse est bonne, ajouta-t-elle en lui adressant une claque sur l'épaule. Vous voyez, il n'y a rien chez vous qui ne puisse être remis d'aplomb.

— Une santé acquise au travers de telles épreuves, madame, lui dit le Duc de Köln dans un cri du cœur, est peut-être un résultat qui n'en vaut guère la peine.

— Vous finirez quand même par me remercier.

— Je vais être franc, Katinka van Bak : rien n'est moins sûr !

À cela, Katinka van Bak, régente d'Ukraine, répondit par un rire chaleureux, puis elle éperonna son étalon qui s'élança sur l'étroit

sentier noyé dans l'herbe.

Hawkmoon était forcé de s'avouer que les pires de ses douleurs faisaient à présent figure de mauvais souvenirs et qu'il était nettement plus à même de supporter ces longues journées à dos de cheval. Il restait de temps à autre sujet à d'atroces contractions d'estomac, n'était en aucune manière aussi vigoureux que jadis, mais avait presque atteint le stade où il lui était possible de goûter sans mélange les spectacles, odeurs et sons qui se présentaient à lui. Le surprenait le peu de sommeil dont Katinka van Bak semblait avoir besoin. Une fois sur deux, ils continuaient de chevaucher les trois quarts de la nuit avant qu'elle ne fût prête à bivouaquer. Leur progression n'en était que plus rapide, mais au prix d'une lassitude permanente chez Hawkmoon.

Ils atteignirent la deuxième grande étape de leur voyage en pénétrant sur les terres d'un lointain parent d'Hawkmoon, le Duc Mikael de Bazhel, pour qui Katinka van Bak s'était jadis battue lors de la querelle opposant le duc à un autre cousin, mort à présent depuis longtemps, le Prétendant de Strasbourg. Durant l'occupation de sa province par le Ténébreux Empire, le Duc Mikael avait essuyé vexations sur insultes et ne s'en était jamais vraiment remis. Enfermé dans une misanthropie profonde, il laissait son épouse assurer à sa place l'essentiel de ses fonctions. C'était une Padova, fille d'Enric, le Traître d'Italia, qui avait poignardé ses amis dans le dos en concluant un pacte avec les Seigneurs Animaux pour se voir occis par ces derniers en récompense de ses peines. Peut-être était-ce par conscience de la bassesse de son père qu'elle gouvernait si bien le pays, avec un sens extrême de la justice. Hawkmoon ne manqua pas de remarquer partout d'évidents signes de prospérité : les gras troupeaux paissant de la bonne herbe ; les fermes tenues à la perfection, étincelantes de peinture fraîche et de dalles polies sous la dentelle de leurs pignons découpés dans le style chéri par les paysans de ces contrées.

Mais quand ils entrèrent dans Bazhel, la capitale, ils n'y furent reçus qu'avec le minimum de courtoisie, et l'hospitalité de Julia de Padova ne s'avéra pas plus débordante. Il semblait qu'elle n'aimât point qu'on lui rappelât le passé, les sombres jours où le Ténébreux Empire avait régné sur l'Europe entière. Partant, elle n'était guère charmée de voir Hawkmoon qui avait joué un rôle si important dans la lutte contre l'Empire, ne pouvait s'empêcher de s'y trouver ramenée, de se remémorer l'humiliation de son époux et la trahison de son père.

Il en résulta que les deux voyageurs ne s'attardèrent pas à Bazhel et poursuivirent sur Munchenia, où le vieux prince tenta de les étouffer sous les présents, les suppliant de prolonger leur séjour

pour lui narrer leurs aventures. Ils restèrent muets sur le but de leur expédition, se bornant à l'avertir de ce qui se passait en Ukraine (nouvelle accueillie avec scepticisme), et, bien à contrecœur, lui firent leurs adieux, mieux armés qu'ils ne l'étaient en arrivant, et mieux vêtus, Hawkmoon gardant son gros manteau de cuir car l'hiver prenait manifestement possession de tout le pays.

Dorian Hawkmoon et Katinka van Bak n'avaient d'ailleurs pas atteint Linz, désormais république, que les premières neiges commençaient de blanchir les rues de la petite cité de bois reconstruite sur le site intégralement rasé par les armées granbretonnes.

— Nous allons devoir forcer l'allure, dit à Hawkmoon Katinka van Bak dans la salle aux murs doublés de tonneaux d'une bonne auberge à proximité de la grand-place. Sinon, nous risquons de trouver fermées toutes les passes des Montagnes Bulgares et d'avoir entrepris ce voyage en pure perte.

— Je me demande si, de toute manière, ce n'est pas le cas, répondit Hawkmoon qui buvait à petites gorgées son vin chaud avec une évidente délectation, la tasse fumante serrée entre ses mains gantées. Il avait incroyablement changé, s'était fait méconnaissable pour qui n'avait gardé souvenir que du pitoyable fantôme qu'il était devenu au Château Airain, mais ceux qui le connaissaient d'une époque antérieure auraient immédiatement revu en lui leur homme. L'énergie animait de nouveau ses traits et les muscles roulaient sous la soie de sa chemise. Il avait l'œil clair, pétillant de santé. La lumière jouait sur le lustre des longs cheveux blonds.

— Vous avez des doutes sur votre espoir de retrouver Yisselda ?

— D'une part. Et de l'autre, sur la puissance que vous prêtez à ces envahisseurs. Peut-être ont-ils seulement bénéficié d'un heureux hasard en écrasant vos forces.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Qu'aucun bruit ne circule. Que personne dans ces contrées ne semble même soupçonner que les Montagnes Bulgares soient occupées par une multitude en armes.

— J'ai vu cette armée de mes propres yeux, lui rappela Katinka van Bak. Et elle était immense. Croyez-moi sur ce point. Et sa puissance n'a rien de négligeable. Elle pourrait s'emparer du monde entier. En cela aussi, croyez-moi.

Hawkmoon haussa les épaules.

— Bon, je vous crois, Katinka van Bak. Mais je m'obstine à trouver bizarre cette absence de rumeur. Quand nous avons parlé de ce qui se passait à l'Est, il n'y a jamais eu personne pour confirmer nos dires. Pas étonnant qu'on nous prête une attention si faible.

— Votre esprit s'aiguise, le félicita Katinka van Bak, mais vous

en perdez votre capacité de croire au fantastique. (Elle sourit.)
N'est-ce pas souvent le cas ?

— Si fait, souvent.

— Songeriez-vous à rebrousser chemin ?

Hawkmoon étudia le vin chaud dans sa tasse.

— Je sais, nous sommes déjà bien loin de la Kamarg, mais je me sens coupable d'avoir abandonné les tâches qui étaient les miennes pour me lancer dans cette entreprise.

— Tâches dont vous ne vous acquittiez pas à merveille, lui rappela-t-elle en douceur. Votre état – physique et mental – s'y opposait.

Hawkmoon eut un sourire lugubre.

— Exact. Je dois dire que ce voyage m'a beaucoup apporté. Il n'en reste pas moins que mes responsabilités m'appellent d'abord en Kamarg.

— Au point que nous avons atteint, il y aurait plus de route à faire pour y retourner que pour gagner les Montagnes Bulgares.

— J'ai souvenir du peu d'empressement que vous montriez au début pour cette expédition. Or c'est vous que, de nous deux, je vois maintenant la plus anxieuse de la mener à son terme.

La vieille guerrière haussa les épaules.

— Mettons que j'aime finir ce que je commence, dit-elle. Est-ce contraire à l'usage ?

— Je dirais que c'est bien de vous, Katinka van Bak.

(Hawkmoon soupira.) Bon. Allons dans ces Montagnes Bulgares, donc, et aussi vite que nous le permettront nos montures. Puis, renseignements pris, retournons avec plus de hâte encore en Kamarg dont nous trouverons un moyen de mettre à profit l'énergie pour vaincre ceux qui ont ravagé votre terre. Nous y tiendrons conseil avec le Comte Airain qui, alors, sera presque à coup sûr revenu de Londra.

— C'est un plan sensé, Hawkmoon. (Katinka van Bak semblait soulagée.) Pour l'heure, je vais me coucher.

— Je termine mon vin et je vous imite, dit Hawkmoon. (Il rit.) Apparemment, vous avez toujours le don de m'exténuer.

— Encore un mois, et nous aurons inversé les rôles, promit-elle. Bonne nuit, Hawkmoon.

Le lendemain matin, les sabots de leurs chevaux imprimèrent leur galop dans une mince couche de neige cependant que d'autres flocons s'émiettaient d'un ciel plombé. En début d'après-midi, la couverture de nuages se déchira, l'azur profond se substitua au plafond bas, et la neige se mit à fondre.

Rien de sérieux, donc, mais un présage de ce qui les attendait

plus près des Montagnes Bulgares.

Ils traversèrent un pays montueux ayant jadis appartenu au Royaume de Wïen mais qui, ravagé comme l'avait été celui-ci, s'était vidé de toute population. L'herbe y avait repoussé, repris possession du sol calciné, le lierre étendu ses droits sur maints vestiges. D'ici quelque temps, songea Hawkmoon, des voyageurs en viendraient peut-être à s'extasier sur le pittoresque de telles ruines, mais lui ne pourrait jamais oublier qu'elles étaient le fruit du féroce et insatiable appétit de puissance de la Granbretanne.

Ils passaient sous les restes d'un château perché en surplomb du sentier quand Hawkmoon crut y percevoir un son.

— Vous avez entendu ? murmura-t-il à Katinka van Bak qui le précédait. Ça semblait venir du château.

— Une voix, n'est-ce pas ? dit-elle en se retournant vers lui. Oui, j'ai entendu. Y avez-vous distingué des mots ?

— Non. Ne devrions-nous pas monter voir ?

— Le temps nous est compté.

Elle montra le ciel qui se couvrait.

Mais ils n'en avaient pas moins, l'un comme l'autre, immobilisés leur monture et gardaient les yeux levés vers la ruine.

— Bonjour ! (Un étrange accent sous-tendait cette voix au demeurant chaleureuse.) J'avais le sentiment que vous passeriez par là, Champion.

Et, d'entre les murs éventrés, s'avancait à présent un mince jeune homme coiffé d'un chapeau à large bord, un pan relevé sur le côté, une plume passée dans la bande. Il était vêtu d'un pourpoint de velours passablement poussiéreux sur un pantalon bleu de même étoffe, et souplement chaussé de bottes en daim. Il portait un sac sur l'épaule, à la hanche une lame effilée.

Avec un sursaut d'horreur, Dorian Hawkmoon le reconnut. Et se surprit à tirer sa propre lame alors que l'étranger n'offrait nulle apparence agressive.

— Quoi ? Vous me voyez comme un ennemi ? dit le jeune homme avec un grand sourire. Je vous assure qu'il n'en est rien.

— L'auriez-vous déjà rencontré, Hawkmoon ? demanda sèchement Katinka van Bak. Qui est-ce ?

— Je n'en sais rien, répondit Hawkmoon, la voix nouée. Il y a là une terrible odeur de sorcellerie. Le sceau du Ténébreux Empire, peut-être. Il ressemble... il m'évoque un vieil ami... pourtant, je ne vois nul trait qu'ils aient à l'évidence en commun...

— Un vieil ami, hein ? dit l'homme. Ma foi, c'est précisément ce que je suis, Champion. Comment vous appelle-t-on en ce monde ?

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

Non sans répugnance, Hawkmoon rengaina son épée.

— Ce qui est fréquent lorsque je vous reconnais. Je suis Jhary-a-Conel et, de fait, je ne devrais pas être ici. Mais de telles ruptures se sont produites dans le multivers, ces derniers temps ! Je me suis trouvé arraché à quatre incarnations différentes en autant de minutes ! Alors, sous quel nom vous connaît-on ?

— Sous quel nom ? Je continue de ne pas comprendre, répéta obstinément Hawkmoon. Je suis Dorian Hawkmoon, duc von Köln.

— En ce cas, je vous réitère mes salutations, Duc Dorian. Je suis votre compagnon, n'ayant toutefois aucune idée du temps que je m'apprête à passer avec vous. Comme je vous l'ai dit, d'étranges ruptures sont intervenues...

— Votre babil véhicule un flot considérable d'absurdités, messire Jhary, coupa Katinka van Bak à court de patience. Vous êtes arrivé ici comment ?

— En ces lieux désolés, madame, sans que ma volonté y eût pris part, je fus transporté.

Le sac du jeune homme se mit tout d'un coup à bondir et à se tortiller, si bien qu'il le posa en douceur à terre, l'ouvrit et en tira un petit chat ailé noir et blanc.

Hawkmoon le reconnut également et fut parcouru d'un frisson. Il avait l'horrible pressentiment que l'apparition de Jhary-a-Conel était pour lui de sinistre augure, même s'il ne trouvait rien de désagréable en soi dans le garçon. Exactement comme il ne pouvait justifier cette ressemblance qu'il lui voyait avec Oladahn ou définir en quoi d'autres choses lui paraissaient familières. Des échos. Comme ce qui l'avait convaincu que Yisselda vivait encore...

— Connaissez-vous Yisselda ? demanda-t-il à tout hasard. Yisselda d'Airain ?

Jhary-a-Conel plissa le front.

— Je ne crois pas. Mais je connais tant de gens que j'en oublie la plupart, comme il se peut qu'un jour je vous oublie. Tel est mon destin. Le vôtre aussi, bien sûr.

— Vous parlez de mon destin avec un peu trop d'aisance. Pourquoi en sauriez-vous sur lui plus long que je n'en sais ?

— Parce qu'il en est ainsi dans ce contexte. Un temps n'en reconnaît jamais un autre. Champion, me direz-vous ce qui pour l'heure vous appelle ?

En tant que Champion du Bâton Runique, Hawkmoon s'était déjà entendu donner ce titre dont l'emploi n'en restait pas moins rare. Mais la fin de la phrase constituait pour lui un épais mystère.

— Rien ne m'appelle. Je m'acquitte d'une mission en compagnie de madame ici présente. Une mission d'une urgence extrême.

— En ce cas, il n'est pas question de la retarder. Un instant, je vous prie.

Jhary-a-Conel regrimba le tertre au pas de course et disparut dans les ruines du château, en ressortit presque aussitôt menant par la bride un vieux cheval jaune. C'était la plus vilaine haridelle qu'Hawkmoon eût jamais vue.

— Je doute que vous puissiez tenir notre allure ainsi monté, dit-il. Et ce, dans l'hypothèse où nous aurions accepté votre compagnie. Or, je ne crois pas que nous l'ayons fait.

— Non, mais vous allez le faire. (Le jeune homme glissa un pied dans l'étrier, bondit en selle. Le malheureux animal parut s'affaïsser sous son poids.) Après tout, notre destin n'est-il pas de chevaucher ensemble ?

— Les choses vous font peut-être l'effet d'être réglées d'avance, mon ami, mais je suis loin de partager votre foi, dit Hawkmoon, l'air sévère... puis franchement mauvais en constatant qu'en fait il la partageait. Que Jhary les accompagnât lui semblait tout naturel. Pareille certitude, tant chez lui que chez le jeune homme, l'irrita au plus haut point.

Il interrogea du regard Katinka van Bak, lui demandant ce qu'elle en pensait. Elle commença par hausser les épaules.

— Je ne vois pas d'objection à ce qu'une autre lame soit du voyage, dit-elle. (Puis, jetant un œil dédaigneux sur la monture de Jhary, elle ajouta pour le propriétaire :) Non qu'à mon sens il vous soit possible d'en être bien longtemps.

— On verra, lui répondit joyeusement le jeune homme. Où alliez-vous ?

Hawkmoon se fit méfiant. Venait de lui traverser l'esprit que cet homme pouvait être l'espion de ceux qui occupaient à présent les Montagnes Bulgares.

— Pourquoi cette question ?

Jhary haussa les épaules.

— Comme ça. Parce qu'il y aurait des troubles dans les montagnes à l'est d'ici. Une bande de pillards, ai-je ouï dire, qui s'abattrait sur les contrées environnantes, ravageant tout sur son passage avant de se replier dans son nid d'aigle.

— On m'a narré une histoire similaire, reconnut prudemment Hawkmoon. D'où la tenez-vous ?

— D'un voyageur que j'ai rencontré sur la route.

Hawkmoon venait enfin de s'entendre confirmer le récit de Katinka van Bak, et constater qu'elle ne lui avait pas menti était un soulagement.

— Il se trouve que c'est à peu près notre direction, dit-il. Peut-être irons-nous voir par nous-mêmes ce qu'il en est.

— Assurément, dit Katinka van Bak avec un sourire torve.

Et voilà qu'ils étaient trois, désormais, chevauchant vers les Montagnes Bulgares. Trio bien étrange en vérité. Quelques journées passèrent à bride abattue, et la rosse de Jhary ne donna pas l'impression de peiner pour suivre l'allure des deux autres chevaux.

Un jour, Hawkmoon se tourna vers leur nouveau compagnon et lui demanda :

— Avez-vous jamais eu l'occasion de rencontrer un nommé Oladahn ? Assez petit et le corps entier disparaissant sous une toison rousse. Il se disait de la race des Géants des Montagnes Bulgares, lesquels, à ma connaissance, personne n'a jamais vus. Et c'était un remarquable archer.

— J'ai connu nombre d'archers remarquables, entre autres Rackhir l'Archer Rouge que nul peut-être ne surpasse dans tout le multivers, mais jamais d'Oladahn. Était-ce un ami cher ?

— Nous fûmes longtemps inséparables.

— Peut-être ai-je porté ce nom, dit Jhary-a-Conel, le front barré d'un pli. J'en ai porté beaucoup, bien sûr, et il m'est vaguement familier. Comme doit vous l'être celui de Corum ou d'Urlik.

— Urlik ? (Hawkmoon se sentit le sang drainé du visage.) Que savez-vous sur ce nom ?

— C'est le vôtre. Du moins l'un d'eux. Comme Corum. À cela près que Corum n'était pas une manifestation humaine et aurait en conséquence plus de difficulté à prendre corps dans votre mémoire.

— Vous parlez d'incarnations avec une telle désinvolture ! Êtes-vous sérieux en prétendant vous rappeler vos vies antérieures comme moi mes aventures passées ?

— Pas toutes. Seulement certaines. Et je ne m'en plains pas. Dans une autre incarnation, je peux très bien ne rien garder de celle-ci, par exemple. Il me faut portant noter que, cette fois, je n'ai pas changé de nom. (Il éclata de rire.) Mes souvenirs vont et viennent. Comme font les vôtres. C'est ce qui nous sauve.

— Vous parlez par énigmes, ami Jhary.

— Vous me l'avez souvent dit. (Il haussa les épaules.) J'avoue néanmoins que cette aventure-ci semble avoir un caractère légèrement différent. Je m'y retrouve dans la situation particulière d'être bon gré mal gré déplacé dans les dimensions parallèles du présent. Il s'agit là de ruptures sur une vaste échelle... sans nul doute déclenchées par les maladroites expériences de quelque sorcier. Et puis, bien sûr, il y a toujours cet intérêt que manifestent les Seigneurs du Chaos dès que des opportunités de ce genre leur sont offertes. J'imagine qu'ils jouent un certain rôle dans tout ça.

— Les Seigneurs du Chaos ? Qui sont-ils ?

— Ah, c'est quelque chose qu'il vous faut découvrir si vous ne le savez pas. D'aucuns prétendent qu'ils se tiennent à l'extrémité du

temps et que leurs efforts pour manipuler l'univers, le conformer à leurs désirs résultent de ce que leur propre monde est à l'agonie. Mais c'est une théorie passablement étriquée. D'autres suggèrent qu'ils pourraient n'avoir aucune forme d'existence mais que, par périodes, l'imagination des hommes les conjure.

— Vous-même, êtes-vous sorcier, maître Jhary ? demanda Katinka van Bak qui s'était rabattue pour les rejoindre.

— Je ne pense pas.

— Pour le moins philosophe, insista-t-elle.

— Ma philosophie n'a d'autre moule que l'expérience.

Et Jhary, apparemment las de la conversation, refusa de se laisser entraîner plus loin sur le sujet.

— Ma seule expérience du type auquel vous faites allusion, dit Hawkmoon, a trait au Bâton Runique. Se peut-il que celui-ci soit lié à ce qui se passe dans les Montagnes Bulgares ?

— Le Bâton Runique ? Peut-être.

Il avait neigé en abondance sur la grande ville de Pesht. Bâtie de pierre blanche finement travaillée, elle avait survécu aux sièges du Ténébreux Empire et gardait pour beaucoup son aspect d'avant que la Granbretagne ne se fût lancée dans ses guerres de conquête. La neige scintillait sur chaque surface et son éclat, tandis qu'ils approchaient de nuit la vaste cité sous le disque plein de la lune, donnait l'impression que Pesht brûlait d'un feu immaculé.

Ils n'en atteignirent les portes que bien après minuit et eurent quelques difficultés à réveiller la sentinelle qui leur ouvrit sans épargner grognements et questions sur le but de leur visite. Puis ils remontèrent de larges avenues désertes, cherchant le palais du Prince Karl de Pesht. Celui-ci avait jadis courtoisé Katinka van Bak, lui demandant d'être sa femme. Mais elle s'était toujours refusée à l'épouser, avait-elle expliqué à Hawkmoon, bien que leur liaison eût duré trois ans. Maintenant marié à une princesse zagrédine, il était heureux et conservait à son ancienne maîtresse une amitié indéfectible. Elle s'était arrêtée chez lui lors de sa fuite d'Ukraine. Il allait être surpris de la revoir.

De fait, il fut surpris... en plein sommeil. Le Prince Karl de Pesht en avait encore les yeux poissés quand il apparut en robe de chambre de brocart dans sa grande salle au décor somptueux. Mais grande fut sa joie d'y trouver son amie.

— Katinka ! Je croyais que tu avais l'intention de passer l'hiver en Kamarg !

— Tel était mon projet initial. (Elle s'avança vers le grand vieillard, le prit par les épaules et l'embrassa sur les deux joues à la mode militaire, donnant plutôt l'impression d'une remise de médaille à un soldat méritant que de retrouvailles avec un ancien

amant.) Mais le Duc Dorian ici présent m'a convaincue de l'escorter dans les Montagnes Bulgares.

— Dorian ? Le Duc de Köln ? J'ai beaucoup entendu parler de vous, jeune homme. Je suis honoré de vous avoir sous mon toit. (Le prince sourit en serrant la main d'Hawkmoon.) Et votre ami ?

— Un compagnon de route, dit le duc. Son nom vous paraîtra sans doute étrange : Jhary-a-Conel.

Jhary ôta son chapeau dans une révérence élaborée.

— Honneur insigne que de faire la connaissance du prince de Pesht, dit-il.

Le Prince Karl éclata de rire.

— Et privilège pour moi de recevoir tout compagnon du héros de Londra. C'est merveilleux. Vous allez rester quelque temps ?

— Hélas ! jusqu'à demain seulement, dit Hawkmoon. Ce que nous avons à faire dans les Montagnes Bulgares présente un caractère d'urgence.

— De quoi peut-il s'agir ? Même la race légendaire des Géants de la Montagne doit être éteinte à l'heure actuelle.

— N'avez-vous rien dit au prince ? s'étonna Hawkmoon en se tournant vers Katinka van Bak. De cette armée. Je pensais...

— Je n'ai pas voulu l'inquiéter, dit-elle.

— Mais sa ville n'est pas assez loin des Montagnes Bulgares pour être à l'abri d'une incursion ! s'écria Hawkmoon.

— Une incursion ? Qu'est-ce ? Aurions-nous un ennemi derrière les montagnes ?

Le Prince Karl avait changé de visage.

— Des brigands, s'empressa de répondre Katinka van Bak, dardant sur Hawkmoon un regard dur et lourd de sens. Une cité de la taille de Pesht n'a rien à en redouter. Sur un pays défendu comme le tien, Karl, nulle menace ne saurait peser.

— Mais...

Hawkmoon se retint de poursuivre. Katinka van Bak avait à l'évidence un bon motif pour ne pas dire au prince tout ce qu'elle savait. Mais lequel ? Soupçonnait-elle son ancien amant d'être de mèche avec ses ennemis ? En ce cas, pourquoi ne pas l'en avoir averti, lui ? Par ailleurs, il voyait mal ce charmant vieillard saluant à pareille racaille. Le Prince Karl s'était noblement et fort bien battu contre le Ténébreux Empire, ce qui lui avait valu d'en connaître les geôles, même s'il ne s'y était pas vu traité de manière indigne comme la plupart des captifs de haut rang des Seigneurs Animaux.

— Vous devez être las d'une telle chevauchée, dit avec tact le prince dont les serviteurs avaient déjà reçu l'ordre de préparer des chambres pour les invités, n'aspirer qu'à votre lit. Oui, je me suis montré bien égoïste en ne pensant qu'à mon plaisir de te revoir,

Katinka, et de rencontrer notre héros. (Il sourit et son bras enveloppa les épaules d'Hawkmoon.) Mais avant votre départ – au petit déjeuner, peut-être – nous pourrions prendre le temps de parler un peu ?

— Sire, dit Hawkmoon, croyez que j'en aurai grand plaisir.

Puis, dans le grand lit d'une chambre confortablement agencée où ronflait dans l'âtre un feu clair, Hawkmoon regarda les ombres jouer sur les riches tapisseries décorant les murs et, encore quelques minutes, ressassa l'inexplicable discrétion de Katinka van Bak avant de sombrer dans un sommeil sans rêves.

Douze hommes en armure auraient pu tenir à l'aise sur le grand traîneau, une fortune être tirée de sa vente, incrusté comme il l'était d'or et de platine, d'ivoire et d'ébène, serti de pierres précieuses, le bois sculpté de ses montants dû au ciseau d'un maître. Hawkmoon et Katinka van Bak n'avaient accepté le cadeau à leur corps défendant que devant l'insistance du prince : « C'est exactement ce dont vous aurez besoin par ce temps. Vos montures n'auront qu'à suivre, et vous les trouverez fraîches à chaque fois qu'elles vous seront indispensables. » Huit hongres noirs y étaient attelés, harnachés de cuir noir et d'argent massif. D'argent aussi les grelots fixés au harnais mais assourdis pour d'évidents motifs.

La neige tombait dru et tenait, prenait en glace et rendait glissantes les routes desservant Pesht, la plus élémentaire logique dictant donc en pareilles circonstances l'emploi du traîneau. On y avait entassé provisions et fourrures, plus une tente rapide à monter, même sous la tempête. S'y trouvaient aussi d'antiques instruments, apparentés aux lances-feu, sur lesquels faire la cuisine. Et il semblait y avoir assez de nourriture pour assurer la subsistance d'une petite armée. Le prince Karl n'avait pas eu recours à une simple formule de politesse en affirmant être ravi de les recevoir.

Jhary-a-Conel ne s'était pas senti pour sa part accepter le traîneau à son corps défendant. Ce fut en riant d'aise qu'il y monta, s'y nicha dans la luxuriance de coûteuses fourrures.

— Rappelez-vous quand vous étiez Urlik, dit-il, s'adressant à Hawkmoon. Urlik Skarsol, Prince des Glaces Australes. Des ours tiraient alors votre attelage !

— Je n'ai pas souvenir d'une telle expérience, rétorqua sèchement le Duc de Köln. J'aimerais pouvoir comprendre ce qui vous pousse à vous obstiner dans cette fiction.

— Ah, parfait, répliqua Jhary, philosophe, peut-être comprendrez-vous plus tard.

Le Prince Karl de Pesht se déplaça personnellement pour assister à leur départ et agita la main en signe d'adieu du haut des

impressionnantes murailles de sa ville jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue.

Le superbe traîneau filait à vive allure, et Hawkmoon se demanda pourquoi la vélocité de sa course l'emplissait d'un tel mélange d'allégresse et d'inquiétude. À nouveau, une allusion de Jhary venait de susciter un écho dans sa mémoire. Et pourtant, il tombait sous le sens qu'il n'avait pu être cet « Urlik »... même s'il lui semblait se rappeler avoir une fois rêvé d'un tel nom.

Et maintenant le voyage se plaçait sous le signe de la vitesse, l'obstacle du mauvais temps désormais tourné à leur avantage. Infatigables paraissaient être les huit chevaux couleur de nuit tendus contre les poitrinières du harnais, tirant le traîneau toujours plus avant, toujours plus près des Montagnes Bulgares.

Mais, ne cessant d'êtreindre Hawkmoon, cette terrifiante sensation de déjà vécu. L'image d'un carrosse d'argent, ses quatre roues fixées sur des patins, traversant sur sa lancée inexorable une immense plaine de glace. Une autre image, celle d'un vaisseau, mais glissant lui aussi au ras d'une étendue glacée. Et chaque image se référant à un monde distinct, il en avait la certitude... comme celle que ni l'un ni l'autre de ces mondes n'était celui-ci, le sien. Il fit de son mieux pour chasser ces pensées. Elles s'obstinèrent.

S'en ouvrir à Katinka van Bak et à Jhary-a-Conel ? Mais il ne pouvait se résoudre à leur poser les questions, sentant bien que les réponses risquaient de n'être pas à son goût.

Ainsi poursuivirent-ils au sein des neiges tourbillonnantes, puis le terrain se souleva, le relief se fit plus net, et leur vitesse décrut, mais de fort peu.

Ce qu'il voyait du paysage alentour n'offrait toujours à Hawkmoon aucune trace d'incursion récente. Les mains sur les rênes des huit hongres noirs, il en fit la remarque à Katinka van Bak.

La réponse fut brève :

— Pourquoi y en aurait-il ? Je vous ai dit qu'ils ne razziaient que l'autre versant des montagnes.

— Si c'est vrai, il doit y avoir une explication, dit Hawkmoon. Et la trouver nous amènera peut-être à découvrir leur point faible.

Puis les routes se firent si raides que les hongres en vinrent à dérapier sur la glace dans leurs efforts pour tirer le traîneau. La neige s'était ralentie et l'après-midi touchait à sa fin. Hawkmoon montra du doigt un alpage en contrebas.

— Laissons-y les bêtes au vert. L'herbage a l'air correct et... regardez... il y a une grotte où ils pourront se loger. Je crains que nous ne puissions faire plus pour eux.

Katinka van Bak acquiesça et, non sans mal, ils firent tourner les

chevaux, les ramenèrent le long du sentier jusqu'au pré couvert de neige. Hawkmoon, de sa botte, en dégagea un carré pour montrer l'herbe aux hongres qui n'avaient nul besoin de son aide. Rompus à la rudesse de ces climats, ils eurent tôt fait de gratter à leur tour la neige du sabot et de se mettre à paître. Et le soleil étant déjà bas sur l'horizon, les trois compagnons décidèrent de partager pour la nuit la grotte avec leurs bêtes avant de s'enfoncer dans les montagnes sans autre équipage que leurs seules montures.

— Ce sera tout à notre avantage, dit Hawkmoon, nos ennemis ayant ainsi peu de chances de nous repérer.

— Voilà qui n'est pas faux, dit Katinka van Bak.

— Parallèlement, poursuivit le duc, il nous faut rester sur nos gardes, car nous ne pourrions sans doute les voir avant qu'ils ne s'abattent sur nous. Connaissez-vous la région, Katinka van Bak ?

— Plutôt, lui fut-il répondu.

Elle s'occupait d'allumer le feu dans la grotte que les réchauds fournis par le prince s'étaient révélés impuissants à chauffer.

— C'est qu'on est bien ici, dit Jhary-a-Conel quand montèrent les flammes. Je n'aurais rien contre l'idée d'y passer le restant de l'hiver. Puis, le printemps venu, nous reprendrions notre voyage.

Katinka lui décocha un regard méprisant. Il sourit et, un moment, garda le silence.

Ils menaient à présent leurs chevaux par la bride sous un ciel dur et froid. Hormis quelques mousses atrophiées, les rares miracles rabougris de bouleaux gris et brun, rien ne poussait à cette altitude. Un vent glacé soufflait en permanence et, de temps à autre, des charognards y tournoyaient entre les pics déchiquetés. Nul bruit sinon celui de leur souffle, des pierres qui dévalaient sous leurs pas incertains, des sabots des chevaux claquant sur le roc. La beauté des paysages qu'ils découvraient de ces sentiers de haute montagne était extrême mais aussi leur désolation. C'était mort. C'était froid. Maints voyageurs devaient y avoir, à la mauvaise saison, rencontré la Camarde.

Hawkmoon portait une épaisse cape de fourrure par-dessus son manteau de cuir doublé de laine. Être en sueur sous ces strates vestimentaires n'empêchait pas que la peur de geler sur place le retînt d'en ôter même une seule. Ses deux compagnons disparaissaient aussi sous les fourrures : capuchons, gants et bottes tout autant que manteaux. Et leur progression s'avérait presque exclusivement ascendante, les chemins ne s'infléchissant qu'à de rares détours en déclive, et pour n'en reprendre que mieux leur essor au détour suivant.

Mais, pour mortelle que fût leur splendeur, ces montagnes n'en

semblaient pas moins paisibles. Devant leurs vallées qu'imprégnait une atmosphère immensément sereine, Hawkmoon avait peine à croire qu'une vaste armée de brigands pût s'y cacher. Rien ne trahissait qu'on eût envahi ces lieux. Il avait même l'impression d'être parmi les premières créatures humaines à s'y aventurer. Et, si difficile que fût la marche, si exténuante, il se sentait plus détendu qu'il ne l'avait jamais été depuis son enfance à Köln, du temps où le vieux duc, son père, régnait encore. Comme à l'époque, ses responsabilités se trouvaient réduites au minimum : rester en vie.

Enfin, ils atteignirent un sentier légèrement plus large où Hawkmoon aurait eu la place de s'étirer, l'eût-il voulu. Et ce sentier s'acheva brutalement sur la béante et noire entrée d'une caverne.

— Qu'est-ce ? s'étonna-t-il auprès de Katinka van Bak. Il semble que nous soyons dans un cul-de-sac. À moins qu'il ne s'agisse d'un tunnel.

— C'est un tunnel, dit-elle.

— Et une fois que nous serons à l'autre bout, nous restera-t-il long à couvrir ?

Il s'adossa juste au bord de la bouche d'ombre.

— Ça dépend, répondit mystérieusement Katinka van Bak, sans paraître avoir l'intention d'en dire plus.

Hawkmoon était trop las pour lui demander des précisions. S'arrachant à la paroi, il se laissa entraîner par le poids de son corps et plongea dans le tunnel, tirant son cheval derrière lui, heureux qu'au bout d'une dizaine de pas la neige cessât de retenir ses bottes. Une douce température régnait à l'intérieur de la vaste caverne, et il y flottait une odeur. Presque celle du printemps. Il en fit la remarque à ses compagnons, mais, l'un comme l'autre affirmant ne rien sentir, il se demanda s'il ne s'agissait pas de quelque parfum resté prisonnier de sa grosse fourrure. Le sol de la grotte s'aplanit et marcher devint nettement plus facile.

— J'ai vraiment du mal à croire, dit-il, que cet endroit puisse être naturel. C'est une des merveilles du monde.

Puis cela fit une bonne heure qu'ils avançaient dans le tunnel et n'en avaient toujours pas vu la fin. La nervosité gagna Hawkmoon.

— Il est impossible que ce soit naturel, répéta-t-il. (Ses mains gantées coururent sur les parois mais sans y trouver trace d'outils dont on se fût servi pour les tailler. Il se tourna vers les autres et, dans la pénombre, crut déceler des expressions singulières sur ces deux visages.) Qu'en pensez-vous ? Dites, Katinka van Bak, vous qui connaissez cet endroit, en est-il fait mention quelque part ? Dans des légendes ?

— Parfois, reconnut-elle. Allez, Hawkmoon. Nous n'allons plus tarder à déboucher de l'autre côté.

— Mais où est-ce, l'autre côté ? (Il acheva son demi-tour pour leur faire face. Le globe à feu dans sa main brûlait d'un éclat terne, baignant ses traits d'une rougeur démoniaque.) Au beau milieu du camp des Seigneurs Animaux ? Travaillez-vous tous deux pour mon vieil adversaire, le Ténébreux Empire ? Est-ce un piège ? Vous ne m'en avez dit assez ni l'un ni l'autre !

— Nous ne sommes pas à la solde de vos ennemis, lui assura Katinka van Bak. Continuez, Hawkmooon, je vous en prie. Ou dois-je ouvrir la marche ?

Elle fit un pas en avant.

Involontairement, Hawkmooon porta la main à sa lampe, rejetant pour ce faire en arrière son ample cape de fourrure.

— Non. J'ai confiance en vous, Katinka van Bak, alors qu'en moi tout me dit pourtant qu'il s'agit d'un traquenard. Comment est-ce possible ?

— Il vous faut continuer, Messire Champion ! dit tranquillement Jhary-a-Conel. (Il caressait le petit chat noir et blanc qui était sorti de son pourpoint.) Il le faut.

— Champion ? Champion de quoi ? (Sa main restait crispée sur la poignée de son épée.) De quoi ?

— Champion Éternel, répondit Jhary-a-Conel de cette même voix calme. Soldat du Destin...

— Non ! (Des mots qui n'avaient aucun sens mais qu'il ne pouvait supporter d'entendre.) Non !

Il se prit la tête entre ses mains gantées.

Ses deux amis se ruèrent alors sur lui.

Sa force d'avant le temps de sa folie ne lui était toujours pas revenue et l'ascension l'avait épuisé. Il résista jusqu'au moment où il sentit la dague de Katinka van Bak lui picoter l'œil, la voix de la guerrière pressante à son oreille :

— Vous tuer serait la manière la plus simple d'atteindre notre objectif, Hawkmooon, mais certes pas la plus correcte. Et puis, je répugne à vous couper de ce corps où vous allez peut-être vouloir retourner. Donc, je ne vous tue que si vous m'acculez à ne pouvoir faire autrement. Compris ?

— Je comprends que c'est là perfidie, s'écria-t-il, farouche, toujours tendu sous leur étreinte, testant ses forces. Et je croyais sentir l'odeur du printemps ! C'était celle de la trahison, de félons qui se faisaient passer pour des amis !

L'un d'eux éteignit le globe à feu. Tous trois restèrent debout dans le noir et Hawkmooon entendit l'écho reprendre ses mots.

— Où sommes-nous ? (Il sentit à nouveau la pointe de la dague sur sa cornée.) Que me faites-vous ?

— Pas moyen de faire autrement, dit Katinka van Bak. Pas

moyen, Champion.

C'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi, qu'elle lui donnait ce titre dont Jhary-a-Conel usait et abusait.

— Où sommes-nous ? répéta-t-il. Quel est cet endroit ?

— J'aimerais le savoir, dit Katinka van Bak.

Il y avait de la tristesse dans sa voix.

Puis à l'évidence elle lui assena son gantelet de métal sur l'arrière du crâne. Il sentit le coup, devina l'intention. La crut en échec un moment : il ne perdait pas conscience. S'aperçut alors qu'il était à genoux.

Découvrit ensuite que son corps semblait s'éloigner de lui, sombrer dans les ténèbres de la caverne.

Puis ne douta plus que le coup eût en fin de compte atteint son but.

LIVRE DEUXIÈME

RETOUR

ILIAN DE GARATHORM

Hawkmoon écoutait des fantômes.

Chaque fantôme avait sa voix.

La sienne.

... puis je fus Erekosë qui pourfendit la race humaine. Urlik Skarsol aussi, Prince des Glaces Australes, qui tua la Reine d'Argent descendue de l'astre des nuits. Qui porta l'Épée Noire. Ores, je suis en suspens dans les limbes, y attends la tâche prochaine. Peut-être trouverai-je à travers elle un chemin vers mon amour perdu, vers Ermizhad. Peut-être atteindrai-je Tanelorn.

(J'ai été Elric.)

Instrument du Temps... Guerrier du Destin... Champion Éternel...

Au combat perpétuel condamné.

(J'ai été Corum. Dans plus d'une vie, j'ai été Corum.)

Je n'en sais le début. La fin m'attend-elle à Tanelorn ?

Rhalina, Yisselda, Cymoril, Zarozinia.

Tant de femmes.

(J'ai été Arflane. Asquiol. Aubec.)

Tous meurent, sauf moi.

(J'ai été Hawkmoon...)

— Non ! C'est moi, Hawkmoon !

(Nous sommes tous Hawkmoon. Hawkmoon est nous tous.)

Tous vivants, sauf moi.

John Daker ? Le début ?

Ou la fin ?

J'en ai tant trahi, j'ai tant été trahi.

Des visages flottaient devant lui. Chaque visage différent.

Chaque visage son visage. Il hurla et voulut les repousser.

Il n'avait pas de mains.

Il essaya de se réveiller. Mieux valait mourir sous le couteau de Katinka van Bak que souffrir ce supplice. Ce qu'il avait redouté. Cherché à éviter. Ce pourquoi il n'avait poursuivi la discussion avec Jhary-a-Conel. Mais là, il était seul contre mille. Un millier de manifestations de son être.

La lutte est éternelle. Le combat sans fin.

Ores... nous devons devenir Ilian. Ilian dont l'âme fut arrachée.

Tâche étrange, n'est-ce pas ?

— Je suis Hawkmoon. Rien que Hawkmoon.

Et je suis Hawkmoon. Et Urlik Skarsol. Et Ilian de Garathorm. Peut-être ici trouverai-je Tanelorn. Adieu Glaces Australes, adieu soleil mourant. Adieu Reine d'Argent, Calice Hurlleur. Adieu Comte Airain. Adieu Urlik. Adieu Hawkmoon.

Et Hawkmoon sentit ses souvenirs s'effacer de lui. À leur place y affluer un million d'autres. Des souvenirs de mondes insolites, d'exotiques paysages, d'êtres humains et d'autres qui ne l'étaient pas. Des souvenirs qui ne pouvaient appartenir à un seul homme et qui n'en étaient pas moins ceux de ses rêves au Château Airain ? Ou peut-être ailleurs ? À Melniboné ? À Loos Ptokai ? Au Château Erorn face à la mer ? À bord de cet étrange vaisseau qui traversait les antipodes ? Où ? Où les avait-il rêvés, ces rêves ?

Qu'il savait avoir rêvés dans chacun de ces lieux et devoir les y rêver encore.

Comme il était convaincu de l'inexistence du Temps.

Passé, présent, futur se confondaient. Là au même instant... ou hors de tout instant.

Il était Urlik Skarsol, Prince des Glaces Australes, et des ours tiraient son carrosse, sous un soleil mourant, sur des terres glacées. Le tiraient vers un but. Comme Hawkmoon Yisselda, il cherchait une femme qu'il ne parvenait à rejoindre, Ermizhad. Ermizhad qui ne l'aimait pas. Aimait Erekosë. Erekosë, un autre nom d'Urlik.

Tanelorn. Urlik en poursuivait la quête.

En quête de Tanelorn, Hawkmoon avait-il à partir aussi ?

Si familier, ce nom. D'une cité pourtant trouvée tant de fois. Où il n'avait tant de fois séjourné que pour chaque fois la voir différente.

De quelle Tanelorn devait-il se mettre en quête ?

Et il y avait une épée. Une lame aux nombreuses manifestations. Une lame noire. Cependant si souvent déguisée. Une épée...

Bonne était celle qu'Ilian avait au côté. Elle la chercha, en vain. Les mains d'Ilian coururent sur un haubert de mailles, sur de la soie, sur de la peau. Ses mains sentirent la fraîcheur de l'herbe et ses narines les riches fragrances du printemps. Ilian ouvrit les yeux. Il y avait là deux inconnus, un jeune homme et une femme d'un certain

âge. Visages qui lui étaient cependant familiers.

— Katinka van... dit Hawkmoon, et Ilian oublia le reste. (Hawkmoon se tâta le corps ; sidéré, s'écria :) Vous m'avez transformé en...

Et, alors qu'ils sortaient de sa propre bouche, Ilian s'interrogea sur le sens des mots.

— Je vous salue, Ilian de Garathorm, Champion de l'Éternel, dit le jeune homme en souriant.

Il avait un petit chat noir et blanc sur l'épaule. Le chat, une paire d'ailes proprement repliées sur le dos.

— Et adieu, Hawkmoon... pour le moment, du moins, dit la femme âgée toute de fer vêtue dans son armure bosselée.

— Hawkmoon ? répéta Ilian, un vague dans la voix. Ce nom me dit quelque chose. Un instant, j'ai pourtant cru m'appeler Urlik. Qui êtes-vous ?

Le jeune homme s'inclina, sans rien de cette ironie condescendante à laquelle Ilian avait dû s'accoutumer, même à la cour.

— Je me présente, Jhary-a-Conel. Et cette dame est Katinka van Bak dont il se peut que vous ayez gardé mémoire.

Le front d'Ilian se plissa.

— Oui... Katinka van Bak. Vous êtes celle qui me sauva quand j'étais poursuivie par la meute d'Ymryl.

Puis les souvenirs d'Ilian, un moment, s'évanouirent.

— Que m'avez-vous fait, Katinka van Bak ? dit Hawkmoon par sa bouche, et ses mains coururent avec horreur sur son corps. Vous m'avez transformé en... en femme !

Jhary-a-Conel se pencha, le regard anormalement intense.

— Il le fallait. Vous êtes Ilian de Garathorm. Ce monde a besoin d'Ilian. Faites-nous confiance. Hawkmoon n'aura pas à le regretter.

— Vous avez manigancé ça tous les deux. Il n'y a jamais eu d'armée dans les Montagnes Bulgares ! Ce tunnel...

— ... mène ici, à Garathorm, acheva Katinka van Bak. C'est en fuyant le Ténébreux Empire que j'ai découvert ce passage entre les dimensions. J'étais là quand Ymryl et les autres sont arrivés. Je vous ai sauvé la vie mais, par leurs sortilèges, ils vous avaient bouté l'âme hors du corps. J'étais au désespoir pour Garathorm. Puis j'y ai rencontré Jhary qui a pensé à une solution. Hawkmoon était proche de sa mort. Avatar de l'éternel Champion, son esprit pouvait se substituer à celui d'Ilian, autre manifestation du Champion. Alors je vous ai raconté cette histoire. Je la savais à même de vous attirer ici, de l'autre côté du tunnel. L'armée que j'y ai décrite exerce réellement ses pillages par-delà les Montagnes Bulgares. C'est Garathorm qu'elle razzie.

Hawkmoon avait le cerveau emporté dans un tourbillon de pensées.

— Je ne comprends pas. J'occuperais le corps d'un autre ? Est-ce là ce que vous êtes en train de me dire ? Pareille œuvre ne peut être que celle du Ténébreux Empire.

— Croyez-nous : il n'en est rien ! dit Katinka van Bak avec le plus grand sérieux.

— En revanche, intervint Jhary-a-Conel, j'ai dans l'idée que l'Empire n'est pas étranger au déclenchement de cette catastrophe et que son rôle exact reste à découvrir. Mais ce n'est qu'en tant qu'Ilian que vous pouvez espérer vous opposer à ceux qui ont à présent la haute main sur ce monde. Il s'agit, voyez-vous, du destin d'Ilian. D'Ilian seule. Hawkmoon n'aurait pu réussir...

— Alors vous m'avez emprisonné dans le corps de cette femme... Mais comment ? Par quel sortilège ?

Jhary baissa les yeux.

— J'ai quelque talent dans ce domaine. Mais vous devez oublier que vous êtes Hawkmoon. Celui-ci n'a pas sa place à Garathorm. Vous ne pouvez être qu'Ilian, ou nous aurons œuvré en vain. Ilian qu'Ymryl désira... et fit vider de son âme par dépit de ne pouvoir la posséder. Même lui ne s'est pas rendu compte de ce qu'il faisait... que le destin d'Ilian était de lui livrer bataille. Ymryl ne voit en vous, Ilian, que la femme désirable, non la farouche adversaire qui rassembla les vestiges de l'armée de son père pour les mener contre lui.

— Ymryl... (Hawkmoon luttait pour se raccrocher à son identité, mais elle le fuyait à nouveau.) Ymryl, serviteur du Chaos. Ymryl, la Corne Jaune. Ils ont surgi de nulle part et Garathorm est tombée entre leurs mains. Ah ! je revois monter les flammes des incendies. Je revois mon père, l'aimable Pyran, vaincre sa répugnance pour les combats et, désespérément, résister à Ymryl avant...

— Et vous avez alors repris l'étendard flamboyant de Pyran. Souvenez-vous, Ilian. Vous avez levé cette bannière ardente, gloire de Garathorm, pour vous porter contre les hordes d'Ymryl... dit avec douceur Katinka van Bak. Je vous avais appris à manier l'épée, l'écu et la hache du temps où j'étais l'invitée de Pyran, recueillie à sa cour quand je fuyais le Ténébreux Empire. Et je vous vis, sur le champ de bataille, superbement mettre en pratique mon enseignement jusqu'à ce qu'il ne restât dans notre camp d'autre survivant que vous et moi.

— Je m'en souviens, dit Ilian. Et nous ne fûmes épargnées qu'en raison de l'hilarité qui les saisit en découvrant notre sexe. Ah ! quelle humiliation fut la mienne quand Ymryl m'arracha mon heaume et me dit : « Vous allez régner à ma droite. » Puis sa main

se tendit, couverte encore du sang des miens, et me toucha ! Oh, oui, je me souviens. (Dure et farouche s'était faite la voix d'Ilian.) Comme j'ai souvenir d'avoir en cet instant juré de l'occire. Mais, pour y parvenir, il n'était qu'une voie et je ne pus me résoudre à la suivre. Et comme je lui résistais, il me fit jeter dans ses geôles...

— Je fus alors en mesure de vous secourir et nous avons fui. Sa meute nous a poursuivies, nous l'avons combattue, nous l'avons défaite. Mais les sorciers d'Ymryl nous ont retrouvées. Dans sa rage, il les a laissés vous atteindre et vous bouter l'esprit hors du corps.

— Ah, oui, j'en ai senti l'assaut. Puis je ne me souviens de rien d'autre.

— Nous nous étions cachées dans la caverne et je songeais à nous y enfoncer, à vous ramener dans mon propre monde où, pensais-je, vous auriez été en sécurité. C'est alors que votre âme vous a quittée, rendant vain mon projet. Plus tard, j'ai rencontré Jhary-a-Conel, dont la présence à Garathorm était due à ces mêmes forces qui avaient provoqué la venue d'Ymryl. Ensemble, nous avons déterminé ce que nous devions tenter. Vos souvenirs étaient toujours à l'intérieur de votre crâne. Les sorciers n'avaient expulsé qu'une part subtile de l'esprit... son essence. Nous avions donc à vous en trouver une autre, et celle d'Hawkmoon était alors disponible, puisqu'il croupissait dans sa tour du Château Airain. Non sans être assaillis par les doutes, nous avons fait ce que nous devions faire. Voilà, maintenant vous avez de nouveau une âme.

— Et Ymryl ?

— Il vous croit... disparue. Il vous a oubliée, j'en suis sûre, et pense régner sur Garathorm à l'abri de toute menace. Sa racaille chevauche par tout le pays, semant ruine et terreur sur son passage, même si ces monstres n'ont encore pu vraiment souiller la beauté de Garathorm.

— Oui, Garathorm est toujours belle, reconnu Ilian.

De là où elle se tenait, la grotte derrière elle, son regard se porta sur les pentes de la colline et elle vit son monde avec des yeux neufs, comme pour la première fois.

Non loin, la lisière d'une immense forêt couvrant l'unique continent de ce monde qui, hormis Garathorm, n'était qu'un vaste océan semé de rares îlots. Et dans cette immense forêt, des arbres immenses, certains s'étirant sur plusieurs centaines de pieds.

Un ciel vaste et bleu que parcourait un énorme soleil d'or qui répandait sa lumière sur des fleurs dont les pétales s'étaient facilement sur plus de douze pieds. Leurs couleurs en devenaient presque aveuglantes à force d'intensité, prédominance de violets, d'écarlates et de jaunes. Parmi ces fleurs évoluaient des papillons qui leur étaient proportionnés par la taille mais les dépassaient par

la richesse des coloris. L'un d'eux, particulièrement superbe, avait des ailes longues de près de deux pieds. Et, entre les fûts garnis de lianes de ces arbres géants, voltigeaient de grands oiseaux dont le plumage étincelait dans les ombres épaisses. Et Ilian savait qu'il n'était pratiquement nul animal dans cette forêt qu'un homme eût à craindre. Avec délice, elle inspira une profonde bouffée de cet air dense et sourit.

— Oui, dit-elle, je suis bien Ilian de Garathorm. Qui d'autre souhaiterais-je être ? Qui voudrait demeurer ailleurs qu'à Garathorm, même par ces temps d'épreuve ?

— Juste, dit Jhary-a-Conel, apparemment soulagé.

Katinka van Bak entreprit de dérouler une grande fourrure qu'Ilian n'avait pas souvenir d'avoir vue précédemment. S'y trouvait emballé un assortiment de jarres en pierre, le couvercle de chacune scellé à la cire.

— Des conserves, expliqua la guerrière. De la viande, des fruits, des légumes. De quoi nous sustenter pour un temps. Mangeons, donc.

Et, pendant le repas, Ilian se remémora l'horreur des derniers mois.

Il y avait environ deux cents ans que l'unité de Garathorm s'était vue réalisée grâce au talent diplomatique – pour ne pas faire état de leur appétit de puissance – des ancêtres d'Ilian. Et, durant ces deux siècles, paix et prospérité avaient été le lot commun de tous les habitants du vaste continent sylvestre. L'instruction s'y était épanouie comme les arts, et la cité d'ébène de Virinthorm, capitale de ce monde unifié, avait connu un développement spectaculaire. Ses faubourgs s'étendaient maintenant sur plusieurs lieues autour de la ville ancienne sous les frondaisons des arbres géants, abrités des pluies violentes qui, un mois par an, s'abattaient sur l'unique terre émergée. En un temps, disait-on, il y avait eu d'autres continents, Garathorm étant alors un désert. Puis quelque cataclysme avait balayé la planète, provoquant peut-être la fusion des glaces polaires, et, la tourmente passée, il n'était resté que Garathorm dont l'aspect même avait changé, la végétation atteignant dans l'île-continent des proportions gigantesques. Le phénomène continuait de défier les savants de Garathorm qui n'avaient encore trouvé le plus petit indice sur lequel échafauder ne fût-ce que des hypothèses. La réponse gisait peut-être sous la mer, sur les terres noyées.

Vingt années plus tôt, le père d'Ilian, Pyran, était monté sur le trône à la mort de son oncle, deux ans presque jour pour jour après la naissance d'Ilian. Et, avec le règne de Pyran, avait commencé ce que bon nombre estimaient être un Âge d'Or pour Garathorm. Ilian

avait grandi dans une atmosphère de bonheur et de bonté. Active dès l'enfance, elle avait passé le plus clair de son temps à courir la forêt à dos de *vayna*, ces espèces d'autruches qui, au sol, pouvaient atteindre des vitesses considérables et se montrer presque aussi rapides quand elles couraient sur les épaisses branches des arbres, sautant de l'une à l'autre avec leur cavalier accroché au cou. C'était d'ailleurs l'une des distractions préférées du peuple de Garathorm. Et quand Katinka van Bak avait fait irruption à la cour du Roi Pyran, exténuée, abasourdie, ses jours menacés par de graves et nombreuses blessures, Ilian s'était tout de suite prise de sympathie pour elle. Étrange récit que celui de Katinka. Elle avait été de quelque manière transportée dans le temps – sans savoir avec certitude si c'était vers l'avenir ou le passé –, alors qu'elle fuyait un ennemi qui venait de remporter sur elle une bataille décisive. Si vagues que fussent les détails de son passage à travers le temps, elle avait très vite eu sa place à la cour, et, pour s'occuper l'esprit tout autant que pour être utile à Ilian, avait accepté de former la jeune princesse dans les arts martiaux. Garathorm ne comptait pas de guerriers. Rien qu'une garde décorative et des groupes qui avaient pour tâche de protéger les fermes isolées des rares bêtes sauvages subsistant sur l'île-continent. Ilian n'en mania pas moins la hache et l'épée comme si elle était le rejeton d'une longue lignée de brigands, donnant l'impression d'avoir toujours pratiqué le métier des armes. Et elle éprouvait une satisfaction singulière à se pénétrer de tout ce Katinka van Bak pouvait lui apprendre. Si heureuse qu'eût été son enfance, il semblait qu'il lui eût jusqu'alors manqué quelque chose.

Son père avait considéré d'un œil amusé l'enthousiasme de sa fille pour de tels archaïsmes. Enthousiasme qui s'était révélé contagieux dans la jeunesse de haut rang puisqu'on avait fini par compter plusieurs centaines de filles et de garçons à l'aise avec une lame et un bouclier. Des simulacres de tournois réglés comme des ballets devinrent une caractéristique des fêtes de cour.

Peut-être n'y eut-il là nulle coïncidence mais l'œuvre obscure du Destin, levant une armée – réduite mais exceptionnellement efficace – pour résister à Ymryl quand il viendrait.

Venue soudaine dont quelques rumeurs furent au plus le signe avant-coureur. Le Roi Pyran dépêcha des émissaires pour tirer au clair ces troublants rapports qui arrivaient à Virinthorm des plus lointaines contrées du continent. Ymryl précéda leur retour. Il apparut plus tard qu'il ne représentait qu'une fraction d'une armée plus vaste qui avait déferlé sur tout Garathorm et devant laquelle, en quelques semaines, les principales places de provinces étaient tombées. Sur le coup, on pensa qu'ils avaient surgi de quelque terre

inconnue par-delà l'océan, thèse que rien ne vint étayer. Comme celle de Katinka van Bak, l'origine d'Ymryl et ses compagnons resta mystérieuse, d'autant qu'eux-mêmes ne semblèrent guère savoir comment ils étaient arrivés à Garathorm.

Spéculations qui se firent sans importance, l'effort général se consacrant à leur résister. On demanda aux savants d'inventer des armes. Les ingénieurs se virent également requis de concevoir des techniques de destruction. Peu accoutumés qu'ils étaient à se pencher sur pareilles matières, bien peu d'armes en sortirent. Katinka van Bak, Ilian et environ deux cents autres harcelèrent les hordes d'Ymryl et remportèrent quelques victoires d'escarmouche mais, quand Ymryl fut prêt à marcher sur la cité sous les arbres, il le fit. Et fut irrésistible. Deux batailles furent livrées dans la clairière sous Virinthorm. À la première, le Roi Pyran leva l'étendard de guerre de sa lignée, la bannière ardente, embrasée d'un feu étrange, faite d'une étoffe qui jamais ne se consumait. Flamme à la main, il monta contre Ymryl à la tête de son armée lamentablement composée de citoyens mal entraînés. Ce fut un massacre. Ilian n'eut que le temps de prendre la bannière des mains mourantes de son père et de fuir avec les vestiges de ses troupes d'élite, avec ceux qui avaient partagé son enthousiasme pour les arts militaires, qui très vite étaient devenus des guerriers endurcis.

Puis une dernière bataille où Ilian et Katinka van Bak menèrent contre Ymryl la petite centaine qui avait réchappé à la première. Magnifique fut le combat qu'ils livrèrent et ils ravirent ce jour-là bien des vies d'envahisseurs avant d'être submergés. Ilian doutait qu'il y en ait eu pour survivre à part elle et Katinka van Bak.

Toutes deux s'étaient alors retrouvées prisonnières. Et Ymryl l'avait convoitée, avait également entrevu qu'avec elle à ses côtés il n'aurait pas eu de difficulté à se faire obéir de ceux qui se cachaient toujours dans les forêts derrière Virinthorm et en sortaient la nuit pour abattre ses hommes.

Quand elle lui avait résisté, il avait donné l'ordre de l'emprisonner, de veiller à ce qu'elle ne pût dormir et de ne la nourrir que du strict nécessaire pour la garder en vie. Il avait eu la certitude qu'elle finirait par lui céder.

Et voilà qu'Ilian, en mangeant, se souvenait soudain de ce qu'elle avait fait. D'une chose que Katinka van Bak avait omis de lui rappeler. Et sa bouchée faillit lui rester en travers de la gorge alors qu'elle se retournait vers celle-ci.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ? dit-elle, glaciale. Pour mon frère ?

— Ce n'était pas votre faute, dit Katinka van Bak. (La vieille femme baissa les yeux à terre.) J'aurais fait pareil. N'importe qui

aurait fait pareil. Ils vous ont torturée.

— Et j'ai parlé. Je leur ai dit où il se cachait. Et ils l'ont trouvé, l'ont assassiné.

— Ils vous torturaient, répéta Katinka van Bak, la voix rauque. Ils ne vous laissaient pas dormir, ne vous laissaient pas manger. Voulait de vous deux choses. Vous ne leur en avez donné qu'une. C'était une victoire.

— Vous voulez dire que je leur ai livré mon frère à ma place. C'est ça, une victoire ?

— Dans ces circonstances, oui. Oubliez, Ilian. Nous pouvons encore venger votre frère... et les autres.

— Je vais avoir beaucoup à faire pour expier, dit Ilian.

Elle avait les larmes aux yeux, le savait et tentait de les refouler.

— Il y a beaucoup à faire, de toute façon, dit Jhary-a-Conel.

HORS-LA-LOI D'UN MILLIERS DE SPHÈRES

Le petit chat noir et blanc se laissa porter très haut en surplomb de la forêt sur un courant d'air chaud. Le soleil se couchait et l'animal attendit, privilégiant la nuit pour mener ses affaires. L'eût-on vu du sol – encore que ce fût douteux –, nul ne l'aurait distingué d'un faucon. Il planait, maintenait par d'infimes battements d'ailes sa position à la verticale d'une cité tombée depuis peu aux mains d'une armée dont la férocité n'avait d'égal que le nombre.

Katinka van Bak n'avait pas menti en décrivant ceux qui l'avaient écrasée. Le seul mensonge avait concerné le lieu précis de la défaite et les intentions des vainqueurs. En un sens, d'ailleurs, cette armée avait effectivement investi les Montagnes Bulgares, puisque le pays qu'elle occupait, par le plus grand des mystères, se situait entre leurs sommets.

Avec le soleil qui semblait sous l'horizon, le petit chat noir et blanc, par paliers, se laissa choir et finit par se poser juste sous la cime d'un des plus hauts arbres. Le feuillage alentour bruissait sous la brise, et de sa branche le chat y voyait comme la houle d'une mer étrange.

Il bondit, se reçut sur une branche plus basse, bondit encore et, cette fois, déployant ses ailes, glissa sur quelques pieds avant de trouver un autre perchoir.

Ainsi entamait-il sa lente descente vers la ville dont, loin en contrebas, il entrevoyait les lumières. Ce n'était pas la première fois qu'il s'acquittait de ce genre de mission pour son maître, qu'il allait reconnaître un terrain où ni Jhary ni ses amis n'avaient accès.

Il finit par choisir une branche juste au-dessus du centre de la ville et y marqua un temps d'arrêt. Virinthorm n'était pas ceinte de remparts, n'en ayant eu besoin depuis si longtemps, et le matériau

employé pour la construction de ses plus beaux édifices était l'ébène sculpté, poli, incrusté d'ivoire marin acheté à ces populations côtières du Sud qui n'avaient, naguère, pratiqué la chasse aux cétacés que pour se voir à présent réduites à quelques poignées traquées par des monstres. De bois dur aussi les autres immeubles, la pierre étant rare à Garathorm, et tous parés de la riche patine du temps... tous ceux, du moins, que n'avaient pas encore touchés les torches des envahisseurs.

Le chat acheva sa descente sur le toit lisse d'un grand bâtiment, y accrocha ses griffes et grimpa jusqu'à la faîtière.

Une puanteur terrible imprégnait la ville. Odeur de mort et de décomposition. Le chat la jugea tout de suite désagréable et intéressante, ne s'en interdit pas moins l'instinct d'en explorer la source, déploya ses ailes, reprit son vol, s'éloigna d'abord de l'édifice puis, dans la pente rapide d'un gracieux vol glissé, revint s'y engouffrer par une fenêtre.

Son exceptionnel sixième sens ne l'avait pas trahi : il s'agissait bien d'une chambre. Jonchée de vêtements où les riches brocarts le disputaient à la soie et aux plumes, le lit défait, en grand désordre, et partout des coupes renversées témoignant des abondantes libations dont elle avait été le théâtre ces dernières semaines, voire ces derniers mois. Un homme nu sur ce lit. À côté de lui, deux très jeunes filles pelotonnées dans les bras l'une de l'autre, dormant d'un sommeil agité, le corps couvert de bleus et de blessures superficielles. Un même teint pâle, les mêmes cheveux noirs. Ceux de l'homme étaient d'un jaune vif peut-être dû à la teinture, la pilosité tirant ailleurs sur le brun-roux. Un corps tout en muscles, long d'au moins sept pieds. Une grande tête triangulaire, large au niveau des pommettes, s'achevant sur un menton presque acéré. Une tête brutale, puissante aussi, mais avec quelque chose de faible dans ce menton pointu, dans cette bouche cruelle aussi, qui faisait que ce visage n'était pas vraiment beau – comme d'aucuns le jugeaient sans doute – mais étrangement repoussant.

C'était Ymryl.

Pendant du cou massif à une cordelette, une corne d'ambre plaquée d'argent.

C'était Ymryl, la Corne Jaune.

Sur des lieues portaient les notes de cette corne quand il y soufflait le rappel de ses hommes. On leur prêtait de porter ailleurs, d'être entendues des camarades qu'Ymryl avait en Enfer.

Il bougea, comme sentant la présence du chat qui, vivement, s'esquiva, vola jusqu'à une corniche haut sur le mur d'en face. On y avait jadis exposé des trophées, mais l'écu d'or conquis par les aïeux d'Ilian avait quitté cet emplacement depuis des mois. Ymryl toussa,

grogna, entrouvrit les yeux puis se retourna et, accoudé sur le dos d'une des filles, se servit du vin au cruchon posé sur la table de chevet. Il vida sa coupe, renifla, se retourna de nouveau pour s'asseoir.

— Garko ! gronda-t-il. Ici, Garko !

D'une autre pièce une créature s'empressa d'accourir. Quatre jambes courtes, un torse rond où était serti un visage et de longs bras fuselés s'achevant sur de grandes mains.

— Maître ? chuchota Garko.

— Il est quelle heure ?

— Juste après le coucher du soleil.

— J'ai dormi toute la journée, c'est ça ? (Ymryl se leva et enfila un chiffon qui n'avait pas eu cet aspect dans la garde-robe royale.) Encore une qui a dû être assommante, je parie. Rien de neuf à l'Ouest ?

— Rien. S'ils avaient l'intention d'attaquer, seigneur, nous le saurions à l'heure présente.

— Je suppose. Par Ariocho ! C'est que je m'ennuie, Garko. Je commence à me demander si nous ne sommes pas tous dans ce maudit endroit pour notre châtement. En ce cas, j'aimerais savoir ce que j'ai fait pour offenser les Seigneurs du Chaos. Nous avons d'abord cru à un paradis qu'on nous aurait donné à piller. Si peu de gens pour y avoir même une idée de la manière de se battre. Des cités si faciles à emporter. Et puis voilà qu'on s'y retrouve sans rien à faire. Où en sont les expériences du sorcier ?

— Sa machine à voyager dans le temps continue de lui refuser tout service, maître. Je ne placerais guère d'espairs en lui, si j'étais vous.

Ymryl renifla.

— Il m'a quand même occis la fille... ou tout comme. Et d'assez loin. C'était habile. Peut-être finira-t-il par nous trouver un moyen de quitter cet endroit.

— Il se peut, maître.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi le plus puissant d'entre nous reste incapable d'arracher une parole aux Seigneurs du Chaos. Serais-je un autre qu'Ymryl, la Corne Jaune, serais-je un moindre personnage, que je me sentirais abandonné. Dans le monde d'où je viens, Garko, j'avais pouvoir sur une grande nation. Je la gouvernais au nom du Chaos, ne manquant pas d'honorer Ariocho par maints sacrifices.

— Oui, maître, par maints sacrifices. Vous me l'avez dit.

— Et il en est d'autres qui étaient rois dans leur monde ou à la tête d'un empire. Or, à peine est-il possible d'en trouver deux qui soient issus du même temps, voire du même lieu. C'est là ce qui me

trouble. Que toutes ces créatures – humaines ou, comme toi, étrangères à l'humanité – soient arrivées ici au même instant d'une extraordinaire diversité de mondes. Ce ne peut être que l'œuvre d'Arioch. Ou de quelque autre puissant Seigneur du Chaos, puisque chacun d'entre nous – à de rares exceptions près – est un serviteur de ces grands princes de l'Entropie. Et Arioch ne nous a toujours pas fait part de la raison qu'il avait de nous transporter ici.

— Peut-être n'en avait-il aucune, maître.

Ymryl renifla encore, de mépris cette fois. Sans grande colère, il frappa Garko sur ce qui lui servait de crâne.

— Arioch ne fait rien sans motif. Il n'en est pas moins généreux pour ceux qui le servent sans poser de questions. C'est pourquoi, l'ayant moi-même ainsi servi maintes années dans mon propre monde, j'ai d'abord pensé à une récompense...

Ymryl emporta coupe et cruche jusqu'à la fenêtre et, les yeux rivés sur la ville qu'il avait conquise, se resservit du vin. Il le but d'un trait, renversant en arrière sa crinière jaune vif.

— Je m'ennuie. Je m'ennuie tant. Je fondais quelque espoir sur l'avidité de ceux qui tiennent les provinces occidentales, me disais qu'ils n'allaient plus s'en satisfaire et tenteraient de nous attaquer. Mais force m'est de constater qu'ils sont aussi prudents que moi, se gardent d'irriter Arioch en se retournant contre les autres. Sur ce point, d'ailleurs, j'en viens à changer d'avis. À me demander si Arioch n'attend pas que nous nous battions. Oui, je crois qu'il veut savoir qui est le plus fort. Vois-tu, Garko, ce serait une sorte de test.

— Un test. Oui, maître, je vois.

Nouveau reniflement d'Ymryl.

— Fais venir le sorcier. Je désire m'entretenir avec lui. Il se pourrait qu'il puisse m'aider à comprendre ce que je dois faire.

Garko battit en retraite vers la porte de la chambre.

— Oui, maître. Je vais vous l'appeler.

Le petit chat noir et blanc observa Ymryl qui arpentait la pièce, le front barré d'un pli. À la massive impression de puissance physique émanant de cet homme se juxtaposait une évidente indécision qui n'avait peut-être pas toujours été là. Il n'était pas impossible qu'il eût été plus fort avant de s'inféoder au Chaos. Celui-ci, disait-on fréquemment, déformait ceux qui le servaient, et pas seulement dans leur corps.

Un moment, Ymryl s'arrêta et regarda autour de lui comme s'il sentait de nouveau la présence de l'animal. Mais quand il leva la tête, ce ne fut que pour murmurer :

— Arioch ! Arioch ! Pourquoi ne viens-tu pas ? Pourquoi ne nous dépêches-tu nul messager ?

Quelques minutes passèrent d'une attente pleine d'espoir, puis il

secoua la tête et reprit ses cent pas.

Il s'écoula encore un certain temps avant le retour de Garko.

— Le sorcier est là, maître.

— Qu'il entre.

Et pénétra dans la pièce une silhouette voûtée, vêtue d'une longue robe verte ornée de serpents noirs qui se tordaient. Le visage disparaissait derrière un masque moulé à l'image d'une tête de serpent ouverte pour mordre, masque de platine ciselé dont des filets de gemmes rehaussaient chaque détail.

— Pourquoi me mandez-vous, Corne Jaune ? (Une voix légèrement assourdie, vaguement maussade, déférente pourtant.) J'étais au milieu d'une expérimentation.

— Est-elle promise au même succès que les autres, Baron Kalan, qu'elle souffrira d'attendre.

— Vous devez avoir raison. (Le masque de serpent se tourna de-ci de-là cependant que son propriétaire embrassait rapidement du regard l'ensemble de la pièce brillamment éclairée.) De quoi souhaitez-vous m'entretenir, Ymryl ?

— Je voudrais votre opinion sur ce qui nous arrive. Vous connaissez la mienne : que notre présence ici dérive de quelque plan concocté par les Seigneurs du Chaos...

— Oui. Et de votre côté, vous ne l'ignorez pas, ces êtres surnaturels sont étrangers à mon expérience. Je suis un savant. Auraient-ils une quelconque existence qu'en ce cas leurs voies détournées confinerait à l'idiotie...

— Taisez-vous ! (Ymryl leva la main.) Je ne tolère vos blasphèmes, Baron Kalan, que par respect pour vos talents. Mais non seulement je vous certifie que le Duc Arioch et ses pairs sont une réalité, mais aussi qu'ils prennent grand intérêt aux affaires humaines, et ce dans toutes les sphères de l'existence.

— Parfait. Accepterais-je ce postulat que je serais bien en peine, tout autant que vous l'êtes, de comprendre pourquoi ils ne se manifestent pas. Ma théorie personnelle, en revanche, s'articule sur ma propre expérience. Mes recherches dans le domaine de la manipulation du temps m'ont amené à provoquer une grave rupture dont résulte, entre autres, le phénomène qui nous occupe. Comme vous, j'ai le sentiment que nous sommes échoués ici. Il est déjà sûr que sont restées vaines toutes mes tentatives pour projeter ma pyramide au travers des dimensions, problème en soi dont je vois mal où chercher la réponse. Que nous assistions à un entrecroisement de plans n'est pas douteux, mais pourquoi tant de gens venant de plans si divers se sont soudain retrouvés comme nous dans ce monde, voilà ce que je ne sais pas.

Ymryl bâilla et ses doigts caressèrent la corne.

— Est-ce là votre conclusion ? Que vous ne savez pas ?

— Je vous assure que je travaille sur la question. Mais je dois l'aborder à ma manière.

— Oh, je ne vous reproche rien, sorcier. Le comble de l'ironie semble être qu'il y ait ici tant de cerveaux et qu'aucun ne puisse résoudre notre problème. Nous parlons apparemment la même langue mais donnons à nos termes des acceptions divergentes. Nos références ne sont pas les mêmes. Ce que je nomme sorcellerie, vous l'appellez « science ». Et quand je dis « les dieux », vous parlez des lois de la matière. Il s'agit de la même chose. Mais les mots nous trompent.

— Vous êtes intelligent, Ymryl, dit Kalan, je vous le concède. Et je me demande parfois pourquoi vous perdez ainsi votre temps dans ces boucheries, ces coucheries, ces beuveries auxquelles vous ne semblez même pas prendre plaisir...

— Si tolérant que je sois, vous allez un peu loin, l'interrompt Ymryl sans hausser le ton. Il faut bien que je passe le temps d'une manière ou d'une autre. Et puis je n'ai que peu de respect pour le savoir, sauf quand il sert à quelque chose. Le vôtre, une fois, s'est révélé précieux. Je vis donc dans le patient espoir d'une fois prochaine. Voyez-vous, Baron Kalan, je suis maudit. Et je le sais. Ma damnation date de l'instant où j'ai accepté le don de cette corne qui est là sur ma gorge. Grâce à elle, de chef d'une petite bande de voleurs de bétail, je me suis élevé à la tête de la plus puissante nation de mon monde, Hytiak. (Ymryl eut un sourire sans joie.) Cette corne, le Duc Arioch en personne me l'a remise. Elle m'octroie l'aide de l'Enfer dès que j'en ai besoin. Elle m'a rendu grand, et m'a aussi réduit en esclavage, a fait de moi l'esclave des Seigneurs du Chaos. Je ne puis renoncer à leurs dons, non plus que refuser de les servir. Et, me sachant damné, je ne vois plus de sens à ma vie. Quand j'étais voleur de chevaux, j'avais de l'ambition. Maintenant, je ne garde que la nostalgie de ces jours simples où je passais mon temps en boucheries, coucheries et beuveries, comme vous dites. (Le morne sourire d'Ymryl s'élargit et il éclata de rire.) Il semble que je n'aie presque rien gagné dans ce marché.

Il enveloppa de son bras musculeux les épaules voûtées du sorcier et l'entraîna hors de la pièce.

— Allons voir où en sont vos expériences.

Le petit chat rampa jusqu'au bord de la corniche et jeta un coup d'œil en bas. Les deux jeunes filles dormaient toujours, étroitement enlacées.

Il eut encore le temps d'entendre une fois résonner le rire d'Ymryl avant de se lancer de son perchoir, de passer au-dessus du lit, de franchir la fenêtre et de retourner vers l'endroit où il avait

laissé Jhary-a-Conel.

UNE RENCONTRE DANS LA FORÊT

— On peut donc s'attendre pour bientôt à des brouilles entre les envahisseurs, dit Jhary-a-Conel.

Par quelque mystérieux mode de communication, le chat lui avait rapporté ce qu'il avait vu et entendu. Il en caressa la petite tête ronde et l'animal ronronna.

C'était l'aube, et Katinka van Bak sortait de la grotte leurs trois montures, rendant une fois de plus criant le contraste entre les deux vigoureux étalons et la rosse jaune de Jhary. Ilian ne s'étonnait plus des sensations familières qui l'assaillaient devant ce qu'elle était certaine de n'avoir jamais vu. Elle enfourcha l'un des étalons et se carra en selle, examinant les armes dans les fontes : l'épée ainsi que la lance avec son étrange embout de rubis là où l'on aurait pensé trouver une pointe de bon métal.

Sans réfléchir, elle chercha un décrochement à mi-longueur de la hampe. Une poignée sous laquelle une gemme était sertie. Presser ce joyau, savait-elle, ferait jaillir de l'extrémité rutilante un feu destructeur. Avec philosophie, elle haussa les épaules, satisfaite avant tout de posséder une arme aussi puissante que celles qui équipaient maints guerriers d'Ymryl. Katinka van Bak en avait une semblable, nota-t-elle, tandis que Jhary, dont l'armement était plus classique, ne disposait que d'une lance ordinaire, d'une lame et d'un écu.

— Ces dieux dans lesquels Ymryl met tant d'espérance ont-ils quelque réalité, Jhary ? demanda Katinka van Bak au jeune homme alors qu'ils pénétraient dans la forêt gigantesque.

— Ils en ont eu... ou en auront. Je les soupçonne de n'exister qu'à certaines époques en réponse à un besoin des hommes. Mais je puis me tromper. Et n'allez pas douter, Katinka van Bak, que dans ces moments-là leur puissance soit extrême.

La vieille guerrière hocha la tête.

— En ce cas, pourquoi ne viennent-ils pas en aide à Ymryl ?

— Peut-être le font-ils sans qu'il en ait conscience. (Jhary inspira profondément, s'emplit les poumons de cet air suave, et posa un regard émerveillé sur les énormes fleurs, sur la diversité des verts et des bruns dans les arbres.) Encore que ces dieux soient souvent dans l'incapacité d'accéder eux-mêmes aux mondes des hommes – d'où leur recours à des intermédiaires comme Ymryl. M'est avis que seul un puissant sortilège pourrait amener l'intervention directe d'Arioch.

— Et ce seigneur du Ténébreux Empire, le Baron Kalan ? Ne serait-il pas assez compétent ?

— Je ne doute pas de ses compétences... dans sa propre sphère. Mais il ne croit pas en Arioch – hormis, peut-être, intellectuellement – et n'est, partant, d'aucune aide à Ymryl. Une chance pour nous, d'ailleurs.

— L'idée que Garathorm puisse être envahie par des êtres plus puissants qu'Ymryl et ses hordes n'a rien d'agréable, dit Ilian.

Si les étranges demi-souvenirs qui la traversaient de temps à autre ne la perturbaient guère, son humeur s'était assombrie depuis que lui était revenu, entier, atrocement net, celui d'avoir trahi Bradne. Elle n'avait jamais vu le cadavre de son frère – tout en ayant appris que les hommes d'Ymryl n'en avaient ramené que peu de chose à Virinthorm –, car il semblait que Katinka van Bak l'eût tirée de sa geôle avant que le bourreau ait pu se délecter du spectacle de sa captive submergée par l'horreur.

Une horreur dont il avait calculé l'effet : un dégoût de soi tel qu'Ilian accèderait à n'importe laquelle de ses exigences. Et elle se serait donnée à lui, elle le savait, presque avec gratitude... comme un moyen d'expiation sa faute. Sous la pression des émotions qui remontaient en elle, sa respiration se fit sifflante. Bon, pour le moins, elle avait réussi à frustrer Ymryl de cette victoire qu'il croyait déjà tenir.

Mince consolation, se dit-elle, cynique. Mais eût-elle couché avec Ymryl qu'elle ne se fût pas sentie mieux à présent. N'en aurait pas été absoute, n'eût fait que céder à l'hystérie du moment. Qu'aucun de ses amis ne lui reprochât son acte ne satisferait certes jamais sa conscience, mais au moins lui était possible de mettre à profit cette haine dont elle vibrait. Elle était déterminée à détruire Ymryl et ses compagnons, même avec la certitude que sa propre mort en découlerait. C'était là ce qu'elle voulait. Ne pas mourir avant qu'Ymryl eût mordu la poussière.

— Nous devons envisager que vos compatriotes ne nous signalent pas leur présence, dit Katinka van Bak. Ceux qui

continuent de résister à Ymryl doivent avoir appris la prudence et soupçonner de perfidie quiconque.

— Surtout moi, dit Ilian, amère.

— Ils peuvent n'être pas au courant de la capture de votre frère, dit Jhary, ou du moins ne rien savoir des circonstances qui l'ont amenée...

Lui-même, en s'entendant, n'était guère convaincu.

— Non. Ymryl aura veillé à ce que personne n'ignore le rôle que vous y avez joué, reprit Katinka van Bak. Je n'aurais pas agi autrement à sa place. Et vous pouvez être sûre qu'il aura donné des faits la pire interprétation. La félonie attestée du dernier représentant de leur dynastie souveraine n'aura pas manqué de saper le moral des résistants, restreignant de beaucoup les problèmes qu'ils lui causent. En mon temps, j'ai pris des villes. Et il n'est pas douteux qu'Ymryl en ait investi bon nombre avant Virinthorm. S'il n'a pu se servir de vous d'une manière, Ilian, il se sera rabattu sur une autre !

— Nulle interprétation de mon acte, Katinka van Bak, ne pouvait être pire que sa vérité, dit Ilian de Garathorm.

La vieille guerrière s'abstint de répondre. Elle se contenta de pincer les lèvres et de battre des talons les flancs de sa monture pour se porter en tête du groupe.

L'essentiel de la journée, ils se frayèrent un chemin dans l'enchevêtrement de la forêt. Et plus ils s'y enfoncèrent, plus obscure elle se fit, fraîche et verte et paisible pénombre, tout imprégnée de senteurs capiteuses. Ils étaient au nord-est de Virinthorm et s'en éloignaient plutôt qu'ils n'y dirigeaient leurs pas. Katinka van Bak avait une idée de l'endroit où trouver quelques survivants du peuple de Garathorm.

Ils débouchèrent enfin dans la chaleur et le douloureux scintillement d'une clairière éclaboussée de soleil, et Katinka van Bak en montra du doigt l'autre extrémité.

Ilian vit de noires formes s'y profiler sous les arbres. Des formes déchiquetées. Et la mémoire lui revint.

— Bien sûr, dit-elle. Tikaxil. Ymryl ignore tout de l'antique cité.

Virinthorm n'existait pas que Tikaxil avait déjà derrière elle un long passé de prospère cité marchande. Berceau des ancêtres d'Ilian, c'était une ville fortifiée dont on avait érigé les remparts en empilant les unes sur les autres d'énormes billes de bois dur qui, pour la plupart, avaient désormais disparu ou ne subsistaient, rongées à cœur par la pourriture, qu'à l'état de pans de murailles affaissés. Derrière se dressaient encore une ou deux demeures d'ébène qui, si étroitement enserrées qu'elles fussent dans d'épaisses guirlandes de végétation grimpante et de frondaisons basses,

gardaient presque aussi fière allure qu'au jour de leur construction.

Les trois compagnons s'immobilisèrent au centre de la clairière, promènèrent autour d'eux avant de mettre pied à terre un regard prudent. Des branches massives s'agitaient en surplomb, projetant sur l'herbe un mouchetis d'ombres instables.

Ilian ne cessait d'y voir des silhouettes. Et si, pour autant que l'endroit ne fût pas simplement désert, c'étaient des hommes d'Ymryl qui campaient ici et non ceux de son peuple ? Elle gardait la main proche de l'arme étrangement familière, de cette lance-feu, prête à soutenir un éventuel assaut.

La voix de Katinka van Bak monta haute et claire.

— Si vous êtes de nos amis, vous ne pouvez que nous reconnaître, savoir que nous sommes venus nous joindre à votre lutte contre Ymryl.

— Il n'y a personne ici, dit Jhary en descendant de sa jaune haridelle, mais l'emplacement me semble idéal pour bivouaquer cette nuit.

— Voyez, c'est votre reine, Ilian, la fille de Pyran. Ne vous la remémorez-vous pas portant la bannière ardente au plus fort de la bataille quand les envahisseurs déferlèrent ? Moi, je suis Katinka van Bak, tout aussi connue de vous pour être l'ennemie d'Ymryl. Et celui-ci se nomme Jhary-a-Conel. Sans son aide, votre reine, aujourd'hui, ne serait pas là.

— Vous n'avez d'autre auditoire que les écureuils et les oiseaux, Katinka van Bak, lui dit Jhary. Il n'y a de toute évidence aucun rescapé de Garathorm dans cette clairière.

Il n'avait pas terminé sa phrase que des rets s'abattaient sur eux. L'entraînement de chacun fit qu'au lieu de lutter contre les mailles ils tirèrent calmement leur épée pour tenter de les trancher. Mais Katinka van Bak et Ilian étaient toujours en selle, et, si les gestes d'Ilian restaient nets et mesurés, sa monture n'arrêtait pas, dans sa frayeur, de ruer et de hennir. Jhary seul était à terre et il réussit à ramper jusqu'au bord du filet où il se campa, lame à la main, face à la vingtaine d'hommes et de femmes, tous armés, qui se ruaient sur eux de derrière les remparts en ruine.

Les bras d'Ilian se firent progressivement plus solidaires des fibres épaisses et, tandis qu'elle continuait de se débattre, elle se sentit glisser de sa selle et choir au sol.

Puis ce fut un coup de pied qu'on lui décocha dans le ventre. Entre ses hoquets de douleur, elle entendit quelqu'un lui grogner des insultes mais ne put en distinguer la teneur.

Katinka van Bak s'était manifestement méprise sur la situation. Ces gens n'étaient pas leurs amis.

UN PACTE EST CONCLU

— Imbéciles que vous êtes, dit Katinka van Bak, méprisante, vous ne méritez pas la chance que nous vous offrons. Les projets d'Ymryl sont bien près d'aboutir si votre comportement les sert à ce point. Vous ne vous rendez donc pas compte que vous faites exactement ce qu'il veut vous voir faire ?

— Silence !

Le jeune homme dont une cicatrice ornait la mâchoire foudroya du regard la guerrière.

Ilian releva la tête, l'agita faiblement pour s'ôter du visage les mèches que la sueur y plaquait.

— Pourquoi discuter avec eux, Katinka ? De leur point de vue, ils ont raison.

Voilà trois jours qu'ils étaient pendus par les bras, détachés seulement pour manger et se soulager. Quelque souffrance qu'il en résultât, Ilian la savait insignifiante comparée à ce qu'elle avait connu dans les basses-fosses d'Ymryl. À peine avait-elle conscience de l'inconfort de sa posture. Sur elle essentiellement s'était pourtant concentré le fiel de ceux qui les avaient capturés. Le coup de pied dans le ventre n'avait été que le premier d'une interminable série. Elle s'était fait cracher dessus, gifler, agonir d'insultes. Elle n'y voyait aucun sens. C'était son dû, voilà tout.

— C'est leur arrêt de mort qu'ils signeront en nous tuant, dit tranquillement Jhary-a-Conel.

Lui aussi donnait presque l'impression d'être indifférent à la douleur. Il semblait avoir dormi pendant la majeure partie de leur supplice. Son petit chat noir et blanc avait disparu.

Les yeux du jeune balafre allèrent d'Ilian à Katinka, de cette dernière à Jhary.

— De toute façon, dit-il, nous sommes condamnés. Les chiens

d'Ymryl ne vont plus tarder à nous débusquer.

— C'est précisément de quoi je parle, dit Katinka van Bak.

Le regard d'Ilian se porta plus loin dans les ruines de l'antique cité. Attirés par les voix, d'autres convergeaient vers l'arbre auquel étaient suspendus les trois prisonniers. Des visages qu'elle reconnaissait pour la plupart. Ceux des jeunes gens avec qui elle avait passé, dans les jours anciens, le plus clair de son temps à s'entraîner aux arts martiaux. Les survivants de ses troupes d'élite, grossis de quelques citoyens de Virinthorm qui, lors de la prise de leur ville, s'en étaient échappés ou avaient eu la chance d'être ailleurs. Et dans leur nombre, il n'en était pas un qui ne lui vouât cette haine particulière à ceux qui ont admiré quelqu'un pour découvrir ensuite que ce quelqu'un méritait leur mépris.

— Il n'y a personne ici qui n'aurait fini par livrer les renseignements qu'Ilian a donnés à Ymryl, dit Katinka. Il ne faut pas savoir grand-chose de la vie pour être incapable de le comprendre. Vous autres, jeunes guerriers, vous êtes encore un peu niais. Vous manquez de réalisme. Nous sommes votre seule chance de combattre Ymryl et de le vaincre. C'est donc mal mener votre partie que de nous malmenier. C'est ne pas jouer vos atouts. Oubliez cette haine à l'égard d'Ilian... du moins jusqu'à ce que nous ayons livré bataille à Ymryl. Vos ressources sont insuffisantes, mes amis, pour faire l'impasse sur les plus précieuses.

Le jeune homme à la cicatrice s'appelait Mysenal de Hinn, et c'était un lointain parent d'Ilian. Comme bien des jeunes gens de la cour, il en avait naguère été amoureux, ce qu'elle n'ignorait pas. Il fronça les sourcils.

— Vos propos ne manquent pas de sens, Katinka van Bak, et vous nous avez toujours bien conseillés par le passé. Mais comment déterminer si ces paroles sensées ne sont pas destinées à nous tromper ? Car nous savons tous que vous avez passé quelque marché avec Ymryl pour nous livrer entre ses mains.

— Vous devez garder en mémoire que je suis Katinka van Bak. Jamais je ne ferais une chose pareille.

— La Reine Ilian a bien trahi son propre frère, lui rappela Mysenal.

Ilian ferma les yeux. Maintenant la douleur était là, n'ayant rien à voir avec ces cordes qui lui cisaillaient les poignets.

— Sous la torture, souligna Katinka, perdant patience, sous une abominable torture. Tout comme j'aurais peut-être moi-même trahi. Mesurez-vous les talents d'Ymryl en la matière ?

— J'en ai quelque idée, concéda Mysenal. Toutefois...

— Et serions-nous venus seuls si nous étions de mèche avec Ymryl ? Sachant où vous étiez, nous pouvions nous borner à le lui

dire. Il aurait dépêché des troupes pour vous anéantir et vous aurait assaillis par surprise.

— Par surprise, non. Nous avons des veilleurs dans les hautes branches sur une demi-lieue à la ronde. Ils nous auraient prévenus et nous aurions eu le temps de nous enfuir. La manière dont vous avez été reçus ne prouve-t-elle pas que nous étions avertis à l'avance de votre arrivée ?

— Exact. Mais mon argument reste valable.

Mysenal soupira.

— Il en est parmi nous qui préféreraient tirer vengeance de cette traîtresse plutôt que de combattre Ymryl. Certains estiment que nous devrions essayer de faire ici notre vie avec l'espoir qu'Ymryl nous oublierait.

— Illusoire ! Il s'ennuie, et se fera bientôt une joie de prendre lui-même la tête de la meute. Il ne vous a tolérés jusqu'à présent que parce qu'il croyait que ceux qui ont conquis l'Ouest se préparaient à l'attaquer. Dans cette optique, il gardait à Virinthorm le gros de son armée. Maintenant que la menace n'a rien d'immédiat, il va se souvenir de vous.

— Les envahisseurs se querellent ? (La voix de Mysenal trahissait un intérêt soudain.) Ils se battent entre eux ?

— Pas encore. Mais c'est inévitable. Je constate que vous en saisissez les implications. Voilà ce que nous sommes venus vous dire, entre autres choses.

— S'ils se tombent dessus, nos chances de frapper efficacement ceux qui se sont emparés de Virinthorm s'en trouvent considérablement accrues ! (Mysenal frota sa balafre.) C'est sûr. (Son front, de nouveau, se plissa.) Mais ce renseignement pourrait faire partie de votre stratagème pour nous tromper...

— Interprétation tortueuse que néanmoins je vous accorde, intervint prudemment Jhary-a-Conel. Mais admettre que nous sommes là pour nous joindre à votre lutte contre Ymryl me paraît de loin plus vraisemblable.

— Moi, je le crois.

C'était une jeune fille qui avait parlé. Lyfeth. Une amie d'enfance d'Ilian et la maîtresse de son frère.

Son opinion porta. Après tout, ce n'étaient pas les raisons de haïr Ilian qui lui manquaient.

— Je pense que nous devrions les détacher. Provisoirement, du moins. Le temps d'écouter tout ce qu'ils ont à nous dire. Sans Katinka van Bak, n'oubliez pas, nous n'aurions même jamais offert la moindre résistance à Ymryl. Et nous n'avons rien contre leur compagnon, Jhary-a-Conel. Il se pourrait aussi que... qu'Ilian... (ce nom avait à l'évidence du mal à se former dans sa bouche)... veuille

se faire pardonner. Personnellement, je ne puis affirmer que je n'aurais pas trahi Bradne, m'eût-on soumise aux tortures que Katinka van Bak nous a décrites. Elle fut pour moi une amie. Comme nous tous, je l'ai tenue en haute estime, l'ai vue reprendre la bannière de son père et se battre avec ardeur. Oui, je me sens prête à la croire, tout en restant sur le qui-vive.

Lyfeth s'avança jusque devant Ilian.

Qui baissa la tête et ferma de nouveau les yeux, incapable de soutenir le regard de son ancienne amie.

Mais une main ferme se tendit et la saisit par le menton, lui releva de force la tête.

Elle rouvrit les yeux, fit un effort pour les plonger dans ceux de Lyfeth, et y vit un mystère. Ils étaient pleins de haine mais aussi de compassion.

— Hais-moi, Lyfeth de Ghant, murmura-t-elle, si bas que nul autre ne pouvait l'entendre. Le reste est inutile. Mais tu dois m'écouter car je ne suis pas venue vous trahir.

Lyfeth se mordilla la lèvre. Elle avait été belle, jadis, plus belle qu'Ilian, mais ses traits s'étaient durcis, des rougeurs déparaient son teint devenu blême. Elle avait les cheveux courts, au ras de la nuque, et ne portait aucun bijou. Vert était son sarrau rapiécé, pour se fondre dans le feuillage, et le serrait à la taille une large ceinture tissée soutenant sa dague et son épée. Elle allait jambes nues, chaussée de sandales à semelles rigides. Sa mise ne différait en rien de ce que portaient la plupart des autres. Avec son haubert et ses cuissards de mailles, Ilian se sentait presque exagérément vêtue.

— Que tu sois venue cette fois dans l'intention ou non de nous trahir est sans importance, dit Lyfeth, car la mort de Bradne resterait un motif suffisant pour te punir. Conception barbare de la justice, je sais ; mais elle est ancrée en moi. Toutefois, si tu disposes d'un moyen de vaincre Ymryl, nous sommes tenus de t'écouter. Le raisonnement de Katinka van Bak est sans défaut. (Elle se tourna vers ses compagnons, laissant retomber la tête d'Ilian.) Qu'on tranche leurs liens !

— La Corne Jaune ne va pas tarder à dresser des plans de bataille contre les provinces occidentales, dit Jhary-a-Conel. (Le chat était de retour sur son épaule et, distraitement, il le caressait en narrant à Mysenal et aux autres ce qu'il avait appris par son entremise.) À l'heure actuelle, qui est au pouvoir là-bas, vous le savez ?

— Un certain Kagat Bearclaw tenait sous sa coupe les cités de Bekthorm et de Rivensz, répondit Lyfeth, mais des nouvelles plus récentes donnent à penser qu'il aurait été assassiné par un rival et qu'ils seraient à présent deux ou trois à se partager son fief, dont un

nommé Arnald de Grovent n'offrant que peu de ressemblance avec un être humain. Il serait gratifié d'un corps de lion et d'une tête de singe tout en se déplaçant comme vous et moi sur deux jambes.

— Une créature du Chaos, fit Jhary-a-Conel, songeur. Leur nombre est tel à Garathorm ! Comme si ce monde était devenu terre d'exil pour tous ceux qui servent les puissances de l'Entropie ! Désagréable hypothèse.

À l'ouest, il y avait eu deux autres grandes villes, se rappela Ilian.

— Qu'en est-il de Poytarn et de Masgha ?

Mysenal parut surpris.

— Vous n'êtes pas au courant ? Une énorme explosion a détruit Masgha, entraînant la mort de tous ceux qui s'y trouvaient. Les témoignages concordent : la résistance locale n'est pas en cause. Les envahisseurs se seraient eux-mêmes fait sauter par accident. Quelque sorcière expérience, à coup sûr.

— Et Poytarn ?

— Pillée, rasée puis abandonnée. Ceux qui ont fait ça ont continué droit sur la côte, sans nul doute dans l'espoir d'y effectuer une aussi riche cueillette. Une déception les y attendait : des bourgades évacuées. Dans notre malheur commun, ce sont ces populations maritimes qui ont eu le plus de chance. Bon nombre ont réussi à prendre la mer et à s'échapper vers des îles lointaines avant l'arrivée des envahisseurs, lesquels, sans moyen de navigation, n'ont pu les poursuivre. J'espère qu'ils sont arrivés à bon port. Nous resterait-il des bateaux que nous tenterions de les rejoindre.

— Ont-ils esquissé une contre-attaque depuis ces îles ?

— Pas encore, répondit Lyfeth. Mais bientôt, espérons-le.

— Ou jamais, dit un autre. Ils ont vraisemblablement le bon sens d'attendre leur heure... à supposer qu'ils n'aient pas simplement laissé derrière eux les problèmes du continent.

— Ils n'en restent pas moins des alliés potentiels, dit Katinka van Bak. Je ne me rendais pas compte que tant de Garathormiens avaient pu fuir.

— Mais nous ne pouvons entrer en contact avec eux, fit patiemment remarquer Lyfeth. Faute d'embarcations.

— On doit pouvoir trouver un autre moyen. Mais nous y réfléchirons plus tard.

— Ymryl me paraît se fier aveuglément à cette corne jaune qu'il porte au cou. S'il était possible de la lui voler ou de la détruire par quelque moyen, son assurance ne manquerait pas d'en être ébranlée. Peut-être même tire-t-il effectivement, comme il le croit, sa puissance de cette corne. Auquel cas, ce serait une raison de plus de la lui soustraire.

— Bonne idée, dit Mysenal, mais d'une exécution passablement ardue. N'êtes-vous pas de cet avis, Katinka van Bak ?

Katinka marqua son accord d'un signe de tête.

— Quoi qu'il en soit, dit-elle, il s'agit là d'un élément essentiel sur lequel nous devons continuer de réfléchir. (Elle renifla et se frotta le nez.) Mais la première chose dont nous ayons besoin, c'est d'être mieux équipés. De disposer d'armes un peu plus modernes, enfin... de mon point de vue. De lances-feu, par exemple. Si chacun d'entre nous était armé d'une lance-feu, nous triplerions d'un coup notre force de frappe. Combien sommes-nous, Lyfeth ?

— Cinquante-trois.

— Il nous faut donc cinquante-quatre de ces bonnes armes, la supplémentaire étant pour Jhary dont l'équipement n'est pas moins primitif que le vôtre. Par bonnes, j'entends des armes qui requièrent une source d'énergie...

— Je vous suis, dit Jhary. Vous prévoyez une certaine consommation de ressources par Ymryl et les autres quand ils en viendront à se faire la guerre. Si nous sommes alors en possession d'armes du type des lances-feu, notre avantage sera considérable, si réduit que soit notre effectif.

— C'est ça. Seulement voilà, comment se doter d'un tel arsenal ?

— Un voyage à Virinthorm pourrait s'imposer, dit Ilan. (Elle se leva, étira ses muscles meurtris et grimaça. Elle s'était dépouillée de sa cotte de mailles pour revêtir le même sarrau vert que ses anciens amis, ne ménageant pas ses efforts pour leur montrer son désir d'être à nouveau reconnue comme l'un d'eux.) Car c'est là que nous pourrions trouver de telles armes.

— Et la mort, ajouta Lyfeth. Nous pourrions également y trouver la mort.

— Nous allons devoir nous déguiser pour chercher ces armes, dit Katinka van Bak en se caressant les lèvres.

— Mieux, proposa Jhary-a-Conel, nous pourrions faire en sorte qu'on nous montre où elles sont.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda Ilan.

RAID SUR VIRINTHORM

Ils étaient huit.

Ilian ouvrait la marche, à nouveau revêtue de son étincelante armure de mailles, le heaume sur ses cheveux d'or et, dans sa main gantée de fer, une mince lame.

Elle menait les sept autres sur les larges branches, y gardant son équilibre avec une souplesse héritée d'avoir couru les chemins d'arbres depuis l'enfance.

Devant eux s'étendait Virinthorm.

Elle portait en bandoulière l'une de leurs deux lances-feu ; l'autre était restée au camp avec Katinka van Bak.

Elle s'immobilisa aux confins de la vaste cité, en vit les conquérants vaquer par les rues à leurs activités coutumières.

Au cours des mois, Virinthorm avait éclaté en petites communes distinctes, chacune attirant à elle peuples ou races d'hommes ou d'autres créatures, si bien que ceux qui venaient des mêmes ères ou des mêmes mondes, ou qui offraient entre eux quelque ressemblance physique, tendaient à se regrouper.

Le village qu'Ilian et sa petite troupe espionnaient pour l'heure avait été soigneusement choisi. Le peuplaient pour l'essentiel des êtres qui, par bien des aspects, rappelaient le genre humain sans pour autant y appartenir.

Les traits de ces gens – originaires de maints âges, de maintes sphères – étaient familiers à Ilian. De fait, maintenant que son regard se posait sur eux, elle éprouvait une extraordinaire répugnance à mettre son plan à exécution. Grands et minces, ils avaient des oreilles s'achevant presque en pointe, des yeux en amande, fendus à l'oblique, et qui, par la couleur, pouvaient ne pas différer de ceux des hommes comme présenter chez certains des nuances violettes ou jaunes, voire un pétillement constant de

particules d'azur et d'argent. Ils donnaient l'impression d'être un peuple fier, intelligent, et s'attachaient manifestement à éviter leurs compagnons d'armes. Ilian n'en savait pas moins que, parmi tous ceux qui avaient envahi Garathorm, il n'en était peut-être pas de plus cruels.

— Donnez-leur le nom d'Eldren, celui de Vadhagh, celui de Melnibonéens, lui avait dit Jhary-a-Conel, mais gardez en mémoire que ce sont tous des renégats de quelque espèce pour s'être ligués avec Ymryl. Et croyez qu'ils servent le Chaos d'aussi bonne grâce que celui-ci. N'ayez pas de remords pour ce que vous allez faire.

Ilian s'ôta du dos la lance-feu et amorça sur les branches un mouvement circulaire, contournant l'enclave non humaine pour en gagner l'autre bord. Là s'était établi un groupe de guerriers nés à la fin du Tragique Millénaire ou juste après. En tant qu'unité de combat, c'était l'une des mieux armées. Chaque homme y disposait au minimum d'une lance-feu.

La nuit allait tomber dans un peu moins d'une heure et Ilian jugea le moment opportun. Elle choisit au hasard un des non-humains, pointa sur lui la lance-feu avec une dextérité qu'elle n'était pas en droit d'avoir et en effleura la gemme. Du rubis à l'extrémité de l'arme jaillit aussitôt un trait de lumière rouge dont l'incandescence forma un trou net dans le plastron du guerrier, dans sa poitrine puis dans la plaque dorsale de sa cuirasse. Ilian lâcha le bouton et se replia dans le feuillage pour observer la suite des événements.

Un attroupement s'était formé autour du cadavre. Bon nombre des créatures à la surnaturelle prestance montraient déjà du doigt le camp voisin. Des lames glissaient hors des fourreaux. Ilian entendit jurer, monter un brouhaha de voix rageuses. Jusqu'à présent, son plan marchait. Les non-humains sautaient à l'évidente conclusion que ce meurtre était le fait de ceux qui avaient la lance-feu pour arme de base.

Délaissant le corps de leur camarade, une trentaine de ces étrangers, vêtus dans une diversité de tenues et d'armures, chacun présentant avec l'autre de subtiles différences dans l'allure générale, s'élancèrent vers le camp des humains.

Ilian sourit en les voyant faire, assistant au retour en elle des joies anciennes du combat et de la stratégie.

Elle vit les non-humains gesticuler en atteignant les premières maisons de l'autre commune, vit débouler de ces maisons des soldats qui se bouclaient l'épée au côté. Elle savait qu'Ymryl avait proscrit l'utilisation des armes à faisceau dans les limites du cantonnement, ce qui rendait le crime deux fois plus perfide. Toutefois, elle ne s'attendait pas à voir éclater dans l'immédiat une

bataille rangée entre les deux factions. Certes sommaire, la discipline du camp n'en était pas moins efficace, avait-elle remarqué, conçue pour étouffer dans l'œuf ce genre de différends.

Les lames nues du Tragique Millénaire accrochaient maintenant l'agonisante lumière du soleil mais n'étaient toujours pas entrées en action, la lutte, pour acharnée qu'elle fût, demeurant verbale entre deux personnages qui ne pouvaient qu'être les chefs respectifs des deux groupes. Puis tout le monde se transporta dans le camp des plaignants pour examiner le cadavre et, là aussi, le chef humain parut à l'évidence continuer de nier que ses hommes eussent quelque chose à voir dans le meurtre. Il les montrait, insistant sur le fait qu'ils n'étaient armés que d'épées et de poignards, sans réussir à convaincre son homologue non humain pour qui l'origine du rayon semblait tomber sous le sens. Puis l'humain pointa le doigt sur son camp et l'ensemble des guerriers retraversa en sens inverse la zone frontière entre les deux quartiers. Quand ils furent à destination, le doigt du chef humain se leva de nouveau, désignant cette fois une maison solidement bâtie dont de lourds cadenas bardaient portes et volets. Il dépêcha un de ses hommes qui réapparut avec un trousseau de clés. Une des portes fut ouverte et, s'usant les yeux, Ilian parvint à distinguer l'intérieur de l'édifice. Conformément à ses espoirs, c'était là que les soldats du Tragique Millénaire remisaient leurs lances-feu. Elle disposait maintenant d'une donnée indispensable pour être en mesure de poursuivre. Tandis que les deux factions se séparaient, non sans échanger maints regards noirs, elle et sa bande s'installèrent dans l'attente de la nuit.

Ils étaient tapis dans les ramures dominant le camp du Tragique Millénaire, presque au-dessus du dépôt des lances-feu.

Ilian fit signe à son plus proche voisin qui lui répondit par un hochement de tête et tira de sa chemise une dague d'exquise facture, prise de guerre ayant appartenu aux non-humains. Silencieusement, le jeune homme se laissa choir de branche en branche jusqu'à la rue, gagna un coin obscur et s'y posta. Patienta près d'une demi-heure avant qu'un soldat n'approchât. Jaillit alors de l'ombre. Un bras se noua autour du cou de l'homme. La dague monta. La dague retomba. Le guerrier cria. Derechef frappa la dague. Derechef hurla le guerrier. Le jeune homme ne portait pas ses coups pour tuer mais pour faire souffrir, pour forcer sa victime à crier.

Mortelle n'en fut pas moins la troisième descente de l'arme qui transperça la gorge de l'homme dont le cadavre s'affaissa au sol. Le jeune Garathormien se releva d'un bond et commença d'escalader la façade d'une maison, de là sauta dans les branches basses d'un arbre et disparut alors qu'il grimpait rejoindre ses camarades.

Cette fois, la mise en scène refléta le point de vue des soldats du Tragique Millénaire qui accoururent pour découvrir le corps, une dague non humaine plantée dans la gorge.

Ils ne doutèrent pas un seul instant de ce qui s'était passé. En dépit de leur innocence, sourds à leurs protestations, les autres venaient de lâchement tirer vengeance d'un crime qu'ils ne pouvaient pas avoir commis.

Comme un seul homme, les guerriers du Tragique Millénaire se ruèrent vers le camp d'en face.

Et ce fut alors qu'Ilian se laissa tomber de son arbre sur le toit de l'arsenal. Elle se décrocha aussitôt la lance-feu du dos et en dirigea le rayon à ses pieds, découpant dans le bois dur un cercle assez grand pour s'y glisser. Entre-temps, le reste de ses hommes l'avait rejointe. L'un d'eux lui tint sa lance-feu et elle s'introduisit à l'intérieur du bâtiment.

S'y retrouva dans des combles. Les armes étaient à l'évidence entreposées plus bas. Elle vit une trappe, l'ouvrit, sauta dans une obscurité plus dense. Ses yeux lentement s'y accoutumèrent, un peu de lumière filtrant par des fissures dans les volets.

Dans cette pièce, déjà, elle découvrit un premier lot de ce qu'ils étaient venus chercher. Elle rebroussa chemin et fit signe à sa bande de la suivre, n'en laissa qu'un sur le toit. Pendant qu'ils faisaient la chaîne et acheminaient les lances jusqu'à l'ouverture, elle explora les étages inférieurs et en trouva d'autres, ainsi qu'un assortiment d'armes blanches dont de superbes haches de jet. Elle dut se résoudre à les abandonner : le temps dont ils disposaient leur interdisait de prendre plus d'une soixantaine de lances, le temps et le problème de ramener leur prise à Tikaxil. Elle s'apprêtait à remonter quand une question lui surgit à l'esprit. Comment savait-elle que les embouts des lances n'étaient pas solidaires du fût ? Plutôt que s'attarder à y répondre, elle traversa la pièce jusqu'à ces dernières et entreprit d'en dévisser systématiquement les rubis, posant chaque embout sur le sol et lui assenant un grand coup de la hache bien équilibrée qu'elle s'était choisie au passage, non sur le rubis même qui aurait résisté mais sur la tige de sa monture, en endommageant le filetage au point que remonter ces armes allait s'avérer des plus épineux. C'était le mieux qu'elle pût faire.

Elle entendit des voix dehors, gagna la plus proche fenêtre à pas de velours, regarda par une fente du volet, vit d'autres soldats dans la rue. Ceux de la garde personnelle d'Ymryl apparemment. Sans doute dépêchés pour régler la querelle. Ilian admira l'efficacité de son ennemi. Ymryl semblait ne jamais prêter attention à ce genre de détails mais il réagissait avec promptitude à toute menace de désordre dans ses troupes. Déjà sa milice marchait à grands cris sur

la mêlée générale entre guerriers non humains et soldats du Tragique Millénaire, les forçant à poser les armes.

Ilian remonta voir où en étaient ses compagnons : ils sortaient les dernières lances.

— Allez-y tout de suite, chuchota-t-elle. Le danger se précise.

— Et vous, Reine Ilian ? demanda le jeune gars qui s'était occupé du soldat.

— J'arrive. Le temps d'essayer de finir quelque chose.

Elle attendit qu'ils aient tous disparu par le trou pour redescendre s'occuper des quelques lances-feu qu'elle avait encore à débarrasser de leur embout. Elle écrasait sa hache sur le dernier quand un cri retentit, suivi d'un grand tumulte. Elle courut de nouveau coller son œil au volet.

Vit des doigts se tendre vers le toit de l'arsenal.

Elle chercha sa lance-feu, en vain, comprit que ses camarades l'avaient emportée avec les autres. Elle n'avait que sa lame. Elle grimpa les escaliers quatre à quatre, se hissa dans le grenier, puis par le trou.

Ils la virent.

Puis il y eut le moment où une flèche passa si près de son épaule que par réflexe elle se baissa, dérapa du faîtage et glissa sur la pente vers l'autre rue, derrière le bâtiment. L'ennemi s'y précipitait déjà. Alors qu'elle franchissait le rebord du toit, elle réussit à se raccrocher à une frise ornementale et resta pendue là, les bras presque arrachés du corps, cernée par le sifflement des flèches. Deux ou trois l'atteignirent, dévièrent sur le heaume ou restèrent bloquées dans les mailles du haubert. Son pied trouva une prise et elle parvint à se rétablir sur le toit, courut pliée en deux derrière la frise, chercha ce faisant une branche assez basse pour y bondir. En constata l'inexistence. Au-dessus d'elle, maintenant, se profilaient d'autres silhouettes. Ils avaient découvert ce qui était arrivé à leurs armes et par où elle était passée. Entendant leurs beuglements de rage, elle se félicita d'être retournée finir son travail de sabotage. L'eût-elle négligé qu'elle serait morte à l'heure présente. Elle atteignit l'extrémité du toit et prit son élan pour sauter sur le suivant, sa seule chance de s'échapper.

Elle se lança, les doigts crispés dans l'attente du pignon qu'ils allaient saisir, les referma sur lui, le sentit fléchir sous son poids. Elle y resta suspendue, convaincue que le bois découpé allait lâcher mais il tint bon et elle opéra un nouveau rétablissement.

On l'avait repérée ; un surcroît de flèches la cherchèrent. De ce toit aussi elle sauta sur un autre, prenant conscience avec désespoir que sa fuite l'entraînait toujours plus loin au cœur de la ville. Elle pria d'atteindre un endroit où les arbres finiraient par être à sa

portée. Il lui serait alors bien plus simple de semer ses poursuivants. La consolait pour le moins de penser que ses camarades étaient partis dans la direction opposée.

Trois toits plus loin, ils l'eurent momentanément perdue et elle s'autorisa un soupir de soulagement, toutefois certaine qu'ils n'allaient pas mettre des siècles à la retrouver.

Et si elle pouvait s'introduire dans l'une de ces maisons, s'y cacher ? Sans doute présumeraient-ils qu'elle avait réussi à leur échapper. Ils cesseraient alors les recherches et quitter les lieux ne présenterait plus grande difficulté.

Elle vit une maison sans lumière un peu plus loin.

Il fallait en profiter.

De nouveau, elle franchit d'un bond le vide, se reçut, dévala cette fois jusqu'au bord du toit, s'y accrocha pour descendre jusqu'à l'appui d'une fenêtre. Accroupie sur l'étroite corniche, elle força les volets qu'elle prit la précaution de refermer derrière elle en entrant.

Elle était exténuée. La cote de mailles lui pesait sur les épaules. Elle regrettait de n'avoir eu le temps de s'en débarrasser. Elle aurait pu sauter plus haut sans elle, grimper plus vite. Trop tard pour s'en inquiéter, de toute manière.

Un remugle imprégnait la pièce où elle avait abouti comme si l'on n'en avait pas ouvert depuis longtemps les fenêtres.

Elle la traversait, bras tendus dans le noir, quand son genou buta sur un obstacle. Un coffre ? Un lit ?

Puis elle perçut un gémissement étouffé.

Son regard fouilla les ténèbres.

Distingua un lit froissé. Sur ce lit, une forme. La forme d'une femme.

D'une femme ligotée.

S'agissait-il d'une compatriote séquestrée par l'un des envahisseurs ? Ilian se pencha pour ôter le bâillon de la malheureuse, entreprit d'en défaire les nœuds.

— Qui êtes-vous ? chuchota-t-elle. N'ayez pas peur de moi. Je vous sauverai si c'est en mon pouvoir, quoique je sois moi-même en grand péril.

Puis un cri s'étrangla dans sa gorge alors qu'elle écartait le bâillon.

Elle reconnaissait ce visage.

C'était celui d'un fantôme.

La terreur déferla. Une terreur qu'elle était incapable de nommer. Dont elle n'avait jamais senti auparavant l'atroce frisson. Car si le visage lui était connu, elle ne pouvait y accrocher un nom.

Ni se souvenir où elle l'avait déjà vu.

Elle lutta pour stopper l'instinctif mouvement de recul qui la

saisissait devant cette forme ligotée sur le lit.

— Qui êtes-vous ? demanda la femme.

ERREUR SUR LE CHAMPION

Ilian se ressaisit, trouva une lampe, trouva pour l'allumer silex et amadou, et, ce faisant, respira profondément, chercha une explication rationnelle à ce qui lui arrivait : à son choc en reconnaissant cette femme... qu'elle était sûre de voir pour la première fois.

Ilian se retourna. La femme était vêtue d'une robe autrefois blanche, sa captivité ici datant à l'évidence d'un certain temps. Elle s'agita, essaya de se redresser sur le lit, de s'y asseoir. Elle avait les mains entravées devant elle, serrées dans un harnais de cuir complexe qui emprisonnait aussi sa gorge, ses jambes et ses pieds.

Ilian se demanda si elle n'était pas en présence d'une folle. Peut-être aurait-elle dû réfléchir avant de lui ôter le bâillon. Il y avait une lueur hagarde dans les yeux de la femme. Toutefois, comme les souillures de sa robe, ce pouvait n'être que le résultat d'une trop longue détention.

— Êtes-vous de Garathorm ? lui demanda-t-elle, levant haut la lampe pour soumettre à un nouvel examen ces traits pâles.

— Garathorm ? Cet endroit ? Non.

— J'ai l'impression de vous connaître.

— Moi aussi. Pourtant...

— Oui, dit Ilian avec chaleur. Vous non plus, vous ne m'avez jamais vue.

— Je me nomme Yisselda d'Airain. Je suis la prisonnière du Baron Kalan, et ce depuis mon arrivée ici.

— Pourquoi vous séquestre-t-il ?

— Il craint que je ne m'échappe et qu'on me voie. Il me veut pour lui seul. Je semble être une sorte de talisman à ses yeux. Il ne m'a d'ailleurs pas fait grand mal. Croyez-vous pouvoir me débarrasser de ces entraves ?

Rassurée par cette voix aux inflexions régulières, Ilian se pencha pour trancher les courroies.

— Merci, hoqueta Yisselda d’Airain alors que les sensations réapparaissaient dans ses membres.

— Je suis Ilian de Garathorm. La Reine Ilian.

— La fille du Roi Pyran ! (Elle semblait n’y pas croire.) Mais Kalan ne vous a-t-il pas extirpé l’âme du corps ?

— Si fait, à ce que j’ai compris. Mais j’en ai une nouvelle.

— Vraiment ?

Ilian sourit.

— N’allez pas me demander une explication que je serais en peine de vous donner. Ainsi, tous ceux dont l’arrivée dans notre monde est si soudaine ne sont pas démoniaques.

— La plupart méritent ce qualificatif, inféodés qu’ils sont au Chaos selon Kalan, et convaincus de ne pouvoir être occis. Lui-même n’y croit guère. Il n’a fait que me répéter ce qu’on lui a dit.

Ilian tremblait, s’interrogeait sur son impulsion de prendre cette femme dans ses bras, de l’enlacer bien autrement qu’une simple compagne d’infortune. Elle n’avait jamais rien éprouvé de tel pour personne. Ses genoux s’entrechoquaient. Sans y penser, elle s’assit sur le bord du lit.

— Le Destin, murmura-t-elle. Je sers le Destin, disent-ils. En savez-vous quelque chose, Yisselda d’Airain ? Ah, votre nom, je le connais si bien... comme celui du Baron Kalan. J’ai l’impression de vous avoir cherchée – cherchée toute ma vie – et que ce n’était pas moi qui cherchais. Oh... (Elle se sentit défaillir, se passa la main sur le front.) C’est terrifiant.

— Je vous comprends. Kalan voit ses recherches sur la courbure du temps à l’origine de la situation. Nos vies sont trop mêlées. Les éventualités se bousculent. Il doit même être possible de se rencontrer soi.

— Et ce serait Kalan qui aurait provoqué l’irruption d’Ymryl et des autres ?

— Il le pense. Le plus clair de son temps, il le passe à tenter de restaurer cet équilibre qu’il aurait lui-même rompu. Je suis essentielle à ses expériences, dit-il. Et il n’a nul désir de me laisser pour partir demain avec Ymryl.

— Demain ? Où va Ymryl ?

— Il se porte contre l’Ouest. Contre un nommé Arnald de Grovent, il me semble.

— Ils vont se battre. Enfin !

Ilian oublia tout le reste un instant. Elle jubilait. Leur heure devançait ses espoirs.

— Le Baron Kalan est la mascotte d’Ymryl, poursuivit Yisselda.

(Elle avait trouvé un peigne et s'efforçait de vaincre les nœuds dans sa longue chevelure d'or roux.) Comme je suis celle de Kalan.

Voyez, je dois la vie à des superstitions en chaîne.

— Et où est Kalan pour le moment ?

— Sans doute au palais d'Ymryl... le palais de votre père, non ?

— Si. Qu'y fait-il ?

— Ymryl lui a installé là-bas un laboratoire, alors il l'utilise tout en préférant travailler ici. Il me prend avec lui, m'assoit quelque part et me parle comme si j'étais son toutou. C'est toute l'attention qu'il me prête. Sans compter que je ne comprends pas grand-chose à ce qu'il dit. J'étais là quand il vous a volé votre âme. C'était horrible. Comment l'avez-vous retrouvée ?

Ilian s'abstint de répondre.

— Il s'y est pris comment... pour la voler ?

— Avec un joyau, tel celui qui menaçait de ronger l'esprit de mon Hawkmoon quand il lui était serti dans le crâne. Une gemme aux propriétés similaires, de toute façon...

— Hawkmoon ? Ce nom...

— Vous connaissez Hawkmoon ? Comment va-t-il ? Il n'est pas dans ce monde, je suppose...

— Non... non. Je ne le connais pas. Je ne vois pas comment je pourrais le connaître. Ce nom m'est pourtant si familier.

— Vous ne vous sentez pas bien, Ilian de Garathorm ?

— Si fait. Si fait. Ce pourrait être un malaise. (L'évanouissement continuait de la guetter. Sans doute échapper aux soldats d'Ymryl lui avait réclamé plus qu'elle ne l'avait d'abord cru et en essuyait-elle le contrecoup. Elle fit un nouvel effort pour se ressaisir.) Et cette gemme ? Est-elle toujours entre les mains de Kalan ? Avec mon âme à l'intérieur selon lui, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais, manifestement, il se trompe. De quelque manière votre âme s'en est trouvée libérée.

— Manifestement. (Ilian eut un sourire lugubre.) Bon, il nous faut songer aux moyens de nous évader. Vous ne me semblez pas tout à fait en état de grimper avec moi sur les toits et de faire de la voltige dans les arbres.

— Je peux essayer. Je suis plus solide qu'il n'y paraît.

— Alors essayons. Quand Kalan doit-il rentrer, à votre avis ?

— Il vient de partir.

— Voilà qui nous laisse du temps. Je vais en profiter pour prendre un peu de repos. (Ilian se renversa sur le lit.) Oh, ma tête... j'ai si mal.

Yisselda tendit la main, voulut masser le front d'Ilian qui se rétracta dans un cri :

— Non ! (Elle se passa la langue sur ses lèvres desséchées.) Mais

je vous remercie pour l'attention.

Yisselda se leva, gagna la fenêtre aux volets toujours rabattus, les entrouvrit, prit de longues bouffées de la fraîcheur nocturne.

— Pour l'heure, avec l'aide de Kalan, Ymryl essaye d'entrer en contact avec ce dieu noir qu'il vénère, cet Arioch.

— Et qu'il tient pour responsable de sa présence ici.

— Oui. Pendant qu'Ymryl souffle dans sa corne jaune, Kalan doit prononcer quelque charme de son invention. Il se montre plutôt cynique sur leurs chances d'invoquer le démon.

— Cette corne est chère à Ymryl, n'est-ce pas ? Ne s'en sépare-t-il jamais ?

— Jamais, au dire de Kalan. Le seul qui pourrait l'amener à se l'ôter du cou, c'est Arioch en personne.

Le temps passa, douloureusement lent. Yisselda, laissant Ilian tenter de se reposer, avait éteint la lampe et regardait dans la rue. Les patrouilles continuaient d'y chercher Ilian. Un moment, elle en vit même une sur les toits. Puis ils finirent par donner l'impression d'avoir renoncé. Elle retourna vers le lit, y trouva Ilian dans un sommeil agité.

Elle lui secoua l'épaule. Ilian frémit, s'éveilla en sursaut.

— Ils sont partis, dit Yisselda. Je crois que nous pouvons prendre le risque de sortir. Par où allons-nous passer ? Par la rue ?

— Non. Mais une corde pourrait servir. Pensez-vous qu'il y en ait dans la maison ?

— Je vais voir.

Yisselda revint au bout de quelques minutes avec l'article requis sur l'épaule.

— Je n'ai pas trouvé plus long. Sera-t-elle assez solide ?

— Il faudra bien.

Ilian sourit, ouvrit la fenêtre et leva les yeux vers les arbres. La grosse branche la plus proche était à une dizaine de pieds. Elle prit la corde, fit un nœud coulant à une extrémité, donna une certaine ampleur à la boucle et enroula presque toute la longueur sur la même circonférence. Puis elle commença de faire tourner en l'air le rouleau obtenu jusqu'à ce qu'il décrivît un cercle avant de le lâcher, l'extrémité libre de la corde restant dans son autre main.

La boucle se posa sur une branche, consentit à n'en pas glisser ; Ilian tira pour resserrer le nœud.

— Vous n'aurez qu'à monter sur mon dos, dit-elle à Yisselda, me nouer les jambes autour de la taille et vous accrocher du mieux que vous pourrez. Pensez-vous y arriver ?

— Je le dois, se contenta de répondre Yisselda.

Elle s'installa comme convenu et Ilian se hissa sur l'appui de la fenêtre, replia deux ou trois fois la corde autour de sa main,

assurant sa prise, puis se lança au-dessus des toits, manquant de justesse la flèche de l'antique chambre de commerce du quartier. Ses pieds rencontrèrent une autre branche ; elle y planta les talons, les muscles bandés dans un effort intense pour mieux agripper l'autre au-dessus. Elle allait la laisser échapper quand Yisselda réussit à l'atteindre et à y grimper. Elle aida ensuite Ilian à la rejoindre et toutes deux restèrent un moment étendues pantelantes sur l'énorme branche.

Ilian fut la première à se relever.

— Suivez-moi, dit-elle. Les bras en croix pour l'équilibre, et surtout, ne vous arrêtez pas.

Elle lui tourna le dos et commença de courir sur le chemin d'arbres.

Et Yisselda, quelque peu chancelante, la suivit.

Au matin, elles atteignirent le camp, radieuses.

Katinka van Bak sortit de la cabane qu'elle s'était bâtie avec de vieilles planches, laissa exploser sa joie de revoir Ilian.

— Vous nous avez fait peur, dit-elle. Même ceux qui font profession de vous haïr étaient morts d'inquiétude quand les autres sont rentrés sans vous avec les lances-feu. À ce propos, félicitations ! C'est une belle prise.

— Oui. Et j'ai aussi des nouvelles fraîches.

— Bien. Bien. Vous voulez sans doute manger un morceau... et vous reposer, je pense. Mais qui est cette jeune dame ?

Katinka van Bak paraissait découvrir l'inconnue dans sa robe blanche maculée de taches.

— Je vous présente Yisselda d'Airain. Comme vous, elle n'est pas de Garathorm...

Ilian ne manqua pas de remarquer l'étonnement qui se peignait sur les traits de Katinka.

— Yisselda ? La fille du Comte Airain ?

— Si fait ! s'écria Yisselda, toujours à son ravissement, puis avec une soudaine tristesse. Mais le Comte Airain est mort... occis à la bataille de Londra.

— Nenni ! Que nenni ! Votre père est toujours au Château Airain ! Ainsi, Hawkmoon avait raison. Vous êtes vivante ! Je n'ai certes jamais rien vécu d'aussi étrange... ni qui fût moitié moins agréable, d'ailleurs.

— Vous avez vu Hawkmoon ? Comment va-t-il ?

— Ah... (Katinka van Bak parut se faire évasive.) Il va bien. Il va bien. Il a été souffrant mais, à présent, tout laisse pressentir une prompte récupération.

— J'aimerais tant le revoir. Il n'est pas dans ce plan ?

— Il lui est malheureusement impossible d'y être.

— Comment êtes-vous arrivée ici ? De la même manière que moi ?

— À peu près. (Katinka van Bak se tourna vers Jhary-a-Conel qui émergeait de l'une des demeures d'ébène encore debout. Lui l'était à peine et se frottait les yeux.) Jhary. C'est Yisselda d'Airain. Hawkmoon avait raison.

— Vivante ! (Il se donna une grande claque sur la cuisse. Son regard, avec quelque ironie, se porta d'Ilian à Yisselda, puis à nouveau sur Ilian.) Ah, c'est la meilleure ! Vraiment !

Et il éclata d'un rire qu'Ilian et Yisselda jugèrent inexplicable.

Qui, chez Ilian, fit monter une vague de colère.

— Je commence à me lasser de vos mystères et de vos allusions, messire Jhary ! Oui, je commence à m'en lasser !

— Si fait ! réussit à placer Jhary entre deux cascades de rire. Mais, devant tout ça, madame, je pense que c'est la réponse qui s'impose.

LIVRE TROISIÈME

ADIEUX

DOUCE BATAILLE, TRIOPHANTE VENGEANCE

Ils étaient près de cent, maintenant, et la plupart avaient des lances-feu. Katinka van Bak les avait entraînés à la hâte à s'en servir, découvert à cette occasion que le fonctionnement de quelques-unes se révélait capricieux, ces armes n'étant plus dans leur prime jeunesse. Elles n'en remplissaient pas moins d'assurance tous ceux qui les portaient.

Ilian se retourna sur sa selle pour contempler ses troupes. Pas un homme, pas une femme qui n'eût sa monture, un de ces oiseaux coureurs, un *vayna*, le plus souvent. Pas un qui en cet instant ne saluât la bannière ardente, l'étendard embrasé qui ne consumait pas son étoffe et flottait au-dessus des casques et des camails. C'était leur fierté, leur gloire. Et ils la ramenaient à Virinthorm.

Sous les gigantesques frondaisons de Garathorm ils chevauchaient, Ilian, Katinka van Bak, Jhary-a-Conel, Yisselda d'Airain, Lyfeth de Ghant, Mysenal de Hinn et les autres. Tous sauf Katinka van Bak étaient des jeunes gens.

Il semblait à Ilian que, même si son crime n'avait pu être oublié par ceux qu'elle menait aujourd'hui, elle et son peuple s'étaient retrouvés. Beaucoup de choses allaient néanmoins dépendre de leur devenir dans les combats qui les attendaient.

Ils chevauchèrent la matinée entière et dans l'après-midi parvinrent en vue de Virinthorm.

Des espions avaient déjà rapporté la nouvelle du départ d'Ymryl avec le gros de son armée. Il n'avait laissé qu'un quart de ses hommes pour défendre la ville, n'envisageant nul assaut de quelque envergure. Défenseurs qui restaient au nombre de cinq cents, tous guerriers solides, donc plus que suffisants pour défaire les forces d'Ilian, n'y eût-il eu les lances-feu.

Et même ces dernières ne faisaient qu'améliorer les chances des

Garathormiens, ne leur garantissant nullement la victoire sur les hommes d'Ymryl. Mais aucune autre opportunité ne leur serait donnée d'essayer.

Et ils chantaient en marchant vers la ville. Les vieux chants de leur terre. De joyeux chants pétris d'amour pour l'opulente splendeur de leur monde sylvestre. En atteignant les faubourgs, à peine marquèrent-ils une pause avant de se déployer.

Les troupes d'Ymryl étaient cantonnées dans le centre de Virinthorm, près d'une grande demeure où avait jadis vécu la lignée d'Ilian et dont Ymryl, jusqu'à date fort récente, avait fait son palais.

Ilian regrettait qu'il en fût absent. Elle aspirait, la fortune lui sourirait-elle, à tirer de lui vengeance.

Désormais dispersés sur un cordon d'une minceur extrême, les cent cavaliers avaient mis pied à terre et pris position autour de l'ennemi. Certains s'abritaient derrière des barricades dressées à la va-vite, d'autres s'étaient plaqués sur les toits, d'autres encore accroupis dans le renforcement des portes. Dans un cercle des lances-feu braquées sur le cœur de la ville, Ilian engagea sa monture sur l'avenue centrale :

— Je suis la reine Ilian et je vous somme de vous rendre.

Haute et fière était sa voix.

« Rendez-vous, soldats d'Ymryl ! Nous sommes revenus prendre possession de notre cité. »

Les quelques défenseurs qui traînaient dans les rues se retournèrent, ébahis, la main déjà tendue vers leur arme. Des hommes dans tous les styles d'habillement possibles, revêtus d'armures de toute espèce, présentant des dizaines d'apparences physiques différentes : d'aucuns dont le corps était couvert de fourrure, ou qui se signalaient à l'inverse par leur totale absence de pilosité, d'aucuns dotés de quatre bras, ou de quatre jambes, ou encore d'une tête d'animal, d'aucuns avec une queue, d'aucuns avec des cornes, avec des oreilles dressées sur leur crâne, d'aucuns avec des sabots à la place des pieds, des guerriers à la peau verte, noire, bleue, rouge, équipés d'armes étranges dont la fonction restait un mystère, des êtres difformes, des nains et des géants, des hermaphrodites, des hommes qui avaient des ailes ou dont la chair était transparente, cette foule entière déferla dans les rues, vit la Reine Ilian de Garathorm et fut secouée de rire.

Un guerrier, dont la barbe orange descendait en pointe jusqu'à la ceinture, lança :

— Ilian est morte. Comme vous le serez dans la minute qui suit.

Ilian en réponse leva sa lance et en effleura la gemme, transperça le front de l'homme d'un rai de lumière écarlate, sur quoi un soldat au museau de chien projeta vers elle un disque dont

elle entendit hurler l'approche. Après l'avoir dévié de justesse en levant le petit bouclier qu'elle portait au bras droit, elle fit volter sa monture et se rua à couvert. Derrière elle, les défenseurs avaient également cherché un abri alors que d'autres faisceaux convergeaient sur eux de partout.

Une heure entière la bataille fit ainsi rage, échange de traits de lumière ardente entre deux camps retranchés, cependant que Katinka van Bak galopait d'un poste à l'autre distribuant la consigne de resserrer le cercle, de contraindre l'ennemi sur le plus étroit terrain possible. Ce qui se fit, non sans difficultés considérables, les autres ayant certes peu d'armes à faisceau mais sachant mieux s'en servir.

Ilian grimpa sur un toit pour faire le point. Ses pertes s'évaluaient à une dizaine mais celles d'Ymryl les dépassaient. Elle compta quarante corps. L'occupant se regroupait toutefois pour une contre-attaque. Bon nombre avaient enfourché des montures, extraordinaire variété de bêtes de selle dont quelques *vayna* pris à la résistance.

Ilian redescendit dans la rue et chercha Katinka van Bak.

— Ils vont tenter une sortie, Katinka !

— Alors il faut les arrêter, décida la guerrière.

Ilian rejoignit son *vayna*. L'oiseau croassa quand elle le fit tourner sur ses longues pattes et regagner à bride abattue l'endroit où Jhary-a-Conel s'était perché dans l'embrasure d'une fenêtre, les yeux sur la grand-place.

— Jhary ! s'époumona-t-elle. Ils chargent !

Et dense, hurlante, une masse de cavaliers dévala sur la largeur de l'avenue ; l'espace d'un instant Ilian se crut seule pour lui faire face.

Sa lance-feu redescendit à l'horizontale. Elle en toucha le bouton. Le rai de rubis jaillit, vacillant, découpa dans les corps des premiers cavaliers une bandelette irrégulière. En tombant, ils entravèrent la charge de ceux qui les suivaient : sa violence en fut quelque peu ralentie.

Mais inutile était désormais la lance. Son rayon se dispersait, ondulait, n'avait pas plus d'effet sur la peau des soldats que ceux d'un soleil un peu trop brûlant, et ils continuaient de s'abattre.

Ilian jeta l'arme épuisée, tira sa mince lame, prit son long poignard dans la même main que les rênes, et pressa des talons son *vayna*. Alors qu'elle prenait de la vitesse, la bannière ardente se mit crépiter et siffler au bout de sa hampe fichée à l'arrière de la selle.

— Pour Garathorm !

Et sa joie fut présente. Une joie noire. Une terrible joie.

— Pour Pyran et pour Bradne !

Son épée trancha dans la chair transparente d'une spectrale créature qui lui grimaça un sourire et tenta de la déchirer de ses griffes d'acier.

— Pour la vengeance !

Et si douce était cette vengeance, si gratifiant ce sang versé. Côté ainsi la mort, elle ne s'était jamais sentie si vivante. Telle était sa destinée : brandir l'épée dans la bataille, en découdre, occire.

Et ce faisant, elle avait la sensation de ne pas seulement livrer cette bataille mais un millier d'autres. Et dans chacune d'avoir un nom différent, dans chacune d'être cependant transportée par la même exaltation sinistre.

De toute part l'ennemi rugissant la cernait de son fracas et il semblait qu'il y eût en permanence une vingtaine d'épées levées pour l'occire, mais elle ne faisait qu'en rire.

Et son rire était une arme. Il glaçait les sangs de ses adversaires, les remplissait d'une terreur immense et vénéneuse.

— Pour le Soldat du Destin ! s'entendit-elle crier. Pour le Champion Éternel. Pour le Combat sans Fin !

Et elle continua d'ignorer le sens de ces mots tout en sachant les avoir maintes fois criés, devoir les crier maintes fois encore, qu'elle survécût ou non à cette rencontre.

D'autres la rejoignaient maintenant. Elle vit la jaune haridelle de Jhary ruer et se cabrer, décocher, écumante, des coups de sabot qui renversaient de tous côtés les guerriers d'Ymryl. Il émanait de l'animal une impression d'intelligence surnaturelle. Son comportement n'avait rien d'une réaction de panique, d'une défense désordonnée. Il se battait avec acharnement, tout autant que son maître. Et, sur ses dents jaunes, sous l'éclat fixe et froid de ses yeux jaunes, un rictus lui retroussait les lèvres tandis que son cavalier, un petit sourire sur les siennes, taillait ici et là de sa lame.

Et il y avait Katinka van Bak, dure, méthodique et froide à sa tâche de tuer. Elle était armée d'une double hache que sa dextre gantée de fer animait d'un mouvement de pendule cependant que sa sénestre imprimait à la boule cloutée d'une masse d'incessantes et meurtrières révolutions, leur propriétaire ne jugeant pas la situation appropriée aux subtiles ciselures du travail à l'épée. Elle poussait profond dans les rangs de l'ennemi son lourd et solide étalon, tranchant des membres et fracassant des crânes avec autant de sûreté dans ses gestes qu'une ménagère découpant viande et légumes pour le repas de son époux. Et Katinka van Bak ne souriait pas. Elle prenait son travail au sérieux, faisait ce qu'elle avait à faire sans en éprouver ni joie ni dégoût.

Ilian s'en interrogea sur sa propre jouissance, ces picotements du

plaisir dans son corps entier. En lieu et place de cette lassitude qui aurait dû être la sienne, elle se sentait plus fraîche qu'elle ne l'avait jamais été.

— Pour Garathorm ! Pour Pyran ! Pour Bradne !

— Pour Bradne, reprit une voix derrière elle. Et pour Ilian !

C'était Lyfeth de Ghant, maniant l'épée avec un mélange de délicatesse et de férocité proche d'égaliser celui d'Ilian. Et non loin, Yisselda d'Airain prouvait son expérience des combats, usant de la pointe sur la bosse de son bouclier avec presque autant d'efficacité que de sa lame.

— Quelles femmes nous sommes ! s'écria Ilian. Quelles guerrières !

Elle mesurait combien les soldats d'Ymryl étaient déconcertés de trouver en face d'eux tant d'adversaires de l'autre sexe. Rares semblaient être les mondes où celles-ci se battaient comme les hommes. Garathorm, en tout cas, n'avait jamais été du nombre avant la venue de Katinka van Bak.

Ilian vit Mysenal de Hinn, les yeux brillants, lui lancer un sourire au passage alors qu'il se portait vers un groupe d'ennemis coupés dans leur retraite par le tir de barrage, du haut des toits voisins, d'une poignée de lances-feu.

Des incendies s'étaient déclarés dans deux ou trois édifices sous le tir des armes à faisceau et de lourdes volutes de fumée commençaient à se répandre dans les rues. Ilian en fut à demi aveuglée, un moment, et secouée par la toux alors que l'âcre vapeur lui pénétrait les poumons. Puis elle eut traversé le nuage et rejoint Mysenal dans son assaut.

Elle avait beau perdre son sang d'une douzaine d'entailles et autres blessures sans gravité, elle restait infatigable. D'un revers de bouclier, elle désarçonna un cavalier et dans le même mouvement cueillit à la pointe de son épée une espèce de gnome à la verte fourrure qui, bouche ouverte, se précipitait sur elle. L'arme transperça le palais du nain et se ficha profond dans sa cervelle. Alors que le cadavre s'affaissait, Ilian eut à en dégager sa lame d'une vive torsion pour dévier la hache qui venait de quitter la main d'un guerrier en armure purpurine. Dans un cliquetis de dents revêtues d'acier que la peur faisait s'entrechoquer, l'homme fit aussitôt passer dans cette main la lance qu'il tenait jusqu'alors dans l'autre pour tenter d'être plus heureux qu'avec la hache. Ilian se pencha hors de sa selle et trancha au niveau du poignet le bras qui repartait en arrière, amorçant son élan. Pique et main tombèrent à terre pendant que le moignon continuait de monter en crachant le sang. Alors seulement le soldat aux dents d'acier comprit ce qui lui était arrivé : il se mit à geindre. Mais Ilian le dépassait déjà pour se

porter au secours d'une de ses guerrières qui, debout au-dessus du cadavre de son *vayna*, tentait désespérément de parer les assauts de trois cavaliers (dotés du même épiderme écaillé sans que ce trait commun s'accompagnât de similitudes vestimentaires) visiblement déterminés à l'occire. Ilian fendit le crâne d'un premier homme-reptile, porta au deuxième un coup tel qu'il partit à la renverse et, retenu par ses étriers, resta étendu sans connaissance sur la croupe de sa monture, perça enfin le cœur du dernier, ouvrant un passage à la fille qui lui décocha un bref sourire de gratitude avant de ramasser sa lance-feu et de retourner au combat.

Puis Ilian se retrouva sur la grand-place, une vingtaine de ses guerriers derrière elle, et laissa éclater sa joie :

— Nous sommes passés !

Chaque maison vomit alors son contingent de soldats d'Ymryl, ceux qui, sans monture, n'avaient pu prendre part à la charge, et Ilian, bientôt, se vit de nouveau entourée.

Et de nouveau soulevée d'un rire sauvage alors que sa lame étincelante soufflait vie sur vie.

Le soleil se couchait.

— Hâtons-nous ! cria-t-elle à ses troupes. Finissons-en avant que la nuit tombe et nous rende la tâche plus difficile.

Les vestiges de la cavalerie ennemie avaient été refoulés entre les maisons de la grand-place. Ceux de l'infanterie se repliaient à présent vers la plus grande de toutes, celle qu'Ymryl avait nommé son « palais », celle où était née Ilian. Elle y avait aussi tremblé, hurlé, puis livré son frère.

À sa joie se substitua un noir désespoir et elle se figea. Le fracas de la bataille parut s'évanouir. La scène entière se fit lointaine. Remonta le souvenir du visage d'Ymryl, d'un sérieux presque enfantin, qui se penchait vers le sien, répétant : « Où est-il ? Où est Bradne ? »

Et elle le lui avait dit.

Ilian frémit. Baissa son épée, oublieuse du danger qui, de toute part, continuait de la menacer. Cinq monstres au visage et au corps couverts d'énormes verrues se rabattirent vers elle, leurs mains pareilles à des serres. Elle sentit des ongles acérés s'introduire entre les mailles de ses cuissards et posa sur ses assaillants un regard vide.

— Bradne... murmura-t-elle.

Et Katinka van Bak fut à ses côtés.

— Vous êtes blessée, petite ? (Une hache mordit dans un crâne, une masse broya une épaule. Les monceaux de verrues glapirent.) Un étourdissement, peut-être ?

Ilian s'extirpa de sa transe, releva sa lame et l'abattit sur un corps couvert de verrues, le fendit presque entier.

— Oui, mais rien qu'un instant, dit-elle.

— Il en reste une centaine ! dit Katinka van Bak. Ils se sont barricadés dans la demeure de votre père. Je doute que nous puissions les en déloger avant la tombée de la nuit.

— En ce cas, il nous faut mettre le feu à leur refuge, dit Ilian, glaciale. Qu'ils périssent dans l'incendie.

Katinka se rembrunit.

— Je n'aime pas ça. Même eux devraient avoir une chance de se rendre...

— Qu'on les brûle ! Qu'on brûle cette maison ! (Ilian fit voler son *vayna* pour promener son regard sur la place. Elle était jonchée de cadavres. N'y restaient debout qu'une cinquantaine des siens.) Ne pensez-vous pas que d'autres combats s'en trouveront épargnés, Katinka van Bak ?

— Si fait, mais...

— Et d'autres vies dans les rangs des nôtres.

— Certes... (Katinka voulut croiser le regard d'Ilian qui se détourna.) Certes. Mais cette demeure ? Elle est celle de vos ancêtres depuis des générations. Il n'en est pas de plus belle à Virinthorm. Peut-être en vain chercherait-on dans tout Garathorm un édifice qui la surpasse. De rares essences entrèrent dans sa construction. Maintes espèces qui désormais sont éteintes...

— Qu'elle brûle. Plus jamais je n'y pourrai vivre.

Katinka soupira.

— Je vais donc donner des ordres en conséquence bien que j'y répugne. Ne puis-je offrir à l'ennemi l'alternative de se rendre ?

— Nous l'ont-ils laissée ?

— Mais nous ne sommes pas eux. Moralement...

— Merci, mais je n'entends rien pour l'heure aux considérations morales.

Katinka van Bak courut satisfaire les volontés de la reine Ilian.

UNE MORT IMPOSSIBLE

Lugubre était le visage de ces hommes et de ces femmes qui, debout, les mains nouées sur leur arme, la rougeur des flammes s'imprimant sur leurs traits, regardaient brûler sur fond de nuit la demeure de Pylan, baignés dans la puanteur que répandait le bûcher, l'oreille tendue vers les sons ténus et horribles qui de temps à autre continuaient de s'y faire entendre au travers de l'épaisse et noire fumée.

— C'est justice, dit Ilian de Garathorm.

— Mais il en est d'autres formes, lui fit observer Katinka van Bak à mi-voix. Vous n'y pourrez consumer la culpabilité qui est en vous.

— Vraiment, madame ? (Ilian eut un rire âpre.) Comment expliquez-vous alors cette satisfaction que j'en retire ?

— Il y a là quelque chose auquel je ne suis pas habituée, répondit la guerrière. (Elle ne parlait que pour être entendue d'Ilian, et non sans répugnance.) J'ai beau avoir été témoin par le passé de vengeances similaires, ce malaise que je ressens pour l'heure me déplaît. Vous êtes devenue cruelle, Ilian.

— Tel est de tout temps le sort du Champion, dit une autre voix, celle de Jhary-a-Conel. De tout temps. N'allez pas vous inquiéter, Katinka van Bak. Constamment, qu'il soit homme ou femme, le Champion cherche à se débarrasser d'un fardeau ambigu. Et l'un des moyens qu'il emploie pour ce faire est la cruauté délibérée... des actes qui vont à l'encontre de ce que lui dicte sa conscience. Ilian se croit seulement coupable d'avoir trahi son frère. Il n'en est rien. Sa culpabilité, Katinka van Bak, est de celles dont ni vous ni moi n'aurons jamais l'expérience. Et nous devons en remercier nos dieux.

Ilian frissonna. Elle avait à peine entendu les propos de Jhary mais n'en était pas moins perturbée par leur sens.

Katinka se détourna en haussant les épaules.

— Ce doit être comme vous dites, Jhary. Vous êtes plus que moi versé dans ces matières. Sans votre science, d'ailleurs, Ilian ne serait même pas là pour combattre Ymryl.

À grands pas, elle s'éloigna dans l'ombre enfumée.

Jhary resta encore un moment près d'Ilian, puis lui aussi la laissa seule en contemplation devant les ruines embrasées de son ancienne demeure.

Les cris cessèrent et l'infecte odeur de chair brûlée s'estompa jusqu'à laisser prédominer les senteurs autrement suaves des bois rares. Ilian se sentait vidée de son énergie vitale. Alors que diminuait à son tour l'ardeur du brasier, elle s'en rapprocha comme pour s'y réchauffer, combattre le froid glacial qui se distillait dans ses os malgré la douceur de la nuit.

Mais elle continua de voir les traits sérieux d'Ymryl autour de la question posée. Continua de s'entendre y répondre.

L'aube était proche quand Jhary réapparut pour la trouver arpentant un champ de braises, de cendres et d'os noircis, donnant ici du pied dans un crâne calciné, là dans une cage thoracique défoncée.

— J'ai des nouvelles, dit-il.

Elle leva sur lui des yeux mornes.

— Des nouvelles d'Ymryl. Sa campagne est un triomphe. Il a occis Arnald... et a tout de suite pris le chemin du retour en apprenant ce qui était arrivé ici hier soir.

Ilian fit pénétrer au fond de ses poumons une bouffée d'air âcre.

— Alors nous devons nous préparer.

— Avec nos forces réduites de moitié, nous allons avoir du mal à soutenir le choc. D'autant qu'il a grossi son armée de celle d'Arnald... enfin, de ce qu'il en restait. C'est au bas mot deux mille guerriers qui marchent contre nous ! La meilleure tactique ne serait-elle pas un repli dans la forêt d'où nous pourrions le harceler de temps à autre...

— Non. Nous allons nous conformer à notre plan initial.

Jhary-a-Conel haussa les épaules.

— Très bien.

— A-t-on retrouvé les canons-feu d'Ymryl ?

— Oui. Ils étaient cachés dans les caves d'une exploitation vinicole à l'ouest d'ici. Katinka s'est occupée de les faire disposer en un cercle défensif pendant la nuit. Quelques-uns ont été placés de manière à commander les grandes artères du centre. C'est une chance que nous n'ayons pas perdu de temps. Personnellement, je ne m'attendais pas à ce qu'Ymryl rentre aussi vite.

Ilian reprit son errance au milieu des cendres.

— Katinka van Bak est un stratège chevronné, dit-elle.

— C'est heureux pour nous, dit Jhary.

En tout début d'après-midi, les éclaireurs revinrent avec la nouvelle qu'Ymryl, adoptant la même tactique qu'Ilian, approchait de la ville en la cernant de tous côtés. Ilian pria que, pour leur part, ceux de l'ennemi n'eussent pas repéré les canons-feu dissimulés à la hâte. Elle avait posté la moitié de ses troupes derrière les puissantes armes à faisceau, répartissant les autres dans diverses cachettes.

Une heure plus tard environ, la première vague de cavalerie, dans l'éclat des armures, le tonnerre des sabots et sous les claquements des oriflammes, déferla sur les quatre larges avenues menant à la grand-place.

Laquelle était apparemment déserte, hormis les cadavres qu'on y avait délibérément laissés.

Le tempo de la quadruple charge s'altéra quelque peu alors que les premiers cavaliers découvraient le macabre comité d'accueil et s'en montraient troublés.

De quelque part en surplomb jaillit la note argentée d'une corne. Et les canons-feu rugirent.

Et dans chacune de ces quatre perspectives l'instant d'avant bloquées par la ruée rutilante ne subsista plus qu'un nuage de poussière embrasée, des escarbilles qui voltigeaient, des cendres qui redescendaient voiler la chaussée.

Ilian sourit, cachée dans les arbres, savourant sa revanche sur les coupes sombres que ces mêmes canons avaient jadis opérées dans les rangs des siens.

Le rapport des forces avait à présent perdu quelque peu de sa criante inégalité mais les canons-feu étaient dorénavant inutilisables car il aurait fallu les recharger. Or la substance qui les alimentait, d'un maniement délicat, réclamait beaucoup de temps pour être versée goutte à goutte dans leur chambre. Ilian vit ceux qui avaient servi les pièces bondir de leur casemate de fortune, courir vers la grand-place et disparaître dans les maisons.

Le silence retomba sur Virinthorm.

Puis à l'ouest se fit entendre une nouvelle battue de sabots et le soleil qui filtrait par les arbres accrocha ses reflets sur des masques sertis de bijoux, sur d'étincelants caparaçons de métal.

De son poste d'observation dans un autre arbre, quelques centaines de pas plus loin, Katinka van Bak cria :

— C'est Kalan et le contingent du Ténébreux Empire. Eux aussi ont des faisceaux.

Le masque de serpent du Baron Kalan scintilla dans l'avenue

qu'il dévalait à bride abattue. Des maisons de part et d'autre s'entrecroisèrent les fils de rutilance des lances-feu dont Ilian disposait encore. Plusieurs rayons parurent transpercer Kalan sans ralentir sa course et elle se demanda si ses yeux ne l'avaient pas trompée. Même le sorcier ne pouvait être inaccessible à ces meurtriers traits de lumière.

D'autres tombèrent, quoi qu'il en fût, avant que leurs camarades n'eussent le temps de retourner le feu, braquant leur arme au hasard dans la direction générale des maisons d'où était venue l'attaque si bien que, dans l'air, le tissu de rubis s'épaissit.

Et Kalan continuait d'en traverser la nappe, filant droit sur l'esplanade, éperonnant sa monture au point que l'animal en avait les flancs tout saignants.

Et il riait. D'un rire qu'Ilian avait dans l'oreille mais qu'un instant elle ne put replacer. Un instant avant de prendre conscience qu'il n'était pas différent du sien dans la bataille de la veille.

L'invulnérable chevauchée de Kalan s'acheva sur la grand-place et à son rire succéda une plainte ulcérée alors qu'il découvrait les vestiges de la vaste demeure.

— Mon laboratoire !

Il mit pied à terre et commença d'errer dans les décombres, dardant de tous côtés ses regards à terre, oublieux des périls qui pouvaient le menacer tandis que, derrière lui, ses hommes résistaient farouchement à ceux d'Ilian qui avaient surgi des maisons, convergeant sur eux.

Ilian l'observa, fascinée. Que cherchait-il ?

Deux des guerriers d'Ilian se détachèrent de la mêlée pour courir vers le sorcier. Il se retourna en les entendant et son rire revint alors qu'il tirait sa lame. Un rire auquel le heaume de serpent donnait d'étranges résonances.

— Laissez-moi tranquille ! cria-t-il à ses assaillants. Vous ne pouvez rien contre moi.

Et là, Ilian étouffa un cri. L'un de ses hommes venait de plonger son épée dans Kalan. Elle en vit la pointe ressortir de l'autre côté, vit Kalan s'en dégager, abattre ce faisant sur l'épaule du guerrier sa propre lame qui ouvrit une plaie profonde. Lui n'était pas blessé. Comme le soldat d'Ilian gémissait, le sorcier d'un geste impatient lui plongea son épée dans la gorge pour le faire taire. L'homme s'écroula dans les cendres de la demeure. Son compagnon hésita un instant puis porta sur l'avant-bras de Kalan, que ne protégeait aucune pièce d'armure, un coup qui aurait dû trancher le membre du Granbreton mais le laissa de nouveau indemne. Le guerrier recula, saisi d'horreur, et Kalan se remit à fouiller dans l'enchevêtrement carbonisé de décombres et de cadavres.

— Je ne puis être occis ! lui cria-t-il sans le regarder. Ne me faites pas perdre mon temps et je vous épargnerai le vôtre. J'ai quelque chose à retrouver ici. Quel imbécile a pu être l'artisan d'une destruction à ce point inutile ? (Le soldat d'Ilian restant planté sur place, le heaume à tête de serpent finit par se lever et le sorcier répéta comme s'il s'adressait à un gosse obtus :) Je ne puis être occis, vous dis-je, hormis par un seul homme dans l'infinité du cosmos. Cet homme, je ne le vois nulle part ici. Alors, déguerpissez !

Ilian fut de tout cœur avec son guerrier alors qu'elle en suivait des yeux la retraite chancelante.

Puis un gloussement s'échappa du masque de Kalan.

— Ah, ça y est !

Il se pencha et ramassa quelque chose.

Ilian se laissa choir de branche en branche, atterrit face à Kalan, séparée de lui par une mer de cadavres.

— Baron Kalan.

La tête du serpent se releva.

— Ça y est. Je l'... (Il s'apprêtait à montrer sa trouvaille quand son geste se figea.) Quoi ? Impossible ! Mes pouvoirs m'auraient-ils déserté ?

— Vous pensiez m'avoir tuée ?

Ilian marcha sur lui. Elle avait beau l'avoir vu invulnérable, elle se sentait le devoir de l'affronter, mue par l'une de ces étranges impulsions qu'elle ne savait expliquer.

— Tuée ? Absurde ! Ce fut infiniment plus subtil. Le joyau vous a dévoré l'âme. C'est à ce jour mon chef-d'œuvre, l'aboutissement de mes recherches dans ce domaine. Il a été conçu pour un individu autrement plus important que vous mais les circonstances ont exigé que vous en fussiez la première victime si je ne voulais périr de la main d'Ymryl.

Des lointains parvenait à présent le tumulte d'une grande bataille. Ilian comprit que les siens étaient aux prises avec l'armée d'Ymryl. Son pas n'en fut nullement ralenti.

— J'ai grande vengeance à tirer de vous, Baron Kalan.

— Vous ne pouvez m'occire, madame, si telle est votre intention. Pour vous, c'est chose impossible.

— Je n'en dois pas moins essayer.

Le seigneur serpent haussa les épaules.

— Si c'est votre devoir... Mais je préférerais apprendre comment votre âme a pu s'échapper de ma gemme. Tout semblait l'y montrer piégée pour l'éternité. Sur la base d'un tel succès, je comptais me livrer à des expériences plus complexes. Oui, comment a-t-elle pu s'échapper ?

— Elle ne s'est pas échappée, baron Kalan, lança de l'autre bout de la place une voix nouvelle.

Le sorcier se retourna.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne comprenez-vous pas de quelle nature est cette âme que vous avez cherché à emprisonner dans votre pierre ? enchaîna Jhary-a-Conel.

— De quelle nature ? Qu'est-ce que...

— Connaissez-vous la légende du Champion Éternel ?

— Si fait, je ne suis pas sans en avoir trouvé mention dans certains grimoires...

Le masque de serpent alla de Jhary à Ilian, d'Ilian à Jhary. Et Ilian continuait d'avancer à grands pas vers Kalan.

— Alors remémorez-vous vos lectures.

Et Ilian en cet instant fut devant le Baron Kalan de Vitall. D'un mouvement de sa lame, elle lui fit sauter des épaules le heaume orné, exposant au grand jour les traits pâles et vieillissants du sorcier, sa touffe de barbe blanche et son cheveu rare. Kalan cligna des yeux, esquissa le geste de se couvrir le visage, puis ses mains retombèrent, l'une avec l'épée suspendue au poignet par sa lanière, l'autre crispée autour de l'objet qu'il avait trouvé dans les ruines.

— Vous ne pouvez toujours m'occire, Ilian de Garathorm, dit-il doucement. Et le pourriez-vous qu'il en résulterait d'effroyables conséquences. Maintenant, laissez-moi. Ou faites-moi prisonnier, si vous devez en tirer quelque satisfaction. Mais dépêchez-vous, car j'ai d'importantes matières à considérer...

— Levez votre épée, baron Kalan, et défendez-vous.

— J'aurai de la répugnance à vous occire, dit-il, la voix plus âpre, car vous constituez une piquante énigme pour l'homme de science que je suis, mais je m'y résoudrai, Ilian, si vous continuez à m'empoisonner l'existence.

— Moi, ce sera de gaieté de cœur que je vous tuerai si j'en ai la possibilité.

— Vous ne l'aurez pas, rétorqua patiemment Kalan. Je vous ai dit que je ne pouvais être occis que par une seule créature dans le multivers entier, et vous n'êtes pas cette créature. Par ailleurs, plus que vous ne pensez dépend de mon maintien en vie.

— Défendez-vous.

Dans un haussement d'épaules, Kalan leva son arme.

Ilian se fendit. Kalan para négligemment. À peine déviée, l'épée poursuivit sa trajectoire et sa pointe s'enfonça dans la chair du sorcier dont les yeux s'écarrillèrent.

— De la douleur ! dit-il dans un sifflement sidéré. C'est de la douleur !

Ilian était presque aussi surprise que Kalan de voir le sang couler. Le Granbreton recula, titubant, les yeux baissés sur sa plaie.

— C'est impossible, affirma-t-il. Absolument impossible.

Et Ilian frappa de nouveau, droit au cœur cette fois, et à l'instant précis où Kalan disait :

— Seul Hawkmoon peut me tuer. Lui seul. Il est inconcevable...

Et, à la renverse, il bascula dans les cendres, soulevant autour de lui un petit nuage de poussière gris foncé. L'incrédulité la plus totale restait gravée sur ses traits morts.

— Ores, nous sommes vengés l'un comme l'autre, Baron Kalan, dit Ilian d'une voix qu'elle ne reconnut pas comme la sienne.

Elle se pencha pour voir sur quoi le sorcier avait serré son poing, extirpa l'objet d'entre doigts et paume.

Cela brillait comme un charbon poli. Une gemme à la taille irrégulière. Elle comprit ce que ce devait être.

En se redressant, elle remarqua que la lumière ambiante s'était subtilement modifiée. Comme si des nuages avaient intercepté les rayons du soleil. Pourtant, on était encore à deux mois de la saison des pluies.

Jhary-a-Conel se précipita vers elle.

— Ainsi vous l'avez occis ! Mais je crains que ce soit là pour nous la source de nouveaux ennuis. (Ses yeux tombèrent sur la gemme qu'elle tenait.) Gardez-la précieusement. Si nous avons la chance de nous en sortir tous deux vivants, je vous montrerai ce qu'il faut en faire.

Dans les profondeurs du ciel qui allait en s'obscurcissant, par-delà les plus hautes branches des arbres géants de Garathorm, naquit un son. Comme les battements d'ailes d'un oiseau immense. Et une puanteur se répandit, auprès de laquelle celle qui montait des cadavres faisait l'effet d'une suave exhalaison.

— Qu'est-ce, Jhary ?

Ilian sentit la peur envahir jusqu'aux ultimes recoins de son être, n'aspira qu'à fuir ce qui s'abattait sur Virinthorm.

— Kalan vous a prévenue d'inévitables conséquences s'il était occis en ce monde. Voyez-vous, ses expériences ont provoqué de graves ruptures dans l'équilibre du multivers. En le tuant, vous avez donné au multivers la possibilité d'entamer un processus d'auto-guérison, lequel n'ira pas sans ruptures ultérieures que d'aucuns, toutefois, pourraient qualifier de mineures.

— Mais d'où viennent ce bruit et cette odeur ?

— Écoutez, dit Jhary-a-Conel. N'entendez-vous pas autre chose ? Ilian tendit l'oreille. Dans les lointains, elle perçut la note aboyante d'une corne de guerre. De la corne d'Ymryl.

— C'est Ariocho, Seigneur du Chaos, que cette corne appelle, dit

Jhary. Arioch à qui la mort de Kalan vient d'ouvrir une porte vers ce monde. Ilian, Ymryl a un nouvel allié.

LES OSCILLATIONS DE LA BALANCE

Ce fut empli d'une joie sauvage, désespérée, que Jhary enfourcha sa jaune monture, jetant maints regards sur le ciel. Celui-ci restait sombre mais l'atroce battement d'ailes s'était tu, la peste dissuée.

— Vous êtes le seul à savoir ce à quoi nous sommes désormais confrontés, Jhary, dit sobrement Katinka van Bak qui, d'un revers de manche, sa lame toujours au clair, essuya la sueur sur son visage.

Yisselda d'Airain les rejoignit. Son bras portait une longue estafilade. Le sang avait coagulé dans la plaie.

— Ymryl a suspendu l'assaut, dit-elle. Je ne puis déterminer quelle stratégie... (Sa voix s'étira jusqu'au silence alors qu'elle découvrait le cadavre de Kalan gisant dans les cendres.) Il est mort, donc. C'est une bonne chose. Il avait la superstitieuse conviction de ne pouvoir être occis que par Hawkmoon, mon époux.

Katinka van Bak en sourit presque.

— Oui, je sais.

— Avez-vous une idée de ce qu'Ymryl prépare ? lui demanda Yisselda, revenant à son idée première.

— Il n'aurait plus trop à se préoccuper de stratégie, répondit la guerrière d'un ton las. Jhary nous dit qu'il a maintenant l'aide de démons.

— Votre terminologie vous conforte dans vos préjugés, Katinka van Bak, lui fit observer Jhary. Qualifierais-je Arioch de créature dotée de pouvoirs psychiques et physiques développés à l'extrême, vous accepteriez totalement son existence.

— Mais je l'accepte ! Mes oreilles et mon nez m'en ont donné la preuve.

— Bon, intervint Ilian d'une petite voix. Nous n'en devons pas moins poursuivre le combat, fût-il perdu d'avance. Allons-nous

conserver notre tactique défensive ou l'infléchir en contre-attaque ?

— C'est presque sans importance, désormais, dit Jhary-a-Conel. Mais il serait plus noble de mourir en chargeant, non ? (Il sourit.) Étrange comme la mort reste mal venue quelque compréhension qu'on ait de son destin.

Leurs montures délaissées, ils progressaient à pas de loup dans les arbres, armés de lances-feu récupérées sur les cadavres des guerriers du Ténébreux Empire qu'avait menés Kalan.

Jhary marchait en tête, et voilà qu'il s'immobilisait, levait la main, que son regard plongeait dans les frondaisons basses et qu'il plissait le nez.

Ils virent le camp d'Ymryl, dressé sur l'extrême bordure de la cité. Ils virent Ymryl, la corne jaune en travers de son torse nu, ses pieds nus aussi, vêtu en tout et pour tout d'une paire de braies de soie, les bras serrés dans des bracelets de cuir sertis de bijoux, une large ceinture de cuir autour de la taille soutenant sa large et lourde lame, son large poignard et une arme qui tirait de minuscules fléchettes à très longue portée. Sa crinière jaune en bataille lui tombait sur le visage et ses dents irrégulières brillaient dans le sourire vaguement crispé qu'il levait sur son nouvel allié.

D'environ neuf pieds de haut sur six de large, cet allié avait une peau sombre, écaillée. Il était nu, hermaphrodite, doté d'ailes membraneuses, pour l'heure repliées dans son dos. Quelque douleur semblait l'étreindre alors qu'il déchiquetait à belles dents les restes d'un guerrier d'Ymryl.

Mais rien n'était plus effrayant chez lui que le visage. Des traits qui n'arrêtaient pas de se modifier. Un instant d'une laideur bestiale et repoussante, le suivant ceux d'un beau jeune homme. Seuls les yeux – ces yeux que ravageait la souffrance – ne changeaient pas. S'il arrivait qu'un éclair d'intelligence les traversât, ils restaient la plupart du temps cruels, farouches, primitifs.

Pour tremblante qu'elle fût, la voix d'Ymryl avait des accents triomphants.

— Vous allez m'aider, seigneur Arioeh. N'est-ce pas ? Je peux compter sur votre aide. C'est le marché que nous avons passé...

— Si fait, le marché, grogna le démon. Tant j'en ai passé, tant de promesses reçues qui, en définitive, ne furent pas honorées.

— Je vous suis toujours loyal, seigneur.

— J'ai moi-même à soutenir un assaut. D'énormes armées marchent contre moi, sur maints plans, dans maints âges. Des hommes disloquent le multivers. L'équilibre est rompu ! L'équilibre a disparu ! Le Chaos s'effrite et la Loi n'est plus...

Arioeh donnait plutôt l'impression de penser à voix haute que de

parler à Ymryl.

— Mais votre puissance ? hasarda celui-ci. Votre puissance est toujours intacte.

— Si fait. À peu de choses près. Oh, je suis en mesure de t'aider ici dans ton entreprise, Ymryl, pour le temps qui reste.

— Qui reste ? Que voulez-vous dire, Seigneur Arioch ?

Le dernier os nettoyé de sa viande, Arioch le jeta puis il se traîna sur le sol et tourna son regard vers le centre de la cité.

Ilian frémit en voyant ce visage entamer une nouvelle métamorphose, se faire gras, bouffi, avec des bajoues et des lèvres charnues qui se mirent à remuer, révélant des chicots pourris, alors qu'Arioch murmurait : *« C'est une affaire de perspective, Corum. Nous suivons nos caprices... »* Son regard s'assombrit. *« Ah, Elric, mon esclave préféré... tout change... tout tourne. Quel en est le sens ? »* Et, de nouveau, les traits d'Arioch se modifièrent, devinrent ceux d'un bel adolescent. *« Les plans se recourent, penche la balance, les anciennes batailles se font obscures, les voies d'antan ne sont plus. Les dieux meurent-ils vraiment ? Les dieux peuvent-ils mourir ? »*

Et malgré l'horreur que lui inspirait le monstre, Ilian ne fut pas sans ressentir un pincement de compassion pour l'être dont elle surprenait la méditation.

— Comment allons-nous frapper, grand Arioch ? (Ymryl fit un pas vers son maître surnaturel.) Prendrez-vous notre tête ?

— Prendre votre tête ? Il n'est pas dans mes voies de conduire des mortels dans la bataille. Ah ! (C'était un cri de pure souffrance.) Je ne puis demeurer ici plus longtemps.

— Vous devez rester, Arioch. Notre marché !

— Oui, Ymryl, notre marché. Je t'ai donné cette corne, sœur de la Corne du Destin. Et si rares sont ceux qui restent fidèles aux Seigneurs du Chaos, si rares les mondes où nous puissions encore survivre...

— Vous allez donc nous donner la puissance ?

Une fois de plus, le visage d'Arioch changea, retournant à son aspect primitif, démoniaque. Et un grondement monta de sa gorge alors que l'intelligence désertait ses traits. Puis il inspira profondément, dans des renflements énormes, et la modification s'étendit à son corps qui commença de prendre une autre couleur, de croître en taille, de flamboyer de jaunes et de rouges comme si rugissait en lui quelque puissant brasier.

— Il rassemble ses forces, chuchota Jhary-a-Conel, ses lèvres presque collées contre l'oreille d'Ilian. C'est maintenant qu'il faut frapper. Tout de suite.

Il bondit, sa lance-feu crachant son rai de rubis, et atterrit dans les rangs de la vaste armée, fauchant quatre guerriers avant même

qu'ils eussent réalisé que l'ennemi était dans leur sein. Maintenant, les autres suivaient son exemple et s'abattaient des arbres, Katinka van Bak, Yisselda d'Airain, Lyfeth de Ghant, Mysenal de Hinn... tous se laissaient choir dans la mêlée, bondissaient vers une mort certaine. Et Ilian se demanda ce qui la retenait.

Elle vit Ymryl implorer d'urgence Ariocho, et Ariocho tendre la main vers lui, le toucher. Vit le corps d'Ymryl s'embraser, paraître brûler du même feu intérieur que son maître.

Et l'entendit hurler alors qu'il tirait son épée, se ruait sur cette ridicule poignée d'adversaires qui l'attaquait.

Ce fut alors qu'Ilian sauta, se plaça entre Ymryl et les siens.

Ymryl était possédé. Rayonnait d'une aura d'énergie monstrueuse, comme habité par Ariocho. Jusqu'à ses yeux qui avaient la bestialité de ceux d'Ariocho. Il gronda. Marcha sur Ilian, sa large lame tournant dans l'air en sifflant.

— Ah, Ilian ! Cette fois, tu vas mourir. Cette fois !

Et Ilian tenta de parer le coup mais, fort comme était devenu Ymryl, vit sa lame irrésistiblement conduite contre son corps. Elle bascula en arrière, fut à peine à même de parer le moulinet suivant. Il se battait avec une férocité méthodique et elle sut qu'elle allait être tuée.

Et, derrière Ymryl, Ariocho avait atteint des proportions gigantesques. Il continuait de se tordre, de grandir mais se vidait de sa substance. Les modifications du visage étaient à présent constantes, de seconde en seconde, et elle perçut un filet de voix qui criait :

— *La balance ! La balance ! Elle oscille ! Elle ploie ! Elle fond ! C'est le Jugement des dieux ! Oh ces misérables créatures... ces hommes...*

Puis Ariocho cessa d'être et seul Ymryl demeura, mais un Ymryl empli de la terrible puissance d'Ariocho.

Ilian poursuivit sa retraite sous une grêle de coups. Ses bras n'étaient que douleur. Comme ses jambes et comme son dos. Elle avait peur. Ne voulait pas qu'Ymryl la tue.

Quelque part, elle entendit un autre son. Une clameur de triomphe ? Signifiait-elle que tous ses camarades étaient morts ? Que les soldats d'Ymryl les avaient tous occis ?

Était-elle la dernière de Garathorm ?

Elle tomba sur le dos alors qu'un coup terrifiant lui faisait sauter l'épée des mains. Le suivant fendit son bouclier. Le bras d'Ymryl monta pour porter la botte suprême.

L'ÂME DANS LA GEMME

Ilian voulut regarder Ymryl dans les yeux en mourant, dans ces yeux qui étaient désormais ceux d'Arioch.

Mais elle en vit l'éclat se ternir alors qu'il les promenait autour de lui, ébahi. Et elle l'entendit dire :

— C'est fini, donc ? Nous rentrons chez nous ?

Il semblait contempler un décor qui n'était pas celui de Garathorm. Et il souriait.

Ilian tendit la main vers sa lame, la referma sur la poignée, en poussa de toutes ses forces la pointe contre Ymryl, vit le sang jaillir, l'étonnement s'inscrire sur les traits de l'homme alors qu'il s'estompait, se fondait à son tour comme Arioch dans le néant.

Ilian se releva, étourdie, ne sachant si elle avait tué Ymryl, comprenant qu'elle ne le saurait jamais.

Katinka van Bak gisait non loin, le corps barré d'une grande blessure rouge, le visage exsangue, le souffle court. Ilian s'approcha.

— L'épée d'Hawkmoon, l'entendit-elle dire, l'Épée de l'Aurore. Cette lame pouvait requérir l'aide de guerriers d'un autre plan, d'une autre époque. Se pourrait-il qu'une épée semblable ait mandé Ymryl... ?

Elle paraissait à peine consciente de ce qu'elle disait.

Soutenu par Yisselda d'Airain, Jhary-a-Conel sortit en boitant du nuage de poussière soulevé par la bataille. Il était blessé à la jambe, une simple entaille peu profonde.

— En fin de compte, Ilian, vous nous avez sauvés, dit-il. Comme se doit de le faire le Champion Éternel ! (Il sourit.) Comme il ne fait pas toujours, cependant, dois-je admettre.

— Vous avoir sauvés, moi ? Certes non. Je n'ai même pas d'explication pour ce qui s'est passé. Ymryl a disparu.

— Vous avez tué Kalan, lequel était à l'origine des circonstances

ayant entraîné la venue d'Ymryl et des autres à Garathorm. Kalan mort, la déchirure dans le multivers peut entamer un processus de cicatrisation dont la première étape est de replacer Ymryl et tous ceux qui l'ont servi dans leurs ères respectives. Ce qui vient de se produire, j'en ai la certitude. Ces temps sont étranges. Pour moi presque autant que pour vous. Je suis habitué à des dieux exerçant leur volonté souveraine... et ce que je viens de voir d'Arioch... il n'est plus rien maintenant. Les dieux meurent-ils dans tous les plans ? Je me le demande.

— Il n'y a jamais eu de dieux sur Garathorm, dit Ilian.

Elle se pencha pour soigner Katinka van Bak, espérant que la plaie fût moins sérieuse qu'elle ne le paraissait. Mais elle l'était plus encore. Katinka van Bak se mourait.

— Donc, ils sont tous partis ? demanda Yisselda qui ne se rendait toujours pas bien compte à quel point leur amie était gravement blessée.

— Tous, y compris les cadavres, répondit Jhary en fouillant dans la pochette accrochée à sa ceinture. Voilà qui va l'aider. Cette potion supprime la douleur.

Ilian porta la fiole aux lèvres de Katinka van Bak, mais la guerrière détourna la tête.

— Non. Cela va me faire dormir. Je veux garder conscience du peu de vie qui me reste. Et je dois rentrer.

— Rentrer où ? À Virinthorm ? demanda doucement Ilian.

— Non. Chez moi. Par-delà les Montagnes Bulgares. (Katinka chercha le regard de Jhary.) M'y emmènerez-vous, Jhary ?

— Il nous faut une litière, dit-il, puis se tournant vers Lyfeth qui les avait rejoints : Les vôtres pourraient-ils nous en confectionner une ?

— Tu es encore en vie ? fit Ilian d'une voix distraite. Comment est-ce possible ? J'étais persuadée que vous couriez à la mort...

— Le peuple de la mer ! expliqua Lyfeth qui s'éloignait aider à la fabrication de la litière. Tu ne les as pas vus ?

— Le peuple de la mer ? Non. Je n'avais d'yeux que pour ce démon...

— À l'instant où Jhary a sauté dans le camp d'Ymryl, nous avons aperçu leurs bannières. C'est pourquoi nous avons choisi ce moment pour attaquer. Regarde !

Elle s'était arrêtée de couper des branches, le doigt tendu entre les arbres.

Et Ilian sourit en découvrant des guerriers armés de fusils-harpons et dont les impressionnantes montures évoquaient des phoques géants. Elle n'avait eu que de rares contacts avec le peuple de la mer mais savait qu'il s'agissait de gens fiers, qu'ils étaient forts

et chassaient les baleines du grand océan montés sur leurs bêtes de selle amphibies.

Pendant que Yisselda pensait les plaies de Katinka van Bak, Ilian s'avança remercier leur chef, le Roi Treshon.

Il mit pied à terre et fit une gracieuse révérence.

— Gente dame, dit-il. Ma reine. (D'un âge fort avancé, il n'en était pas moins alerte, et ses muscles roulaient sous sa peau bronzée. Sa tenue – haubert de mailles sans manches et kilt de cuir – ne différait en rien de celle de ses hommes.) Maintenant, nous allons pouvoir ressusciter Garathorm.

— Étiez-vous au courant de notre combat ?

— Non. Nos espions concentraient leur surveillance sur Arnald de Grovent dans la mouvance duquel avaient fini par échouer ceux qui s'étaient emparés de nos cités. Apprenant qu'il marchait contre Ymryl, nous avons jugé le moment opportun et décidé de frapper pendant qu'ils étaient divisés, occupés par un assaut sur leurs frontières terrestres...

— Exactement ce que nous avons fait ! s'exclama Ilian. Pour l'un comme pour l'autre, c'est une chance que nous ayons arrêté la même stratégie.

— Il faut avouer que nous avons été bien conseillés, dit le Roi Treshon.

— Conseillés ? Par qui ?

— Par ce jeune homme, là-bas... (Le souverain du peuple de la mer montra Jhary-a-Conel qui, assis près de Katinka van Bak, parlait avec elle à voix basse.) Il nous a rendu visite, il y a environ un mois, pour tracer les grandes lignes du plan que nous avons suivi.

Ilian sourit.

— C'est qu'il est doté d'un grand savoir, ce jeune homme.

— Si fait, madame.

Ilian plongea la main dans son escarcelle, sentit sous ses doigts les arêtes vives de la gemme. Et, après avoir pris congé pour l'heure du Roi Treshon, ce fut d'une humeur pensive et à pas lents qu'elle regagna l'endroit où Jhary était toujours assis au chevet de Katinka van Bak.

— Vous m'avez dit de garder précieusement le joyau. (Elle le sortit de sa bourse et le montra.) Voilà.

— Je suis content de le voir. Je craignais qu'il n'ait été remporté là où gît maintenant le cadavre de Kalan !

— En gros, c'est vous qui avez mené les choses ici, n'est-ce pas ?

— Mené ? Que nenni. J'ai servi, voilà tout. J'ai fait ce que j'avais à faire.

Jhary était très pâle. Elle remarqua qu'il tremblait.

— Vous êtes mal ? Auriez-vous souffert pire blessure que nous ne pensions ?

— Non, mais ces forces qui ont arraché Arioch et Ymryl à votre monde sont, semble-t-il, en train d'exiger qu'à mon tour je le quitte. Nous devons nous hâter d'atteindre la grotte.

— Quelle grotte ?

— Celle où nous nous sommes rencontrés. (Jhary se leva et courut à son cheval jaune.) Prenez n'importe quelle monture. Et deux guerriers pour porter la litière de Katinka. Que Yisselda d'Airain vous accompagne. Vite, à la caverne !

Il était déjà parti.

La litière était presque prête, vit Ilian. Elle informa Yisselda de ce que Jhary avait dit et elles se mirent en quête de montures.

— Mais pourquoi suis-je toujours en ce monde ? s'interrogea tout haut Yisselda, le front barré d'un pli. N'aurais-je pas dû retourner avec Kalan dans celui où il me tenait prisonnière ?

— Vous ne sentez rien ? Rien qui vous arrache d'ici ?

— Rien.

Une impulsion, et Ilian se pencha vers Yisselda, lui effleura la joue d'un baiser.

— Adieu ! dit-elle.

— Vous ne venez pas avec nous à la caverne ? s'étonna la jeune femme.

— Si. Mais j'avais envie de vous dire au revoir. Je ne sais pourquoi.

Ilian sentit la paix descendre sur elle. De nouveau, elle toucha le joyau noir dans sa bourse. Elle sourit.

Jhary-a-Conel les attendait sous la voûte de la caverne. Il avait l'air encore plus las que tout à l'heure, serrait contre sa poitrine le petit chat noir et blanc.

— Ah ! J'ai cru que je n'y arriverais jamais.

Lyfeth de Ghant et Mysenal de Hinn avaient insisté pour porter la litière de Katinka van Bak. Ils s'apprêtaient à entrer dans la grotte quand Jhary les arrêta.

— Désolé. Vous devez rester ici. Au cas où Ilian ne reviendrait pas, il vous faudra élire un nouveau dirigeant.

— Un nouveau dirigeant ? Que comptez-vous faire d'elle ? (Mysenal bondit, la main sur le pommeau de sa lame.) Quel mal la menace dans cette caverne ?

— Nul mal. Mais son âme est toujours dans la gemme de Kalan... (Jhary était en sueur. Il hoqueta, secoua la tête.) Là, je ne puis vous expliquer. Croyez que je ferai tout pour protéger votre reine...

Et il s'engouffra dans la bouche d'ombre derrière Yisselda et Ilian qui portaient maintenant la litière.

La profondeur de la grotte surprenait Ilian. C'était comme un tunnel qui aurait traversé la montagne. Et il y faisait de plus en plus froid. Elle ne disait rien, pourtant, ayant toute confiance en Jhary.

Elle ne se retourna qu'une fois, quand elle entendit Mysenal, excité, crier dans les lointains :

— Nous ne vous reprochons plus rien, Ilian ! Vous êtes absoute...

Et elle s'interrogea sur cette urgence dans la voix du jeune homme, se demanda pourquoi il était si pressé de lui exprimer un pareil sentiment. Non que c'eût pour elle grande importance. Elle connaissait sa faute ; ils n'y pourraient rien changer par leurs paroles.

Et puis, de sa litière, Katinka van Bak dit faiblement :

— N'est-ce pas l'endroit, Jhary ?

Il fit oui de la tête. Depuis que la lumière du jour avait disparu, il portait une boule étrange... une sphère rayonnante de lumière. Il la posa sur le sol de la caverne et Ilian étouffa un cri. Gisait là le cadavre d'un bel homme de grande taille vêtu de fourrures. Pas de blessure apparente, rien qui indiquât les causes de la mort. Et ce visage lui rappelait celui d'un autre. Elle ferma les yeux.

— Hawkmooon... murmura-t-elle. Mon nom...

Yisselda sanglotait. Elle était tombée à genoux près du corps.

— Dorian ! Mon amour ! Mon amour ! (Elle releva la tête, regarda Jhary-a-Conel.) Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

Jhary ne lui prêta nulle attention et se tourna vers Ilian qui, saisie d'un vertige, s'était adossée à la paroi.

— La gemme, dit-il. Le Joyau Noir, Ilian. Donnez-le-moi.

Et, dans la bourse où ils cherchaient la pierre, les doigts d'Ilian trouvèrent quelque chose de chaud, qui vibrait.

— C'est vivant ! dit-elle. Vivant !

— Oui. (La voix de Jhary n'était plus qu'un souffle ténu, pressant.) Vite. Agenouillez-vous près de lui...

— De ce cadavre ?

Elle eut un mouvement de recul, de dégoût.

— Faites ce que je dis ! (Avec le peu de forces qui lui restaient, Jhary écarta Yisselda du corps d'Hawkmooon et fit s'agenouiller Ilian. Elle se laissa faire avec répugnance.) Bien. Posez la pierre sur son front... là où vous voyez une cicatrice.

Tremblante, elle exécuta l'ordre.

— Votre front, maintenant. Appliquez-le sur la gemme.

Elle se pencha, son front toucha le joyau palpitant, et soudain, elle se sentit tomber, plonger au travers de la gemme, et pendant

qu'elle y tombait, quelqu'un tombait à sa rencontre... comme si elle était précipitée vers son reflet dans un miroir. Elle hurla...

Entendit le faible « Adieu ! » de Jhary, voulut y répondre mais ne le put. Encore et encore elle tombait, dans des couloirs de sensations, de souvenirs, de faute et de rédemption...

Et elle fut Asquiol et elle fut Arflane et elle fut Alaric. Elle fut John Daker, Erekosë et Urlik. Elle fut Corum et Elric, et elle fut Hawkmoon...

— Hawkmoon ! crièrent ses lèvres, et c'était un cri de guerre.

Elle combattit le Baron Meliadus et Asrovak Mikosevaar à la Bataille de Kamarg. Combattit de nouveau Meliadus à Londra, et Yisselda était à ses côtés. Elle et Yisselda promenèrent leur regard sur le champ de bataille quand tout fut fini et virent que, de leurs camarades, eux seuls avaient survécu...

— Yisselda !

— Je suis là, Dorian. Je suis là !

Il ouvrit les yeux et dit :

— Ainsi Katinka van Bak ne m'a pas trahi. Mais quel détour pervers pour m'amener jusqu'à toi ! Pourquoi avoir concocté un stratagème si complexe ?

— Vous le saurez peut-être un jour mais pas par moi, chuchota Katinka de sa litière, car je dois ménager mon souffle. J'ai besoin de vous deux pour m'emmener hors de ces montagnes, jusqu'en Ukraine où je veux mourir.

Hawkmoon se leva. Il était horriblement raide, comme s'il gisait ici depuis des mois. Il vit le sang sur les pansements de Katinka.

— Vous êtes blessée ! Ce n'est quand même pas moi qui vous ai frappée ? Ou je ne m'en souviens pas... (Il porta la main à son front, y sentit quelque chose de chaud mais n'en retira ses doigts que pour les voir nimbés d'une vague et sombre aura qui scintilla un moment avant de disparaître.) Qui alors... Jherek ? Sûrement pas...

Katinka van Bak sourit.

— Non. Yisselda vous expliquera comment c'est arrivé.

Une autre voix de femme, douce et vibrante, monta derrière lui.

— Cette blessure lui vient d'avoir aidé à sauver un pays qui n'était pas le sien.

— C'est loin d'être la première qui ait ce motif, dit Hawkmoon en se retournant sur un visage d'une extraordinaire beauté, empreint cependant de tristesse, d'une tristesse qu'il sentait pouvoir définir s'il réfléchissait un instant. Nous sommes-nous déjà rencontrés ?

— Oui, répondit Katinka. Mais il va falloir vite vous séparer, maintenant, car il risque de se produire d'autres ruptures si vous occupez trop longtemps le même plan. Suivez mon conseil, Ilian de

Garathorm. Repartez tout de suite. Retournez vers Mysenal et Lyfeth. Ils vous aideront à restaurer votre monde.

— Mais... (Ilian hésita.) J'aimerais parler un peu plus longuement avec Yisselda et ce Hawkmoon.

— Vous n'en avez pas le droit. Vous êtes deux aspects du même être. Votre rencontre n'est possible qu'en certaines circonstances. C'est Jhary qui me l'a dit. Rentrez à Garathorm. Dépêchez-vous !

À contrecœur, la belle jeune femme se tourna dans le balancement de sa chevelure d'or, le bruissement métallique de son armure de mailles. Elle s'enfonça dans l'ombre et, bientôt, cessa d'être visible.

— Où mène ce tunnel, Katinka van Bak ? demanda Hawkmoon. En Ukranie ?

— Non, pas en Ukranie. Et sous peu, il ne mènera nulle part. J'espère que tout ira bien pour cette demoiselle. Il y a tant à faire là-bas. Et quelque chose me dit qu'elle reverra Ymryl.

— Ymryl ?

Katinka van Bak soupira.

— Je vous ai dit que je ne pouvais gaspiller mon souffle. J'en ai besoin pour me maintenir en vie jusqu'en Ukranie. Pourvu que le traîneau soit toujours où nous l'avons laissé.

Hawkmoon haussa les épaules et tourna un regard tendre vers Yisselda.

— Je savais que tu étais vivante. Ils me traitaient tous de fou, mais j'avais la certitude de te retrouver.

Ils s'enlacèrent.

— Oh, Dorian. J'ai vécu de telles aventures.

Maussade, monta la voix de la mourante :

— Vous lui en parlerez plus tard. Maintenant, ramassez-moi cette civière et qu'on rejoigne ce traîneau !

En se baissant pour prendre sa part des brancards, Yisselda demanda :

— Comment vont les enfants, Dorian ?

Et s'interrogea sur le silence où s'enferma Hawkmoon jusqu'à leur sortie du tunnel.

Ici finit la Seconde Chronique de la Nouvelle Légende de Hawkmoon.

Achevé d'imprimer en novembre 1989

*sur les presse de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Presses Pocket – 8, rue Garancière – 75285 Paris

- N° d'imp. 10090 –
Dépôt légal : décembre 1989

Imprimé en France